



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

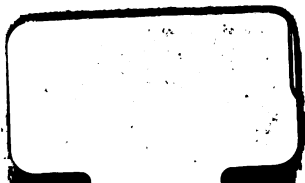
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A. 5.

UNS. 168 h. 21

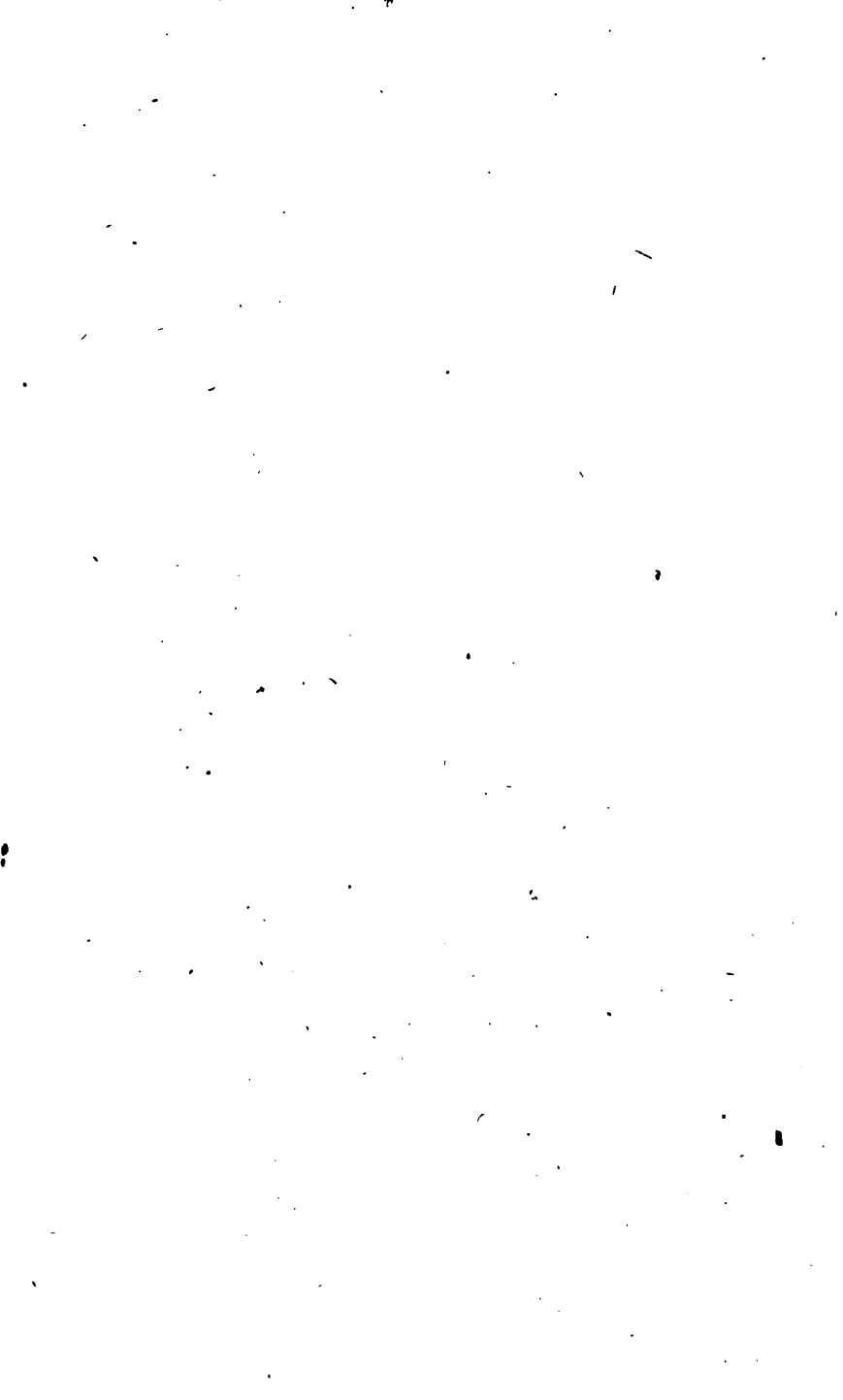














AMUSEMENS DRAMATIQUES

DE

MONSIEUR LE BARON

DE

B I E L F E L D.

Nec lædere, nec adulari.

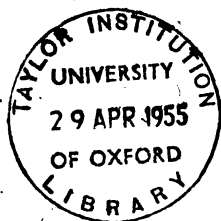
T O M E II.

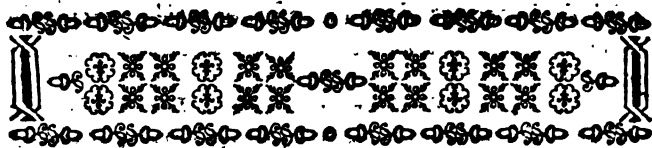


à LETDE.

Chés SAM. ET JEAN LUCHTMANS,

MDCCCLXVIII.





Après avoir achevé la *Matrone*, je me suis ressouvenu que M. de la Motte a traité le même sujet.

J'ai d'abord relu sa Pièce, mais j'ai trouvé qu'elle n'a d'autre ressemblance avec la mienne que le titre ; qu'elle n'est que d'un seul Acte, que la Scène est placée à Ephèse, que l'Auteur a suivi presque mot pour mot Petrone, & que je puis donner hardiment cette Comédie sans craindre le soupçon de Plagiat.

Je ne suis pas aussi tranquille sur ce qu'on pourroit dire à l'égard des personnages que j'introduis, dont les caractères paroîtront peut être au premier coup d'œil calqués sur ceux qu'on a vus déjà dans la *Mère coquette*, le Poëte campagnard, le Muët, le Tambour nocturne, &c. Cependant, comme ma Conscience me justifie, & que je sais très-bien, qu'en travaillant à cette Comédie, je n'ai pas songé un instant à toutes celles-là, cette Censure ne m'allarme point, quoi que je la prévoye, & je ne balance pas à faire reparoître ici cette Comédie, mais plus chatiée qu'elle ne l'est dans la précédente édition ; étant persuadé qu'il est moralement impossible de produire aujourd'hui sur la Scène un seul Caractère dont le parallèle ne se trouve point dans une pièce antérieure, soit ancienne ou moderne, ou bien prise de quelque théâtre étranger. Quelque féconde que put être l'imagination d'un Auteur dramatique, quelque original ou singulier que soit le personnage qu'il créera, je m'engage à lui en faire voir le pendant ailleurs. Trouvera-t-on celui

celui de Freeport dans l'Ecossoise copié, quoi qu'il ressemble en quelque manière à Jaques Rosbif du François à Londres?

La chose est d'ailleurs naturelle. Les Personages ne sont bons qu'autant qu'ils sont pris dans la Nature; or les caractères tranchans ne sont pas aussi multipliés ni aussi variés qu'on le pense. Les nuances des vices & des ridicules vont à l'infini, & non pas les objets sur lesquels ils portent. Il y a beaucoup d'espèces, mais peu de genres. Pour peu qu'on jette les yeux sur le Répertoire Général du Théâtre François, on y trouve des milliers de Comedies de cette seule Nation. Comment seroit il possible que dans toutes ces pièces, il n'y eut quelque caractère ressemblant à celui qu'on veut exposer sur la Scène comme une nouveauté? Lorsque d'ailleurs deux Auteurs, qui ont l'un & l'autre l'esprit juste, exercent leur plume sur le même ridicule, il arrive presque nécessairement que leurs idées se rencontrent quelquefois, parce que la vérité étant uniforme, les mêmes objets les frappent également. Il suffit donc que les caractères soient nuancés différemment: c'est tout ce que la critique équitable est en droit d'exiger.

Le Desmazures de M. des Touches est un Original qui fait des Vers sans genie, au lieu que j'ai représenté mon du Pinde comme un homme qui ne manque pas d'esprit, mais qui a le travers de la Métromanie, sans être précisément un excellent poëte. Cette différence seule devoit ce me semble imposer silence à la critique. Il en est de même de tous les autres caractères. Madame & Mlle Gobert, Monsieur Gobert &c. peuvent encore paroître des Personages épisodiques. Je le crois, mais je ne pense pas que ce soit un défaut. M. Tout à bas dans le Joueur & tant d'autres personages dans mille bonnes pièces, ne sont rien de plus. Et quand même je n'aurois point d'autorités à citer, je me con-

ten-

tenterois d'avoir celle de la raison. C'est le propre des petits esprits de se régler sans cesse sur ce que d'autres ont fait & dit avant eux. Tout ce qu'ils ne trouvent point dans Molière, Regnard ou des Touches, leur paroît bazardé & mauvais. J'ose croire qu'il est beau de s'affranchir quelquefois de cette contrainte, & qu'il seroit facile de prouver, qu'on ne gâte rien par les personnages épisodiques, & que c'est une grande erreur que de s'imaginer que tous les Acteurs doivent nécessairement tenir au noeud de l'intrigue. Il suffit que le Caractère qu'on leur attribue ou le rôle qu'on leur fait jouer, ne jure point avec le Caractère dominant de la Pièce, qu'ils servent à le faire sortir ou à peindre quelque situation particulière, & qu'ils n'interviennent pas tout à fait mal à propos.

Quelque docile, au reste, que doive être un Auteur dramatique aux Avis des amis qu'il consulte ou des juges competens qui la censurent, il faut néanmoins l'avertir, que son ouvrage fondroit sous sa plume, s'il vouloit les écouter avec trop de complaisance, & les suivre avec trop de facilité. Dès qu'il paroît aujourd'hui une Pièce généralement applaudie, on voit soudain pleuvoir sur elle une grêle de petites critiques dont l'une porte sur un rôle, l'autre sur une situation, l'autre sur le stile, & ainsi du reste. Tout bon Auteur doit s'y attendre, mais le sentiment général du Public doit l'en consoler. Ce seroit même un nouveau Ridicule à produire sur la Scène que celui d'un Aristarque qui se met en quatre pour démontrer qu'un ouvrage qui fait les délices du Public, ne devroit pas lui plaire & l'amuser.



A C T E U R S

MELINDE.

DORUS, son Mari, cru noyé.

LE MARQUIS DU CARNAGE, faux brave.

M. DU PINDE, Bel esprit.

SERPENTINE, fille dévote, parente de Dorus,

TOINON, suivante de Melinde,

CARLIN, Valet de Dorus.

MADAME GOBERT.

M^{lle}. GOBERT.

MADAME AGATHE.

M. BONIFACE.

} Parens & Amis de Melin-
de.

UN ESCLAVE.

DEUX SUIVANTES.

Plusieurs perſones en deuil.

} Personages muets.

La Scene est à Tarascon en Provence.

LA MATRONE

OU

LA FAUSSE VEUVE

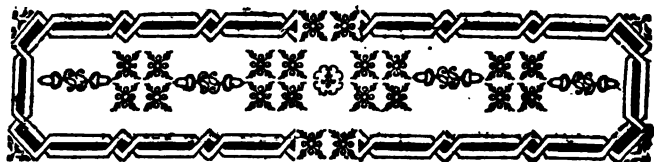
COMÉDIE

en cinq Actes.

Quantum est in rebus inane!

JUVENAL.





LA MATRONE

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE. (*)

TOINON, CARLIN,
qui entrent chacun d'un côté différent.

CARLIN, *pleurant*:

Ahi, ahi, ahi!

TOINON, *riant*:

Ha, ha, ha! Eh, dequoi pleures-tu, mon
pauvre Carlin?

CARLIN.

Comment, Coquiné, tu ris? Tu n'es pas au
desespoir d'avoir perdu ton maître?

TOI-

(*) Il y a un Sopha sur le théâtre qui y reste pendant
toute la pièce.

T O I N O N.

Comment, Butord, tu pleures ? Tu ne vois pas que c'est sa faute ? que ne restoit-il à terre ?

C A R L I N.

Hé, Dame, c'est qu'il avoit le cœur bien placé. C'est par grandeur d'ame qu'il a fait armer un vaisseau à ses propres fraix pour donner la chasse aux Turcs. Il vouloit exterminer tous ces mécréans par humanité.

T O I N O N.

Voilà une humanité bien féroce. Je ne suis qu'une fille fort simple moi ; mais je m'imagine qu'il y a conscience d'attaquer des gens qui ne nous font point de mal.

C A R L I N.

Il est vrai que nous autres bonnes gens ne comprenons pas trop qu'il soit permis d'affommer les gens pour les obliger à penser comme nous sur des choses, où ni toi, ni moi ne voyons pas trop clair. Mais Monsieur le Curé, qui fait tout cela sur le bout du doigt, l'a engagé à cette charitable entreprise par mille argumens, & lui a promis les plus heureux succès.

T O I N O N.

Voilà pourtant le pauvre Dorus péri avec son vaisseau & toute sa pacotille. Crois moi, ces sortes d'expéditions ont toujours une mauvaise fin.

C A R L I N , *attendri.*

Je le vois bien ! Quand j'y pense , je voudrois bien être noyé aussi.

T O I

T O I N O N, *riant.*

Tu es donc bien friand de coups de bâton, pour les aller chercher jusques dans l'autre monde.

C A R L I N.

Ah ! que je regrette encore le tems, où le pauvre défunt me rossoit pour mon bien, du moins à ce qu'il disoit ! comme il m'aimoit !

T O I N O N.

C'est donc par ces caresses-là, que tu juges de son amitié ?

C A R L I N.

Oui, il vouloit faire de moi, ce qu'on appelle un joli garçon.

T O I N O N.

Va, Carlin, tu ne feras qu'un sot toute ta vie. Quand ton maître te maltraitoit, c'étoit l'effet de cette humeur bourruë qu'on contracte sur mer. Quand il venoit dès le point du jour tracasser dans toute la maison, fureter depuis la cave jusqu'au grenier, & chicaner sur tout ce qu'il voyoit, ce n'étoit que par lésine. Lorsqu'il quitta sa jeune femme pour aller faire le héros sur mer, ce ne fut que par une folle ambition. Je sais bien qu'on donne d'autres noms à tout cela, mais . . .

C A R L I N,

l'interrompant & montrant son cœur.

Mais je ferais, moi, qu'il y a là dedans quelque chose, qui me dit, qu'un Domestique ne doit pas fronder la conduite de ceux qui lui font gagner sa vie.

Y

T O I

TOINON.

Pauvre innocent ! Ne fais-tu pas que nous sommes les Juges nés de nos Maîtres ? Je prétends user de mes droits.

CARLIN.

Puis que cela est ainsi, je puis donc te parler librement de notre maîtresse.

TOINON.

Ah ! notre maîtresse, c'est une femme sans défauts, une vraie Matrone à la fleur de son âge.

CARLIN, *riant*.

Ma pauvre Toinon, tu es bien bonne.

TOINON.

Tu l'adorerois comme moi, si tu savais comment bien elle est *indulgente & libérale*. Ce sont là les deux grandes qualités que doivent avoir nos Maîtres. Ce qui me désespère, c'est de la voir inconsolable de la perte de son mari. La douleur la mettra sûrement au tombeau.

CARLIN, *chantant*.

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, va-t-en voir s'ils viennent.

TOINON.

Comment ? Douterois-tu de la sincérité de ses regrets ? Ne comptes-tu pour rien un évanouissement de plus d'une heure, & dix mouchoirs qu'elle mouilla de ses larmes en apprenant hier la mort de son Epoux ?

CAR-

C A R L I N .

N'oublie pas que tu m'as établi juge de notre maîtresse, & qu'ainsi je puis dire ce que je pense.

T O I N O N .

Je te vois venir; tu vas faire le mauvais plaisant.

C A R L I N .

Te souvient-il encore que je fus mordu par notre grand chien de la basse-cour?

T O I N O N .

Eh bien?

C A R L I N .

Eh bien! La playe ne seroit jamais guérie; si je n'y avois appliqué du poil de la bête.

T O I N O N .

Je t'entends. Tu crois que Madame en fera de même.

C A R L I N .

Je n'en sai rien; mais je crois que Madame est trop jeune & trop jolie pour mourir de la maladie du veuvage, & à travers sa grande affliction . . .

T O I N O N , *lui fermant la bouche.*

Tu vas lâcher encore quelque sottise. Apprends à connoître notre Maitresse. C'est une Dame qui aime la Lecture; la lecture inspire les grands sentimens; les grands sentimens sont la source de l'amour conjugal, & l'amour conjugal aini

coulé à fond, peut donner la mort au conjoint qui survit.

elle pleure.

C A R L I N , *chante & rit.*

Va-t-en voir s'ils viennent Jean, va-t-en voir s'ils viennent.



S C E N E II.

MELINDE, TOINON, CARLIN.

Deux battans s'ouvrent tout à coup au fond du théâtre & Mélinde paroît, habillée en profond deuil & couverte d'un long voile. Elle est appuyée sur deux Suivantes, & marche lentement.

M E L I N D E.

Je succombe à ma douleur. Hélas! soutenez-moi . . . mes forces m'abandonnent . . . mes genoux sont tremblans . . . à peine vois-je encore la clarté du jour.

Elle s'assied sur le Sopha, & les suivantes se retirent.

Elle lève son voile.

Que cette triste parure me fatigue! Elle me rappelle à chaque instant la perte que je viens de faire . . . Cher Epoux! puis-je te survivre? Non. Je te sacrifierai du moins les restes d'une vie, qui ne seroit désormais que languissante, & je te suivrai bientôt dans le tombeau.

CAR-

C A R L I N , *à part.*Ma foi, ceci a l'air d'être sérieux. *Il pleure.*

M E L I N D E,

Tu pleures, mon pauvre Carlin? Mais ne t'ai-je pas entendu chanter en entrant?

C A R L I N,

Ah! Madame, après avoir versé toute la nuit des larmes grosses comme le pouce, je fredonnois un cantique des morts pour le repos de l'ame de Monsieur.

M E L I N D E,

Je t'en fai gré, Carlin. Le bon Enfant!

C A R L I N,

Quelle affreuse nouvelle! Quel maître généreux nous venons de perdre! Que de beaux présens il m'a faits en sa vie! Combien de fois ne m'a-t-il pas promis qu'il se souviendrait de moi dans son testament! Ah! c'étoit un cœur de Roi.

M E L I N D E , *il sanglote.*

Tu n'y perdras rien. Je commence par te donner toute sa garde-robe.

C A R L I N.

En verité Madame, un aussi brave homme que lui, meritoit bien d'avoir une aussi digne femme que vous.

il continue à pleurer.

M E L I N D E .

Je te fais encore présent de ses arquebuses , & de son équipage de chasse. Hélas !

C A R L I N .

Ah ! Madame , je n'en puis plus. Vous allés me faire mourir de reconnoissance , & vous vous immortaliserez , si vous continués ainsi,

M E L I N D E ,

Je te donne encore tous ses instrumens , toutes ses lunettes . . .

T O I N O N , *criant.*

Ahi , ahi , ahi.

M E L I N D E .

Et toi aussi , pauvre Toinon ! Quel transport te saisit ?

T O I N O N ,

Hélas ! c'est que je me rapelle aussi toutes les bontés du cher Défunt.

Carlin fait connoître par ses gestes qu'il est fâché que Toinon ait interrompu sa maîtresse.

M E L I N D E .

Tes larmes flattent mon chagrin. Si mon coeur étoit susceptible de consolation , j'en trouverois dans les regrets que tout le monde donne à la mémoire de Dorus. Le triste souvenir de ce cher Epoux est la seule joye , qui me reste désormais en ce monde.

T O I .

T O I N O N.

Ciel, quand j'y pense, que Monsieur m'aimoit !
Qu'il m'a temoigné de bontés ! Qu'il m'a fait de
promesses !

M E L I N D E.

Ses bonnes intentions pour toi ne demeureront
pas sans effet.

T O I N O N.

Ce n'est pas l'interêt qui me fait parler.

M E L I N D E.

Pour te souvenir de mon époux, je te donne
cent pistoles, qu'il avoit laissées dans sa cassette.

T O I N O N.

Que vous gravés profondément dans mon cœur
la mémoire de Monsieur !

M E L I N D E.

Je te donne encore ma robe couleur de rose, &
une garniture de blondes.

T O I N O N.

C'en est trop. Chacun de vos bienfaits r'ouvre
ma playe.

M E L I N D E.

A quoi me sert désormais la parure, puis que
Dorus n'est plus ? mais, je m'arrête trop. Malgré
le chagrin qui m'accable, je suis obligée de me
prêter à un cérémonial frivole, & d'essuyer aujourd'hui
tous ces vains complimens, qui bien loin de

calmer la douleur, ne font que l'irriter. Va, Carlin, attendre dans le vestibule, & viens m'avertir s'il arrive quelque visite.

Carlin sort.

Le sort me ravit jusqu'à la consolation d'arroser le tombeau de mon époux de mes larmes, & les bien-séances du monde m'ôtent le loisir de donner librement quelques soupirs à sa mémoire . . . Oui, retirons nous dans un couvent. C'est dans cette solitude que je pourrai me rappeler toutes les douceurs de la plus tendre union qui fût jamais. J'aurai devant mes yeux le portrait de Dorus; chaque instant me retracera ses traits, jusqu'à ce que la mort nous rejoigne.

T O I N O N.

Au nom de Dieu, Madame, modérez votre douleur.

M E L I N D E.

Non, mon enfant, il n'y a plus pour moi de joie en ce monde. La retraite est le seul parti qui me reste à prendre. Dès demain nous allons au couvent. Tu n'as qu'à t'y préparer.

T O I N O N.

Au couvent! . . . Mais quoi, Madame, cela est-il bien sérieux?

M E L I N D E.

Mais très-sérieux. N'aurois-tu pas le courage de m'y accompagner?

TOI.

T O I N O N.

Je vous accompagnerois jusqu'à la Trape. Mais j'ai, je vous l'avoue, une furieuse aversion pour le couvent. Vous savés que quand on est jeune, on n'aime pas à renoncer à la société humaine, à quitter la vie sans connoître un peu ce que c'est que le mariage, ne feroit-ce que par curiosité : & qui diantre me viendra chercher au couvent ?

M E L I N D E.

Tu veux donc m'abandonner aussi ?

T O I N O N.

Non, ma chere Maîtresse ; je voudrois seulement vous détourner de votre dessein, mais je ne vous quitterai jamais. J'aimerois mieux mourir vierge.



S C E N E III.

MELINDE, MADAME GOBERT,
Mlle. GOBERT, TOINON, CARLIN.

C A R L I N.

C'est Madame Gobert & Mademoiselle sa fille.

M E L I N D E.

Qu'elles entrent.

Carlin sort.

Y 5

MADA-

MADAME GOBERT, *avec emphase.*

Plut au Ciel, ma chère Cousine, que dans la visite que je vous rends aujourd'hui, j'eusse sujet de vous témoigner ma joye, & de vous féliciter d'un événement très agréable.

MADEMOISELLE GOBERT,
d'un ton de voix tremblant.

Plut au Ciel, Madame ma chère Cousine, que dans la visite que je vous rends aujourd'hui, j'eusse sujet de vous témoigner ma joie, & de vous féliciter d'un événement désagréable. . . .

MAD. GOBERT, *continuant.*

Mais une ame resignée doit se soumettre . . .

MADEMOISELLE GOBERT.

Mais une femme resignée doit se soumettre . . .

MAD. GOBERT,

Le destin a disposé de feu Monsieur votre Epoux . . .

MADEMOISELLE GOBERT.

Le feu a disposé du destin de Monsieur votre Epoux . . .

MAD. GOBERT,
à sa fille lui donnant un coup de poing dans le dos.

O la bête! Il est noyé . . . Ah ça! le destin . . .

MA-

MADEMOISELLE GOBERT, *continuant.*

St . . . Le destin a disposé de Monsieur votre Epoux.

MAD. & MADEMOISELLE GOBERT,
ensemble.

Ma douleur me fait juger de la vivacité de la vôtre, & . . .

M E L I N D E , *les interrompant.*

Je reconnois , comme je le dois, la part que vous daignés prendre à ma juste affliction.

MAD. & MADEMOISELLE GOBERT,
ensemble.

Veuille le Ciel essuier vos larmes, & vous conserver longues années en joye, santé & prospérité.

M E L I N D E.

Prenés la peine de vous asseoir. Des sièges à ces Dames.

Carlin donne des Sièges. Madame & Mademoiselle Gobert s'assitent.

M A D. G O B E R T , *se relevant.*

Je me recommande aussi à la continuation de votre précieuse amitié.

MADEMOISELLE GOBERT,
se relevant aussi.

Je vous recommande aussi la continuation de ma précieuse amitié,

MAD.

M A D. G O B E R T.

Encore à rebours. Excusés, ma chère Cousine. Mademoiselle Gobert n'a point de mémoire.

M E L I N D E.

Elle en est amplement dédommée par l'esprit. Il faut avouer que Mademoiselle votre fille ne fait que croître & embellir.

M A D. G O B E R T.

Ah! pour embellir, cela vous plaît à dire. Pour croître, oui. Tous ses habits lui deviennent trop courts. Cela coûte beaucoup à Monsieur Gobert. Nous disons souvent, mauvaise herbe croît toujours.

M E L I N D E.

On dit qu'elle apprend tout avec une facilité étonnante.

M A D. G O B E R T.

Oui, grace à Dieu, cela va assez bien, quand elle veut, la petite Coquine. Elle fait déjà par cœur une demi-douzaine de quatrains de Pibrac, les meilleures prophéties de Nostradamus, & tant de belles Litanies. Mais ce n'est rien en comparaison du petit Benjamin son frère. Cet enfant fait toutes les sciences. Il vient toujours me réciter ce qu'il a appris, & encore hier, il me racontoit que l'Empereur Charles six, n'avoit pas été fils de l'Empereur Charles cinq. Je n'en fai rien, moi; mais lui, il vous connoît tous ces Empereurs, comme s'il avoit vécu avec eux.

SCENE



S C E N E IV.

MELINDE, MAD. GOBERT, MADE-
MOISELLE GOBERT, MAD. AGA-
THE, Mr. BONIFACE, Plusieurs
Persones en deuil, TOINON,
C A R L I N.

C A R L I N.

Il y a là Madame Agathe, Monsieur Boniface, &
une foule de Cousins & de Cousines dont j'ai
oublié les noms.

M E L I N D E.

Faites-les entrer.

M A D. A G A T H E, *larmoyant.*

Ah, Madame, pardonnés si je donne l'essor à
ma douleur, ahi, ahi, ahi.

M E L I N D E.

Madame . . .

M A D. A G A T H E.

Non, je ne puis retenir mes larmes, chaque
fois que je vois une veuve. Cet aspect renouvelle
la douleur que j'eus en perdant mon époux, & me
retrace trop vivement le triste état du veuvage,
où je suis réduite.

M E-

MELINDE.

Hélas, je sens comme vous, qu'on perd tout, quand on perd un mari. Nous sommes compagnes de malheur.

MAD. AGATHE.

Vous êtes bien moins à plaindre que moi, Madame. Lors qu'on est jeune & riche, le veuvage n'est rien. Le sort fait réparer bien vite la perte qu'on vient de faire. Mais, O Ciel, jugés donc, j'ai six enfans!

MELINDE.

Vous ne pensés, pas, j'espère à un second hymen. Ce seroit une horreur.

MAD. AGATHE.

Non je n'y pense pas, mais aussi je n'y vois point d'horreur. Hélas! on est bien à plaindre quand on n'a personne pour voir à ses affaires. Les enfans grandissent, & une femme n'est guère en état de les moriginer, surtout les garçons, qui deviennent insupportables.

elle pleure encore.

M. BONIFACE, *s'approchant.*

Ma foi, Madame, je plains de tout mon cœur votre perte. J'étois hier à souper avec cinq ou six bons enfans comme moi, lorsqu'on vint nous dire que le Cousin Dorus étoit péri avec son vaisseau. Nous restâmes tous comme submergés. Il ne fut pas possible de rapeller la joie. Quand on a du chagrin, le vin donne facilement à la tête. Aussi

à

à minuit nous étions bien conditionnés. Oh! par-
bleu, nous primes beaucoup de part à votre cha-
grin.

M E L I N D E.

Je fais, Monsieur Boniface, que vous avés le
cœur excellent, & je ne doute point de la sincer-
ité de vos regrets.

M. B O N I F A C E.

Oui, je suis un homme franc, & je m'en pi-
que. J'aimois votre défunct mari, & je le regret-
te. Je vous le dis là rondement. Je donnerois
bien la meilleure pièce de vin que j'ai en cave pour
le faire revivre.

*Toutes les personnes en deuil s'aprochent l'une
après l'autre de Mélinde, & lui adressent un
Compliment. Elles marmottent entre les dents
quelques mots qui finissent par ces paroles, LE
CIEL VEUILLE VOUS CONSERVER. Toinon ter-
mine cette procession en faisant un compliment
tout semblable.*

M E L I N D E.

Faites asseoir ces Dames & ces Messieurs.

*Carlin & Toinon apportent des sièges, & toute
la compagnie s'assied en formant un demi-cer-
cle autour de Mélinde. Toinon se tient debout
à côté de sa maîtresse, & Carlin se place vis à
vis.*

M A D. G O B E R T.

Je croi que feu Monsieur votre Epoux avoit un
pressentiment du malheur qui le menaçoit. Il étoit
si

si sérieux quand il venoit chés moi. Je me souviens même de lui avoir entendu lâcher un soupir.

Mr. B O N I F A C E .

Vous vous trompés, Madame Gobert. Il n'étoit pas sérieux, au moins quand il se trouvoit avec nous autres, & vous auriez été enchantée de le voir avec ses amis. Il savoit rapeller la gayeté. Ah! c'étoit, un brave homme!

Toute la Compagnie répète : Ah c'étoit un brave homme!

M A D E M O I S E L L E G O B E R T .

Mais, Monsieur Boniface, vous dirés tout ce qu'il vous plaira, il y a eu bien des présages de la mort de Monsieur Dorus. Notre Bonne l'a encore dit ce matin. Peu avant son départ la chouëtte est venuë crier dans sa cour. En mettant le pié dans la chaloupe pour aller à bord, il est tombé sur le nés. Pas une hirondelle n'a fait son nid contre ses fenêtres cette année. Carlin est là vivant qui peut le dire.

C A R L I N ,

Je ne me souviens pas de tout cela. J'ai détruit les nids d'hirondelles pour . . .

M A D . G O B E R T , *l'intertextompant.*

Voilà comme les Domestiques font toujours des impertinences. Savés-vous bien que c'est un grand péché de détruire les nids d'hirondelles? Votre Maître vous auroit bien grondé, s'il l'avoit su, lui qui étoit si humain.

Toute la Compagnie fait chorus : Pour cela oui, il étoit si humain. M A D .

M A D. A G A T H E.

Hélas ! nous sommes tous mortels ! Peut-être
 feu Monsieur votre époux n'auroit-il pas vécu
 long-tems. Le mien mourut d'apoplexie, la même
 chose auroit pu lui arriver. Il y a tant de ma-
 ladies douloureuses qui entraînent les hommes ;
 mais on dit que c'est une mort si douce de se
 droyer. Il n'aura pas souffert au moins. Le Ciel
 en soit béni ! C'est un motif de consolation. Ne
 toit-il pas sujet à la colique, Toinon ?

T O I N O N.

Non Madame.

M A D. A G A T H E.

Ni à la fièvre quarte ?

T O I N O N.

Jamais.

M A D. A G A T H E.

Ni à la maligne ?

T O I N O N.

Pour cela non.

M A D. A G A T H E.

Ni à l'hydropisie ?

T O I N O N.

Point du tout.

M A D. A G A T H E.

Ni à l'hypocondrie ?

T O I N O N.

Non.

M A D. A G A T H E.

Ni à la phtisie ?

Z

TOI.

T O I N O N.

Non, non, non. Pas même à l'hérésie.

M A D. A G A T H E.

Mon Dieu ! qu'avoit-il donc ?

T O I N O N.

Rien.

M A D. A G A T H E.

Cela est impossible. Nous apportons tous au monde le germe de la maladie, qui nous met au tombeau.

M. B O N I F A C E.

Il étoit donc né avec le germe de la soif, & je l'aime encore par cet endroit-là. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il ne se soit pas noyé dans le vin, comme dit la Chanson. C'étoit un galant homme !

Toute la compagnie répète. C'étoit un galant homme !

M A D E M O I S E L L E G O B E R T.

C'est bien dommage que Madame n'en ait pas eu un fils qui lui ressemblât.

M E L I N D E.

La réflexion est bonne, ma chère, surtout dans votre bouche.

M A D. G O B E R T.

Elle a quelques-fois des faillies, cette petite coquine, qui feroient rire un mort.

M E L I N D E.

Au reste je suis très-sensible à la part que mes amis daignent prendre à ma perte, & à la justice qu'ils rendent aux bonnes qualités de mon défunct Epoux, qui l'ont fait estimer pendant sa vie, & qui le font regretter de tous les gens de bien.

Toute la compagnie répond. Oh ! pour cela oui, il mérite les regrets de tous les gens de bien.

T O I

T O I N O N , *à part.*

Oh! dès qu'un homme meurt, on lui trouve toujours quelque bonne qualité qui le fait regretter.

M A D. G O B E R T , *à sa fille.*

Merci de ma vie! quelle abominable tache avez-vous là, ma fille? Voilà la belle robe noire gâtée. Je n'oserai jamais le dire à M. Gobert. O la maufade! Pardon, si je la gronde en votre présence, mais c'est qu'elle est d'une mal-adresse à desesperer. Venés-vous en au logis vous faire essuyer. Je vous laisse, ma chère Cousine, il faut que je m'en retourne. Je continue à faire des vœux pour votre conservation.

*Elle sort.*M A D E M O I S E L L E G O B E R T , *en pleurant.*

J'ai l'honneur d'être votre très-humble Servante, ma très chère & très honorée Cousine . . . Ah! mon bel habit de cérémonie! . . . Que je suis malheureuse!

Elle suit sa mère & sort.

M E L I N D E.

Adieu, Mesdames.

M A D. A G A T H E.

Permettés, Madame, que je vous quitte aussi. Je vais m'enfermer pour pleurer à la fois votre mari & le mien. Je vous souhaite mille prosperités.

Elle sort.

M. B O N I F A C E.

Affligée comme vous l'êtes, je ne saurois rester seul avec vous. Je n'aime pas la tristesse, & j'en ai pour huit jours, d'avoir passé seulement quelques momens dans une maison de deuil. Consolés-

vous , ma chère , & quand vous aurés un peu plus de disposition à la joïe , venés pour vous dissiper , boire un coup à ma maison de campagne.

*Il lui prend la main , & la secoue en sortant.
Toutes les persones en deuil , s'aprochent l'une après l'autre de Melinde , & se retirent après lui avoir fait un compliment en marmottant quelques mots.*

T O I N O N.

Voilà au moins une kyrielle de Complimenteurs hypocrites expédiée.

M E L I N D E.

Va , Carlin , reconduire ces Dames & ces Messieurs. Tu passeras ensuite chés mon Directeur , & tu le prieras de venir me parler au sortir de son dîner.

Carlin sort.

Graces au Ciel ! me voilà seule , & je pourrai dans mon cabinet donner quelques larmes à la mémoire de Dorus. Adieu Toinon , jusqu'à tantôt.

Elle sort.

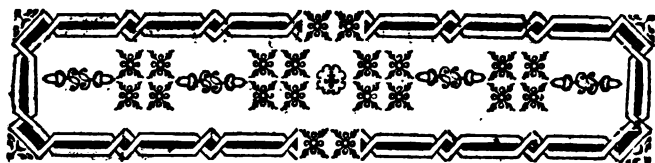
T O I N O N , *sortant aussi.*

• O Amour conjugal ! combien est grande ta puissance !

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

CARLIN,

tirant un grand rouleau de papier.

Madame, je vous annonce le fougueux Marquis du Carnage & Mademoiselle Serpentine la dévote.

MELINDE.

Où sont-ils ?

CARLIN,

A votre porte.

MELINDE.

Qu'ils entrent. Ouvrés vite . . . Et tantôt ayés soin que mon carosse de voyage soit prêt.

CARLIN, *en s'en allant.*

Fort bien Madame . . . *à part.* Où Diantre veut-elle aller ?

Z 3

ME.

LA MATRONE,
MELINDE, *à Toinon.*

Que toutes choses soient arrangées pour un petit voyage que je vais faire demain matin.

TOINON.

J'en aurai soin. *à part.* Il y a là dessous du mystère.



SCENE II.

MELINDE, LE MARQUIS, MADAM.
SERPENTINE, TOINON.

LE MARQUIS, *à Melinde.*

Madame, je suis au désespoir de la mort de Monsieur votre Epoux, ou le Diable m'emporte.

SERPENTINE.

O Ciel! ô Ciel! vous jurés Monsieur.

LE MARQUIS.

Madame, c'est pour vous exprimer plus énergiquement ma douleur? Nous n'avons pas des cours de poules nôtres autres militaires.

TOINON, *à part.*

On le fait bien, ces gens-là ont une manière bien étrange de s'attendrir.

LE

LE MARQUIS.

J'ai aimé Dorus, il est vrai c'étoit mon camarade de bataille; nous avons essuyé bien des coups de fusil ensemble; mais je ne saurois cependant le plaindre, puis qu'il a péri dans la carrière de la gloire. Cet homme là est né heureux.

SERPENTINE.

Hélas ! Peut-on appeler mort heureuse, celle d'un homme emporté au milieu du torrent de ses péchés, sans aucune cérémonie préparatoire. Finir sa vie en pénitent sous la haire & sur la cendre, c'est là le vrai lit d'honneur. Tout ce qui me console, c'est que Dorus a été tué en combattant contre les Infidèles.

MELINDE.

Vous me présentés là, l'un & l'autre, des motifs de consolation fort singuliers.

LE MARQUIS.

La guerre nous endurecit nous autres. Quand on est accoutumé à voir des milliers de morts étendus sur le carreau, on se familiarise avec ces objets. Parbleu! si vous aviez été avec moi à la bataille d'Almanza . . . C'étoit un beau spectacle pour un homme de guerre, de voir un champ de bataille tout jonché d'Anglois. Oh! nous en fîmes une belle déconfiture. Berwick nous commandoit. C'étoit un homme terrible. On disoit à l'armée qu'il avoit un pacte avec le Démon.

Et vous osâtes servir sous lui?

LE MARQUIS.

Oh! j'en ai bien vu d'autres. Si je vous racontois ce qui m'est arrivé dans mes campagnes par mer . . .

SERPENTINE.

Par mer? Hélas! on dit qu'on y jure beaucoup, sur tout dans les gros tems.

LE MARQUIS.

Oui, jamais je n'ai entendu jurer si bien que lorsque nous fîmes une descente sur les côtes de Laponie.

TOINON.

C'étoit sans doute pour faire emplette de vent?

LE MARQUIS.

Oui, on nous le vendit dans des Outres,

TOINON.

Et vous en fîtes bonne provision?

LE MARQUIS.

Vraiment. Mais pour en revenir à ce brave Dorus, Il me semble le voir dans le combat contre ces Corsaires. Je crois y être. Le voilà qui range son monde sur le tillac! Le voilà qui lâche des bordées de tribord & de bâbord! Entendez-vous quel terrible feu de mousquetterie il fait par sa poupe?

TOI-

T O I N O N.

Non , je n'entends rien Dieu merci,

L E M A R Q U I S.

Mais ne voilà - t - il pas ces coquins qui lui donnent un coup foutré à fleur d'eau, & qui coulent le vaisseau à fond !



S C E N E III.

M. DU PINDE, MELINDE, LE MAR-
QUIS, MADEM. SERPENTINE,
T O I N O N.

D U P I N D E.

Hélas ! Dorus est mort. Le bruit de son trépas
à frapé mes oreilles ; . .

M E L I N D E.

Vous favés donc , Monsieur , la perte que je
viens de faire ?

D U P I N D E.

Lorsqu'au milieu d'une sombre forêt on voit
tomber le Chêne aux cent bras , le bruit de sa
chute effraye tous les côteaux d'alentour , les val-
lons voisins en gémissent , & les Echos l'annoncent
aux loin. Dieux ! quel coup affreux !

MELINDE.

Vos regrets adouciroient les miens , s'ils pouvoient être adoucis.

LE MARQUIS.

On voit bien, Monsieur, que vous n'etes pas du métier. Dorus est mort les armes à la main, en se battant comme un lion. Rien n'est plus beau.

DU PINDE.

Il est vrai; sa mort lui donne l'immortalité. Je voudrois pouvoir par mes foibles accens porter son nom jusqu'aux siècles futurs.

MELINDE,

Vous êtes, Monsieur, le seul Poëte qui puisse chanter dignement le mérite de Dorus, & le faire passer à la posterité.

DU PINDE,

Et vous la vraie Muse qui puisse inspirer les beaux vers. Aussitôt que je vous ai su réduite au triste état de veuve, ma verve s'est enflammée, & dans un instant j'ai composé une Elégie, un Sonnet & une Epitaphe, que je consacre à la mémoire de votre Epoux, & que je viens vous offrir, Madame, à vous que le Ciel a conservée pour faire l'ornement de votre Sexe.

MELINDE.

J'aime également la Poësie & la gloire de mon Epoux. Jugés, si vos vers me seront agréables.

DU

D U P I N D E.

Permettéz donc, que je vous en fasse la lecture . . . il lit . . .

Aux Manes de Dorus, Elégie.

*Dorus n'est plus. Hélas ! d'un homme incomparable
Muses, pleurez ici la perte irréparable.*

*Hélas ! Dorus n'est plus, & les monstres marins
Ont fait un déjeuner du meilleur des humains . . .*

L E M A R Q U I S, *l'interrompant.*

Ah ! Monsieur, cessés je vous en conjure. Vous présentés des images trop lugubres, & votre pièce me paroît si longue . . .

D U P I N D E.

Elle ne paroîtra pas telle à Madame, si elle daigne la lire dans son cabinet. Pour vous, Monsieur le Marquis, souvenés-vous de la fable du Cocq & de la pierre précieuse.

M E L I N D E.

Mais, vous nous aviés parlé d'un sonnet.

D U P I N D E.

Je ne vous en dirai que le commencement, pour ne pas ennuyer Monsieur . . . il lit . . .

Sonnet.

*O Dieux ! qui résidés sur la voute azurée
Daignés sauver Dorus des ombres du tombeau
N'ayant pû de ses jours prolonger la durée,
Placés-le au Firmament comme un Astre nouveau.
Toujours, ô Jupiter . . .*

SER-

SERPENTINE , *l'interrompant.*

Je n'aime pas ces vers où l'on invoque les Dieux de la fable : Ils ont quelque chose de si payen. C'est une espèce d'Idolatrie dont l'Inquisition pourroit fort bien se mêler. Au lieu de ces horreurs-là , recités nous plutôt l'Epitaphe. Je suis folle des Epitaphes ; cela inspire toujours quelque bonne pensée.

DU PINDE.

Il faut vous satisfaire . . . il lit . . .

Epitaphe.

*Sous ce Tombeau d'élégante structure
Du grand Dorus ne gissent point les os
Dans un sombre caveau choisir sa sépulture
Eût été vœu peu digne d'un héros
Il vécut & mourut ainsi que Palinure,
Après avoir sans trêve & sans repos
Des Marquois fait la déconfiture ,
Passant, voici par où finit son aventure.
Un perfide Corsaire au beau milieu des flots
Lui fit payer, hélas ! tribut à la nature.*

MELINDE , *d'une voix foible.*

Ah ! je ne saurois entendre raconter le malheur de mon époux d'une manière si touchante , sans ressentir un trouble . . . qui me prive . . . de l'usage . . . de mes sens.

elle tombe dans les bras de Toinon.

TOINON , *jettant un cri,*

A l'aide , au secours , Madame se meurt,

DU

DU PINDE , *à part.*

Voyés la force de la Poësie ! *Haut.* N'avez-vous rien à donner à Madame ? si l'on pouvoit donc avoir quelques gouttes d'Elixir des rayons du soleil. C'est un spécifique admirable dont les Vestales à Rome se servoient dans les évanouïssemens.

L E M A R Q U I S.

Morbleu, si on pouvoit lui donner un peu de poudre à canon delayée dans de l'eau de vie, j'en ai vû des effets surprenans dans mes campagnes.

S E R P E N T I N E , *fouillant dans ses poches.*

J'ai ordinairement sur moi de ces billets qui ont touché aux têtes des trois Rois à Cologne. C'est un remède infailible.

M E L I N D E , *revenant à elle.*

Ce n'est rien, Messieurs, voilà qui est passé.

L E M A R Q U I S.

Si vous vouliez prendre une noix muscade toute entière, cela vous feroit un bien infini. Tenés, Madame, en voilà une que je porte sur moi, depuis plus de vingt ans, & que j'ai avalée en bien des batailles. Elle est fort à votre service.

M E L I N D E.

Très obligée, Monsieur, me voilà tout à fait remise. *à Du Pinde* Vos vers sont charmans, mais trop flatteurs.

S E R :

Et trop mondains. J'aime la poésie, lorsqu'elle sert à détacher l'âme de la fange de la terre.

D U P I N D E.

Généreuse Douarière, c'est vous qui m'inspirés cet enthousiasme qui anime mes chants.

M E L I N D E.

Hélas ! que peut inspirer une Veuve désolée.

L E M A R Q U I S.

Le désir de combattre & de vous venger, Madame. Un mot de votre bouche suffit pour enflammer un courage tel que le mien. Je brûle d'ardeur de sacrifier aux mânes de Dorus quelques milliers de pirates. J'armerai un vaisseau, & bientôt tout Alger sera en combustion. La guerre est mon élément, & je ferai invincible en combattant pour vous.

D U P I N D E.

Non Monsieur le Marquis ne vous expose point. Laissez-moi le soin de confondre ces barbares pirates. Je quitterai le chalumeau pour entonner la trompette épique, les exploits & les malheurs de ce héros, me fourniront le sujet d'un Poème si touchant que les plus intrepides Chevaliers se réuniront sous les étendards de Mélinde. Chacun voudra prendre sa cause en main.

T O I N O N.

En vérité, Monsieur parle comme un oracle. Fen
DU
fuis extasiée.

DU PINDE.

Je rumine à mon plan . . . Voici comme il faudra commencer . . . *Je chante . . . Oui . . . Je chante ce terrible ! bon . . . ce terrible & malheureux Capitaine qui quitta pour Tbétiſ les Murs de Tarascon . . .* Non, le vers n'y eſt pas & la rime eſt difficile, c'eſt dommage ; la penſée eſt belle. N'importe , je le trouverai dans mon cabinet ; pour peu que j'y ronge ma plume, ma veine coule à l'inſtant ; & c'eſt par cet organe qu'Apollon m'envoye ſes heureuſes influences.

LE MARQUIS.

Ventrebleu , Monſieur, ce n'eſt pas avec des plumes qu'on exterminiſe les Corſaires. Il faut des organes de 24. livres de bale, des fauconneaux, des bombardés, des mortiers. Il faut un beau courage & non pas du bel eſprit.

SERPENTINE.

Et moi je vous diſ qu'il faut une vertu efficace, ſans quoi tout eſt néant. Si cela peut faire plaiſir à Madame, mon Directeur & moi nous unirons nos vœux contre ces Infidèles. On les verra bientôt ſe fondre, & ſ'anéantir comme la neige à l'ardeur du ſoleil.

LE MARQUIS.

Morbleu Mademoiſelle, ce ſont les gros bataillons qui font de nos jours des miracles. Oh ! que n'ai-je une bonne frégate toute prête ? Que je donnerois de rudes eſtacades à ces Ecumeurs de mer ! En un mot, Madame, il n'y a rien au monde que je n'entreprene pour vous ſervir & vous plaire. Si

M E L I N D E .

Si je voulois être vengée, foyés persuadé, Monsieur, que j'aimerois à l'être par vous.

L E M A R Q U I S .

Vous n'avez qu'à parler Madame : & vous, Mores & Algeriens, vous verrez, si Melinde l'ordonne, ce que c'est que d'avoir affaire au Marquis du Carnage. Adieu, Madame : vous entendrés quelque jour parler de moi.

il sort brusquement.



S C E N E IV.

MELINDE, M. DU PINDE, MADAM.
SERPENTINE; un peu éloignée,
T O I N O N .

D U P I N D E , à Melinde.

*C'est donc le fier Marquis que votre cœur préfère
Atis est trop heureux ! Ce choix me désespère.*

M E L I N D E , à part.

Que veut dire ceci ? . à du Pinde . . . Votre discours, Monsieur, me surprend autant que celui du Marquis. C'est en pure perte que vous prodiguez l'un & l'autre votre galanterie à une femme qui n'a pas envie de venger avec tant d'éclat la mort de son Epoux, & qui se contentera de le pleurer tranquillement dans un couvent.

D U

D U P I N D E.

Eh ! Madame, quel dessein est le votre ? Les Couvens sont des Magazins, où l'on n'enferme que la marchandise de rebut. Quand on n'est pas fait pour le monde, le meilleur parti est de se cantonner dans les retranchemens de la dévotion. Mais vous, Madame, sur qui les Dieux ont versé tant de charmes, vous ne sauriés les ensevelir sans crime, & pêtée expès, comme vous l'êtes, par les mains des Graces & des Amours, pour faire le bonheur de la Societé, vous n'oseriés résister à une si belle vocation.

S E R P E N T I N E , *se rapprochant.*

Vous devriés rougir, Monsieur, de tenir ces propos libertins, & de vouloir détourner Madame d'un si pieux dessein.

D U P I N D E.

Pardón Mademoiselle, je ne pensois pas que vous fussiés encore là. Je n'avois nul dessein de vous déplaire. Mon unique objet, est de ramener Madame à d'autres sentimens.

S E R P E N T I N E , *à part.*

Ce discours n'est pas équivoque.

D U P I N D E.

Belle Meinde, vous êtes dotée également des charmes de la figure & de l'esprit. Ces qualités vous attirent tous les coeurs, vous y regnés en Souveraine, & vous voudriés renoncer à ce glorieux Empire ?

A a

SER.

SERPENTINE, *à part.*

Surement il en tient. Il m'est bien triste d'éclairer le triomphe de cette femme.

MELINDE.

Vous avés coutume, vous autres beaux esprits, de débiter ces sortes de fleurettes, simplement pour voir l'effet qu'elles feront.

DU PINDE.

Non, Madame, non. Je ne suis point dans ce cas.

*J'en jure par l'Amour, le plus puissant des Dieux,
Oui si c'en est trop peu, j'en jure par vos yeux.*

SERPENTINE, *à part.*

Il est trop piquant d'entendre de pareils propos. Mais je saurai faire un bon usage de ce que je vois.

*Elle regarde à sa montre & dit à Melinde
d'un ton ironique.*

Il est l'heure de me rendre à la congrégation. J'étois venue, Madame, pour vous consoler dans votre affliction; mais je vois que Monsieur remplira fort bien ma place.

MELINDE.

Adieu donc, Mademoiselle. Très-obligée de votre visite charitable.

SERPENTINE, *à part en sortant.*

C'est dommage que du Pinde soit si libertin!

SCENE



S C E N E V.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON,
 CARLIN, *qui rentre après avoir
 fait sortir Serpentine.*

D U P I N D E.

P uisque la congrégation nous a délivrés de la
 pieuse Serpentine, je vous prie, Madame, par-
 lons un peu raison.

M E L I N D E.

Oui, Monsieur, mais ne parlons que raison. Sou-
 venés-vous toujours que je suis une veuve affligée.

D U P I N D E.

Ah ! Madame, les larmes qu'on répand , pour un
 Epoux au tombeau, ne doivent point partir d'une
 source intarissable, comme celle de l'Euphrate.

M E L I N D E.

Vous donnés des graces à tout ce que vous di-
 tes. Vous savés combien l'esprit a de pouvoir sur
 moi; vous voulés me prendre par mon foible.

D U P I N D E.

Non Madame, permettés-moi de vous présen-
 ter la vérité dans toute sa simplicité, daignés écou-
 ter la voix de la raison. Plus votre première union
 a été heureuse, moins vous devés sentir de ré-

pugnance pour un autre hymen. Un second Epoux est un Phœnix qui renaît des cendres du premier. Semblable à un nouvel Académicien, il fait le plus bel éloge de son Prédécesseur.

MELINDE, *à Carlin.*

Va-t-en dire à mon cocher qu'il n'a pas besoin de mettre les chevaux au carrosse. Je ne vais pas encore partir.

CARLIN.

Fort bien, Madame . . . *à part en sortant* . . .
Tout ceci me brouille le timbre.

DUPINDE, *à part.*

Voilà un bon début. Courage . . . *à Melinde* . . . N'avez-vous pas acquitté tout ce que vous deviez à l'hymen, par l'amour que vous avez porté à Dorus, pendant deux ans de mariage, & par les pleurs que vos beaux yeux ont versés, à la nouvelle de sa mort? Vous avez satisfait à tous vos devoirs, & vous voilà libre. Voudriez-vous sacrifier encore cette précieuse liberté à une tendresse idéale, ou à des préjugés de bienfaisance? Espérerez-vous de porter le calme dans votre âme, en vous ensevelissant dans un couvent? Détrompés-vous, belle Melinde. Ces retraites forcées sont pour les passions, ce que les golfes trop resserrés sont pour les vagues de la mer. Elles y acquièrent plus de violence; au lieu que le vaisseau du sage, qui vogue sur l'immense Océan du monde, est moins agité par les tempêtes, & arrive enfin au port de la félicité.

MELINDE.

Toinon mon Enfant, qu'en dis-tu?

TOI-

T O I N O N.

Je dis que Monsieur parle comme un Ange, Ténés, Madame; moi qui ne suis qu'une pauvre sotte, & qui ne savois pas un mot de la navigation du sage, j'ai toujours eu une antipathie contre les convens, & plutôt que de vous suivre dans ces golfes étroits, je crois que je me ferois brisée contre quelque écueil sur le vaste Océan.

M E L I N D E.

Mais Monsieur, supposé que je me déterminasse à suivre vos conseils, que ferois-je dans le monde?

D U P I N D E.

Ce que vous y feriez Madame? Ne vous l'ai-je pas dit? Serois-je assés malheureux pour ne pas me faire entendre, quand même je n'aurois pas le don de me faire écouter. Ah! Songés qu'il n'y a pas d'état plus fâcheux que celui d'une veuve jeune & belle. La malice des humains empoisonne ses actions les plus innocentes, & leur avidité attaque sa fortune.

T O I N O N.

Il y a dequoi faire trembler à tout cela,

M E L I N D E.

Allés, Toinon, dire à mon Directeur, qu'il ne se presse pas de venir.

T O I N O N.

Volontiers Madame; & vous avés raison. Monsieur fait admirablement bien son office,

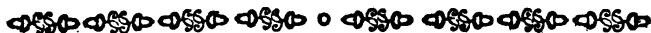
M E L I N D E.

N'oubliez pas de revenir au plutôt.

Toinon fort.

Aa 3

SCENE



S C E N E VI.

MELINDE, M. DU PINDE.

MELINDE.

Mais quand toutes vos réflexions seroient justes, elles ne feroient que me peiner. Que me sert-il de savoir que mon état est triste. Notre sexe dispose-t-il à son gré de sa main & de sa fortune?

M. DU PINDE.

Oui Madame, avec un mérite tel que le votre, on peut faire, quand on veut, son bonheur & celui d'un autre, on peut former de nouveaux noeuds; on peut dans un second hymen, suivant le précepte d'Horace, joindre l'utile à l'agréable.

MELINDE, *soupire.*

Hélas!

M. DU PINDE.

Lorsqu'on réunit les attraits des plus aimables mortelles avec toutes les perfections des Dieux, on a droit de s'attendre à mille hommages.

MELINDE.

Mille! Eh, comment font-ils donc faits ces hommages? Je n'en connois pas encore un seul. Et de qui en récevrais-je?

DU

D U P I N D E.

De tous ceux qui savent rendre justice à vos célestes appas, & de moi le premier . . .

M E L I N D E , *l'interrompant.*

Ah! Monsieur, quel langage me tenés-vous?

D U P I N D E , *se jettant à ses piés.*

Oui, divine Mélinde, vous voyés à vos piés un téméraire qui a bravé jusqu'ici le fils de Vénus & sa puissance, qui se couvrant du bouclier de Minerve, croyoit être en sureté contre les flèches du Dieu de Cythère. Monté au sommet de l'Hélicon, je contemplois d'un oeil tranquille les orages que l'amour formoit sous mes piés. Mais, Madame,

*Un moment a vaincu mon audace impuissante;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
L'amour depuis un an m'asservit sous sa loi:
Je lutte contre vous, je lutte contre moi.
Pour découvrir mes feux, jusqu'ici trop timide,
Ma bouche a su garder un silence rigide,
Tant qu'un hymen heureux vous lioit à Dorus.
Mais depuis qu'il périt, que cet Epoux n'est plus
Je puis vous avouer, sans me croire coupable,
Que mon cœur sent pour vous une ardeur indomtable
Et sans vous offenser, je puis, Madame, enfin
Vous offrir à l'autel ce cœur & cette main.*

Il lui prend la main & la baise.





S C E N E VII.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON.

TOINON, *à part en rentrant.*

Bravo. Voilà bien du chemin fait en peu de tems. Pouffons à la rouë. *à Melinde . . .* Madame j'ai fait ma commission, & Carlin a donné vos ordres au Cocher . . . *à part.* Le Maroufle a fait enclouer un des chevaux pour plus de sûreté.

MELINDE, *surprise.*

Prenés garde de tomber, Monsieur du Pinde.

DU PINDE, *se relevant vîtelement.*

Je n'ai fait que broncher, Madame.

MELINDE.

Ma chere Toinon, je ferois bien de fûir loin d'ici, & de m'enfermer dans le fond d'un Monastère; car Monsieur me tient un langage, qui me met dans la plus cruelle agitation.

TOINON.

Comment ? Monsieur parle toujours si sensément.

DU PINDE.

Eh Mademoiselle Toinon, vous qui êtes la plus spirituelle des Nymphes du Canton, je vous éta-

blis

blis juge entre nous. Je me mets à genoux, pour détourner Madame du dessein qu'elle a, de s'ensevelir dans la retraite, mais elle est inexorable.

T O I N O N,

Voilà une obstination bien singulière.

M E L I N D E.

Hélas, Monsieur, vous n'avez que trop ébranlé ma résolution. Laissez-moi du moins quelques instans de réflexion, & n'exigés point que je blesse la bienfaisance par un changement trop subit.

T O I N O N.

Oh pour le coup, voilà qui est raisonnable . . .
à part à Du Pinde. Patience Monsieur; il n'y a pas de chemin trop long pour celui, qui fait aller lentement.

M E L I N D E.

Je vous quitte pour faire mes réflexions. Peut-être est-ce déjà une faveur, si je vous prie de venir me revoir encore aujourd'hui.

elle sort.

D U P I N D E.

Quel mortel fut jamais plus heureux que moi ? Ma chère Toinon que ne vous dois-je point ? Continués à m'assister dans cette entreprise . . . *il tire son porte-feuille.* Voici une Ode de ma façon que personne n'a encore vuë. Je vous en fais présent. Vous pourrés vendre ce petit Manuscrit fort cher à un Libraire. Il y a dequoi vous enrichir.

il sort.



SCENE VIII.

TOINON, CARLIN.

T O I N O N.

Mais voyés-donc, une Ode ! Je croyois que c'étoit une lettre de change, qu'il alloit me donner.

C A R L I N.

St . . . Toinon, un moment. J'ai été aux écoutes , & j'ai entendu mot pour mot, tout ce que Monsieur du Pinde a dit à Madame.

T O I N O N.

Tu es un plaifant Original de te donner ces airs-là. Eh bien ! qu'as-tu entendu ? voyons.

C A R L I N.

Ma foi, de bien belles chofes ; auffi tout cela m'est-il entré dans le coeur, & fi je n'avois une dent contre toi . . .

T O I N O N.

Contre moi ? Et pourquoi cela ?

C A R L I N.

Faut-il le demander ? Madame étoit tantôt en train de donner, & moi j'étois en train de recevoir, en louant fon défunt mari. A force d'éloges, je lui aurois encore tiré bien des plumes, fi Tu n'étois

rois pas venue te jeter à la traverse entre sa générosité & mon éloquence. Mais va, il n'y a si petit poil qui n'ait son ombre, comme on dit. Tout ce qui me fâche, c'est que je ne saurois être tout de bon en colère contre toi. Tu as de certains regards fripons qui remuent, jusqu'au fond des entrailles, & qui changent d'abord mon courroux, en certain je ne sai quoi . . .

T O I N O N , *d'un air affecté.*

Comment, Monsieur Carlin, je crois, d'honneur, que vous voulés me parler d'amour, à moi qui ai senti toute ma vie une répugnance invincible pour le mariage en général, & pour vous en particulier.

C A R L I N.

Si tu avois entendu de Monsieur du Pinde quel le chétive créature est une femelle sans époux . . . que, c'est là . . . comme qui diroit là . . . un frêle vaisseau sans mât-ni avirons, au beau milieu de la mer . . . tu changerois bien vite de langage. Ah! si je savois arranger tout cela comme lui, ta fermeté ne tiendrait pas contre mon éloquence.

T O I N O N.

Sache que je suis tout aussi inébranlable que ma Maîtresse.

C A R L I N.

Essayons. Mais reculé tant soit peu; car il me faut de la place. *à part.* Donnons le coup de grace à son indifférence . . . *Il se prosterne comiquement devant Toinon* . . . Tu vois à tes piés un pauvre misérable, que l'amour a pris à son grand trébuchet

chet La cave m'avoit servi jusqu'ici d'asyle, contre les attaques des yeux fripons. Mais, hélas, un moment a changé l'ame de Carlin. Je baaille au Cabaret, le vin me répugne, les cartes me tombent des mains. L'Image de Toinon me fuit partout, ni plus ni moins qu'un Lutin.

(il pleure comiquement)

Ah ! si tu voulois donner un corps à cette image

T O I N O N.

Le Taquin m'attendrit. Leve toi Carlin, & va boire un coup. Je ne te donne ni refus ni espérance. Notre mariage dépend de celui de notre Maîtresse. Si tu n'es pas un nigaud, tu sentiras ce que cela veut dire.

elle sort.

C A R L I N.

Victoire ! Victoire ! La souris est dans la fourrière.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE



ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

MADemoiselle SERPENTINE,
LE MARQUIS.

SERPENTINE,
regardant autour d'elle.

Où trouverai-je ce Capitaine sans soldats, ce Marquis du Carnage? Il faut bien le chercher chés Mélinde; il n'en bouge. J'ai besoin de ce fanfaron pour faire réussir mon dessein. Je voudrois pouvoir lui parler seul . . . Mais le voici fort à propos.

LE MARQUIS,
en entrant & se jettant sur le Sopha.

Serviteur. Je suis las comme un chien. Le Roi n'a morbleu point d'officier qui le serve comme moi.

SERPENTINE.

D'où venés-vous donc?

LE

Je viens de faire une patrouille de précaution tout autour des ouvrages extérieurs. On ne fait ce qui peut arriver. Les partis bleus . . .

S E R P E N T I N E.

Tandis que vous vous êtes amusé à battre l'estrade en pleine paix, il s'est passé tout autre chose dans cette maison.

LE MARQUIS, *se levant.*

Et quoi? Cela me regarde-t-il?

S E R P E N T I N E.

Je croi qu'oui. Vous y prenés intérêt, si j'ai le coup d'oeil bon. Mais je ne veux pas faire de tracasseries.

LE MARQUIS.

J'en suis persuadé. Mais encore . . .

S E R P E N T I N E.

Je vous avoue que j'ai toujours eu pour vous une pieuse estime, & je vous trouverois un homme accompli, si vous vouliez vous corriger d'un défaut.

LE MARQUIS.

Et duquel, s'il vous plait?

S E R P E N T I N E.

De jurer & de proférer de certains mots impies ou des syllabes indécentes, qu'une fille recueillie comme moi, ne sauroit entendre sans scandale.

LE

L E M A R Q U I S.

Oh, ventredieu si ce n'est que cela . . . Mais au fait.

S E R P E N T I N E.

Encore une exclamation impie ! Serai-je donc toujours une colombe gémissante dans les rochers de ce monde pervers. Déploreraï-je en vain les égaremens de mes meilleurs amis ? Vos juremens détruiront-ils l'édifice de votre félicité , que je tâche d'élever par mes prières ?

L E M A R Q U I S.

Qu'est-ce que toutes ces Jérémiades ont de commun avec l'aventure que vous vouliez me conter ?

S E R P E N T I N E.

Hélas, vous pourriez soupçonner que je suis médisante ; mais c'est par charité toute pure , que je crois devoir vous avertir . . .

L E M A R Q U I S.

Le préambule est intéressant !

S E R P E N T I N E.

Ne plaie au Ciel que je veuille épier les regards, les mines & les actions des gens, pour découvrir ce qui se passe dans leur coeur ; mais il y a de certaines choses qui sautent aux yeux, & si j'ai bien observé , Melinde ne vous est pas indifférente.

L E M A R Q U I S.

Mais, Dame, vous mettez les gens au piés du mur . . . Et supposé que cela fût . . .

S E R-

SERPENTINE.

Mon Dieu, je n'examine point si votre choix est bon. On n'est point parfait. Chaque mortelle a ses défauts, & Melinde n'en est pas exemte. Mais, ce n'est pas à moi, à voir si la vertu de cette jeune veuve est équivoque, ou non. Il ne faut pas toujours en croire les mauvais discours.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela.

SERPENTINE.

Soit. Couvrons du voile de la charité les égaremens du prochain; mais en qualité d'amie, ma conscience m'oblige de vous avertir que vous avez en la perſone de Monsieur du Pinde, un rival dangereux.

LE MARQUIS.

Pour rival, il peut l'être, mais pour dangereux, perſone ne l'est pour le Marquis du Carnage. Corbleu, si un pareil grimaud avoit l'audace d'attaquer un coeur, à la poſſeſſion duquel le mien aspire, je lui rendrois la vie bien amère, je vous le reduirois ſur un ſi petit pié . . .

SERPENTINE.

Ah! Monsieur, un homme en vaut toujours un autre, & ce n'est point en faiſant de l'éclat que vous débuſquerés du Pinde. Il a fait trop de progrès dans le Coeur de la Veuve, & je crains que mariage ne s'en ſuive, ſi vous ne prenés de ſages précautions; mais tachés de parvenir à votre but par des routes détournées.

LE

LE MARQUIS.

Comment, Monsieur du Pinde, vous osés aller sur-mes brisées, vous froter à moi ? Par la mort, vous me le payerés.

SERPENTINE.

Ne perdés point de tems en ménates inutiles. La chose presse, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Mais ne fériés vous pas d'avis, que je tûasse du Pinde. Ce seroit le plus court.

SERPENTINE.

Une pareille pensée vient du Tentateur. Vous allés me faire évanouir. Hélas ! est-ce ainsi que vous récompensériés mon zèle ? Je deviendrois la cause d'un tel crime ? & je serois en proie à des remords éternels ?

LE MARQUIS.

Tranquiliés-vous. Cela n'est pas encore fait.

SERPENTINE, *révant.*

Laiés-moi ruminer un peu . . . Je crois avoir trouvé un expédient admirable pour arrêter cette affaire ; & c'est gagner beaucoup, que de gagner du tems.

LE MARQUIS.

Voyons ; de quoi s'agit-il ?

S E R P E N T I N E .

Il faudroit, ce me semble, tendre quelque piège innocent à Mélinde, lui en donner à garder, lui faire accroire que Dorus n'est point mort; mais qu'il a été pris par des Pirates, & réduit à l'esclavage.

L E M A R Q U I S .

Bon stratagème, par ma foi.

S E R P E N T I N E .

Mais cette petite intrigue veut être traitée délicatement. Il faudroit lui en faire donner la fausse nouvelle par quelque étranger tout à fait inconnu.

L E M A R Q U I S .

S'il ne tient qu'à cela, l'affaire est dans le sac. Je viens de rencontrer justement un homme qui a été esclave à Alger. C'est un dessalé, qui vous fera là-dessus des contes à perte de vue.

S E R P E N T I N E .

Bon! Cet incident suspendra au moins le mariage, & nous donnera le tems de penser à d'autres moyens. Mais tout dépend ici de la promptitude, & peut-être une heure plus tard le coup seroit manqué.

L E M A R Q U I S .

Soyés tranquille. Le drôle s'amuse à boire avec mes laquais. Je vais lui digérer sa leçon, dans un instant il sera ici. La bourde aura un air tout à fait naturel, car cet homme porte encore la livrée de l'esclavage.

SER-

S E R P E N T I N E.

Mais de grace, Monsieur, que je ne sois point mêlée dans tout ceci. Il y va de ma réputation & de mon repos. Ce que j'en fais, n'est que pour le bien, & je n'ai plus d'autres secours à vous offrir que des vœux fervens pour le succès.

en s'urtant elle dit.

J'aimerois à voir la mine qu'ils feront, lorsqu'on leur donnera la pilule à avaler.

LE MARQUIS, *riant.*

La scène sera plaisante . . . Cette fille est pourtant diablement attachée à mes intérêts. C'est une bonne créature. Je n'ai jamais vu de Dévôte avoir le cœur si bon.



S C E N E II.

LE MARQUIS, M. DU PINDE.

D U P I N D E, *à part.*

Comment? que fait ici ce Fier-à-bras? Il me semble qu'il y vient bien souvent.

LE MARQUIS, *à part.*

Tachons de l'intimider.

D U P I N D E.

Vous attendés sans doute ici Mélinde?

Bb 2

LE

Il se peut. Ce n'est pas vous au moins que j'y attendois.

D U P I N D E .

Le compliment est un peu brusque.

L E M A R Q U I S .

Têtebleu, c'est que je ne suis pas doux, moi.

D U P I N D E .

*Ab! n'effarouchés point par votre voix hautaine
Un paisible habitant des rives d'Hippocrène.*

L E M A R Q U I S .

Les habitans des rives d'Hippocrène devraient s'en tenir à leurs muses, & laisser en repos les veuves de notre garnison.

D U P I N D E .

Que voulés-vous dire par là?

L E M A R Q U I S .

Que je suis instruit de toutes vos menées.

D U P I N D E .

De mes menées?

L E M A R Q U I S .

Oui, oui. Je sai quels sont vos desseins sur Mélinde; mais il est bon de vous avertir que vous avés un rival terrible.

D U

D U P I N D E.

Il faut se croire amant , pour se croire rival.

L E M A R Q U I S.

C'est un Officier de marque , fort connu du Roi & des Maréchaux , & qui pourroit se vanter d'avoir contribué plus qu'homme du Royaume à la gloire de la Nation , si sa modestie ne lui lioit la langue.

D U P I N D E.

Et quel est donc le nom d'un héros si modeste ?

L E M A R Q U I S.

Il se nomme le Marquis du Carnage.

D U P I N D E.

Je suis le très-humble valet de Monsieur le Marquis du Carnage , & l'admirateur de ses brillans exploits ; mais si j'avois formé le dessein d'aimer Mélinde , sa superbe valeur ne m'empêcheroit point d'employer tous les moyens possibles pour la captiver.

L E M A R Q U I S.

Vous risqués de vous faire échigner de ma main , si vous ne renoncés à la jeune veuve ; je vous en avertis en ami.

D U P I N D E.

S'il s'agit de défendre les intérêts de mon amour , sachez , Monsieur , que je ne le cède à personne.

B b 3

L E

LA MATRONE,

LE MARQUIS.

Quoi ? Vous voudriez entrer en lice avec moi ?

DU PINDE.

Je romprois une lance avec quiconque voudroit me disputer un cœur.

LE MARQUIS.

Savés-vous bien qu'avec un quart de conversion, que j'ai inventé, je réduirois en atomes tous les beaux esprits du monde ?

DU PINDE.

Savés-vous bien qu'avec une Epigramme, je ferois mourir de désespoir une armée entière ?

LE MARQUIS.

Vous ne connoissés pas toute la force & toutes les ruses de guerre, que je vais mettre en œuvre pour vous enlever Mélinde.

DU PINDE.

Ah ! Il vous seroit plus aisé d'enlever la massue à Hercule.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous n'êtes pas un Hercule. C'étoit un guerrier que je respecte. Mais vous, de quel métier êtes-vous ?

DU PINDE.

Du métier des grands hommes, d'Homere, d'Horace, de Virgile, . . .

LE

L E M A R Q U I S.

Je parie bien que ces prétendus grands hommes n'ont pas six piés de haut ; car j'ai une liste de tous les hommes de haute taille de l'Europe, & j'ai dessein de lever un régiment . . .

D U P I N D E.

Quelle ignorance ! . . Vous ne connoissés donc pas non plus les grands Philosophes , Aristote , Descartes , Newton ?

L E M A R Q U I S.

Non. Et que font-ils ceux-là ?

D U P I N D E.

Ils changent le Ciel & la Terre à leur gré.

L E M A R Q U I S.

Cependant le Ciel & la Terre me paroissent être tout comme autrefois.

D U P I N D E.

Non, l'Attraction en raison inverse du carré des distances . . .

L E M A R Q U I S.

Ils ont raison. Les rangs doivent tenir leurs distances dans la formation du Bataillon carré. Mais vous Monsieur êtes vous aussi un Philosophe qui invente de nouveaux bataillons carrés ?

Non, Monsieur, je ne travaille point pour la guerre; je ne fais que chanter les Héros qui s'y distinguent, & j'assigne aux Guerriers les places qu'ils doivent occuper dans le Temple de Mémoire. C'est une prérogative dont les Éléves des Muses sont seuls en possession. Oui, Messieurs les Militaires, vous travaillés en pure perte; vos plus beaux exploits s'oublient, si vous avés contre vous le bel-esprit. Tôt ou tard vous tombés entre nos mains. On n'est porté à l'immortalité que par les pourrissons d'Apollon.

L E M A R Q U I S .

Je renonce plutôt à l'immortalité. Mais, je perds ici mon tems en propos inutiles. Adieu, Monsieur, préparés-vous à entendre bientôt de mes nouvelles,

il sort.

D U P I N D E , *criant après lui.*

Je suis homme à vous damer le pion de toutes les manières . . . Voilà en vérité un rival que je ne crains guères. Un tout autre soin m'occupe. Mélinde m'a ordonné de me trouver ici pour entendre de sa bouche l'arrêt de ma vie ou de ma mort . . . O Ciel! la voici.



SCENE



S C E N E I I I.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON.

*Mélinde paroît sans voile & dans un
deuil moins profond. Elle salue
en entrant fort gracieusement M.
du Pinde.*

D U P I N D E.

*Vous avez donc changé vos lugubres atours !
Le voile est arraché par les mains des amours.
Puis-je en former Madame un favorable augure ?*

M E L I N D E.

Vous remarqués tout Monsieur du Pinde , rien
n'échape à vos yeux.

T O I N O N.

Ah ! Monsieur , le profond deuil des veuves ne
dure que quelques jours. C'est la mode.

D U P I N D E.

Il faut bien qu'à la fin, le tems & la raison triom-
phent de tous les deuils du monde ; & vous , incom-
parable Veuve , qui nourissés votre esprit du suc
précieux des meilleurs auteurs , vous faites sans
doute servir vos lectures à calmer votre douleur.

M E L I N D E.

Oui , j'ai lu tantôt vos ouvrages.

B b 5

DU

DU PINDE.

Mes ouvrages , Madame ! Vous avés donc pensé à l'auteur.

*Du sort je n'aurois point à craindre les revers ,
Si mon ame avoit pu se peindre dans mes vers.*

Vous y auriés reconnu ma candeur , vous auriés été touchée de la sincérité de mes sentimens.

MELINDE.

Un Auteur tel que vous , a de grands avantages sur le cœur d'une femme qui pense.

DU PINDE.

Et une femme qui pense comme vous , a un Empire tout puissant sur le cœur d'un Auteur tel que moi. Oui , Madame , ma félicité suprême , ou mon extrême malheur dépendent d'un mot de votre bouche. De grace ne me laissez pas plus long-tems dans le suplice de l'incertitude.

MELINDE.

Du Pinde ! ne soyés donc pas si pressant.

DU PINDE.

*Ab ! Madame , les Grecs dans les champs d'Ilion ,
Ne soupirèrent point pour sa reddition ,
Avec autant d'ardeur que l'amoureux du Pinde
En a pour conquérir la charmante Mélinde ,*

MELINDE.

Depuis que je vous ai quitté , Monsieur , je me suis livrée aux réflexions les plus sérieuses sur tout ce que vous m'avez dit tantôt ,

DU

D U P I N D E.

Puis-je me flatter que le résultat m'en ait été favorable ?

M E L I N D E.

Tout bien pesé, je trouve que la mort de Dorus me rend ma liberté, & que la plus longue affliction ne sauroit lui rendre la vie; que jamais femme ne s'est repentie d'avoir épousé un homme d'esprit; & qu'étant maîtresse de moi-même & de mon choix, il seroit cruel, pour satisfaire à une bienséance imaginaire, de laisser longtems dans les horreurs de l'inquiétude, un galant homme qui nous témoigne tant d'estime.

D U P I N D E.

Dieux ! oserois-je donc me flatter . . . Mais, non . . . l'espérance & la crainte combattent dans mon ame . . . La joie me lie la langue . . . elle suspend l'activité de mes sens . . . & me rend immobile . . .

M E L I N D E,

Oui, mon cœur, qui parle pour vous, me décide; je cède aux conseils qu'il me donne.

D U P I N D E, *avec transport.*

Ah ! je sens que l'Amour secoue sur moi son flambeau, il ranime mes esprits, je respire, & ne respire que pour vous.

M E L I N D E,

Est-il bien vrai, du Pinde ? Le cœur parle-t-il un langage si éloquent,

D U

D U P I N D E

Oui Madame , ma bouche n'exprime encore que foiblement, ce que mon cœur sent avec tant de vivacité. Je vous adore, vous regnés sur moi en Souveraine, je ne cesserai jamais d'être fidèle & soumis à votre Empire.

M E L I N D E,

Du Pinde levés - vous,

D U P I N D E.

Ah! Mélinde, hâtons-nous de conclure le plus bel hymen, que l'Enfant de Cythère ait jamais formé.

M E L I N D E.

Oui: mon idée est de vous emmener à ma campagne, & de vous y donner ma main. Par là nous sauverons la gêne du cérémonial, & nous n'essuierons pas en face les mauvaises plaisanteries, qu'on pourroit faire à l'occasion de notre hymen. Ensuite nous reparoitrons à la ville, & vous verrez que perſone ne parlera plus de nous; car les caquets n'ont qu'un tems.

D U P I N D E.

Trop adorable Mélinde! la Sageſſe parle par votre bouche, & vous me rendés le plus heureux des mortels, comme je ſuis le plus paſſionné des amans. Que mon fort eſt digne d'envie! Non,

*La Fortune des Rois eſt à mes yeux moins belle . . .
Furons-nous donc , Madame , une flamme éternelle.*

MELIN.

M E L I N D E.

Je croi pouvoir, sans rougir, vous faire maintenant l'aveu de ma tendresse, je vous promets que l'hymen confirmera, ce que l'amour a ébauché dans mon cœur.

DU PINDE , *lui donnant la main.*

Et moi Madame, je vous adorerai au delà du tombeau ; je laisserai à la race future l'exemple inouï d'un Epoux passionné jusqu'après le trépas.

J'en jure par les Dieux habitans de l'Olympe.

Il lui baise tendrement la main, & elle y répond par des coups d'œil passionnés.

M E L I N D E.

Pour gage de ma foi , acceptés, cher du Pinde, cette tabatiere avec mon portrait. Elle appartenait à feu Dorus. Heureusement il l'a laissée dans sons bureau. Je vous enverrai aussi tantôt tous les livres défendus de sa bibliothèque.

T O I N O N , *à part.*

Le présent est galant & fort à sa place. Cela réveillera de certaines idées.

DU PINDE, *fouillant dans ses poches.*

Que puis-je, Madame, vous offrir en revanche?

*Je ne voudrois ni sceptre ni courone,
Que pour l'offrir à vos divins appas :
Mais par malheur, hélas ! je n'en ai pas ;
Je n'ai qu'un cœur épris ; je vous le donne.*

SCENE



S C E N E IV.

MELINDE, M. DU PINDE, TOINON,
CARLIN, UN ESCLAVE.

C A R L I N.

Madame, voici un Esclave qui vient d'arriver à Tarascon, & qui est fort pressé de vous parler.

DU PINDE, MELINDE & TOINON,
ensemble.

Un Esclave!

M E L I N D E.

O Ciel, que me veut-il? Je me sens le cœur
faibl.

L' E S C L A V E,
secouant ses chaines & tendant la main.

Ayez pitié d'un pauvre Esclave, qui a une grande nouvelle à vous apprendre.

M E L I N D E.

Et quelle nouvelle?

L' E S C L A V E.

Vous quitterez bientôt ce deuil, vous allés sauter de joie; quand vous saurez ce que j'ai à vous dire.

MELIN.

M E L I N D E , *s'impatientant.*

Pourquoi ? comment ? Qu'y a-t-il donc ? Dites.

L'E S C L A V E.

Je ferois déjà venu une heure plutôt ; mais en entrant dans la ville, j'ai rencontré un certain Francisque, un charmant garçon, qui étoit mon ami intime, avant que je fusse enrolé dans la marine ; par conséquent avant mon esclavage.

M E L I N D E.

Où avés-vous donc été fait esclave ?

L'E S C L A V E.

Hélas ! à Alger. Or ce Francisque a été si attendri de me voir en si piètre équipage, lui, qui m'avoit connu autrefois si brillant, qu'il s'est mis à pleurer comme un veau, & moi j'ai aussi pleuré à mon tour. Tant y a qu'il m'a mené par charité au cabaret . . .

M E L I N D E.

Mais finissés donc ; je meurs d'impatience.

L'E S C L A V E.

Vous allés voir. Il m'a donc régélé d'une chopine de vin pour me refaire le cœur, & pour célébrer mon heureuse délivrance. Quand on vient de loin, on a beaucoup à raconter ; le tems s'est passé, Dieu fait comment, & c'est la raison pour
quoi

quoi je viens si tard vous dire, Madame, que j'ai laissé à Alger en très-bonne santé, mais en très-mauvais arroi, Monsieur votre Epoux.

M E L I N D E , *jettant un cri.*

Mon Epoux?

T O I N O N .

C'est le Diable.

D U P I N D E .

Soutiens-moi, cher Carlin, cette nouvelle est un vrai coup de foudre.

Il tombe dans les bras de Carlin d'un côté du théâtre.

M E L I N D E .

Toinon, je succombe . . . Le saisissement me prive de l'usage . . . de mes sens.

Toinon de l'autre côté du théâtre s'approche de Mélinde, qui s'appuye sur elle.

T O I N O N .

Eh! Madame, cela ne se peut pas. Monsieur votre Mari est noyé, très-noyé, je vous en donne ma parole. Ce drôle-ci n'est qu'un imposteur, qu'un yvrogne.

L' E S C L A V E .

Yvrogne vous-même. Si vous ne voulez pas m'en croire, allés-y voir.

MELIN-

M E L I N D E.

Petit-on se figurer une situation aussi bizarre, aussi terrible, que la mienne?

T O I N O N.

Vous sàvez bien, mon Ami, que je ne suis pas fille à risquer ma vie & mon honneur parmi les Turcs . . . peste . . . mais cette affaire mérite pourtant d'être examinée de plus près.

L'E S C L A V E.

Vous m'en croirés ou non, vous dis-je, mais il est certain, qu'un nommé Dorus à été mené prisonnier à Alger, peu de jours avant mon départ, qu'on le disoit François, Capitaine de vaisseau, & qu'on ajoutoit qu'il s'étoit vaillamment défendu avant que de se rendre.

T O I N O N.

Mais comment avés-vous appris tout cela? Ce sera par oui-dire.

L'E S C L A V E.

Non, Mademoiselle, je l'ai vu de mes deux yeux. Le Consul de France ayant reçu des charités pour racheter quelques esclaves de sa nation, nous fûmes tous conduits sur le port, & comme j'ai la physionomie heureuse, je fus compris dans le nombre de ceux qui obtinrent leur liberté. Ce fut alors que Dorus passant près de moi pour être ramené chés son Maître, me conjura de vous aller trouver, Madame, pour vous exposer sa désastreuse situation, & vous prier de convertir au plutôt vos meilleurs effets en argent comptant pour payer sa rançon.

Cc

ME.

MELINDE, *d'une voix mourante.*

Cher du Pinde, je vous perds & je suis perdué!

D U P I N D E.

*Non, jamais le Destin n'a pu dans son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice.*

T O I N O N.

En verité j'ai eu tort; ce garçon-là parle de fort bon sens; il y a bien de la vraisemblance à tout ce qu'il dit.

D U P I N D E.

Comment, Dorus n'est point mort? Le coup est traître.

M E L I N D E.

Mon cœur doit-il se livrer à la joie ou à la douleur? Je perds ou un mari ou un amant.

T O I N O N.

Quoi qu'il puisse en arriver, vous garderez toujours un mari, & ce n'est pas une bagatelle. Mais au reste Dorus a tort. Puisqu'il étoit une fois mort, il ne devoit pas ressusciter.

L' E S C L A V E , *à part.*

Il faut que ce mari-là ait été un Démon incarné, puisqu'on est si fâché de le savoir vivant.

M E L I N D E.

Fut-il jamais d'état plus horrible que le mien? Peu s'en faut que je ne sois obligée de pleurer dans un même jour la mort & la vie d'un Epoux.

D U

D U P I N D E.

Hélas ! je croyois que ce Phœnix en mourant me donneroît la vie , mais puisqu'il revit , il me donne la mort. Cependant tout n'est pas perdu encore. Il me reste de l'espoir , si vous m'aimés , Madame.

M E L I N D E.

Qu'osés-vous me dire ? Puis-je penser à vous , si Dorus est vivant ?

D U P I N D E , *à Mélinde.*

Eh ! Madame , qu'en auroit-il été , si cet Éclat-ve maudit fût arrivé un jour plus tard ?

M E L I N D E , *soupirant.*

Hélas !

T O I N O N.

Si cela eut été , on auroit pu garder le meilleur des deux. Il est bon d'avoir la pièce de comparaison.

D U P I N D E.

Auroit-il été probable que vous eussiez envoyé chercher un premier mari à Alger , pour en répudier un second que vous-aviés à la main.

M E L I N D E.

Si nous avions été mariés , j'aurois du moins été dans la bonne foi , on auroit parlé à un habile Casuiste , on auroit cherché des expédiens . . .

TOINON.

Voyés ce qu'on gagne à lambiner. Je fai une
vieille chanfon qui dit

*Entre la bouche & le verre
Le vin tombe fouverit à terre.*

C'est là précifément votre cas.

DU P I N D E.

Mais Madame, nos promeffes folemnelles, faites à la face du Ciel, ne valent-elles pas bien de frivoles Cérémonies? N'y auroit-il pas moyen de traiter cette affaire fur le même pié que fi nous étions mariés?

M E L I N D E.

Et que deviendroit Dorus?

D U P I N D E.

Mais . . . On lui enverra quelques petits fecours en Barbarie, & en adouciffant fon fort, on lui aprendra de loin, que le croyant péri, vous avés pris un autre engagement; on lui promettra de payer fa rançon, à condition qu'il renoncera à fes premiers droits fur vous, & qu'il ira s'établir dans un païs lointain.

C A R L I N.

Je ne fuis pas Cafuifte, mais je croi qu'il y a moyen de rompre un mariage tel que le vôtre. J'attesterai que Dorus vous a abandonnée malicieufement, qu'il fe trouvoit entre vous incompatibilité d'humeur, qu'il avoit l'haleine forte . . .

ME-

M E L I N D E , *à l'Esclave.*

Mon ami , dites-moi , Dorus a-t-il un bon Maître ?

L' E S C L A V E .

C'est du moins le meilleur de tous les Algériens.

M E L I N D E .

Tant mieux. On ne le fera pas souffrir, Sa condition en sera moins dure.

D U P I N D E .

La vie est par-tout sujette à tant de chagrins & à tant de traverses , qu'on est également infortuné en Europe comme en Afrique.

M E L I N D E .

Oui , & l'on se fait à tout. Avec un peu de morale on peut-être à Alger aussi heureux qu'à Tarascon. Ce monde-ci ne nous offre nulle part une félicité parfaite.

D U P I N D E .

Si nous laissons donc Dorus en Barbarie ? Qu'en dites-vous ? Les plus grands hommes , des Rois mêmes ont été sujets à ces petits contre-tems , & les ont fait servir à leur gloire.

M E L I N D E , *à l'Esclave.*

Combien croyés-vous qu'on demandera pour sa rançon ?

L'ESCLAVE.

Pour le moins dix mille écus.

MELINDE, DU PINDE & TOINON,
ensemble.

Dix mille Ecus!

MELINDE.

Eh mon Dieu! nous ne garderions donc rien pour vivre? Perdre un vaisseau tout équipé & payer encore dix mille écus de rançon! Nous serions réduits à la mendicité.

DU PINDE.

Mais, indigent pour indigent, je croi que Dorus lui-même aimera mieux l'être à Alger qu'ici, où ses amis l'ont vu dans l'opulence,

MELINDE.

En conservant le bien qui me reste, je pourrai toujours lui envoyer de petits secours agréables; au lieu que si je donne tout pour sa rançon, nous nous trouverons après sans aucune ressource.

DU PINDE.

C'est parler comme un oracle . . . *Il tire Melinde à part.* Mais il s'agit d'un Article. Il faudra fermer la bouche à cet esclave. Vous m'entendez. Si la nouvelle éclate, c'en est fait de notre mariage.

MELINDE, *à l'Esclave.*

Ami, j'ai des raisons pour cacher que mon E-
poux

poux est vivant, jusqu'à ce que mes facultés me permettent de le racheter. Si vous voulez vous engager à garder le secret sur cette affaire, & à quitter le pais, voici vingt Louis que je vous offre.

L' E S C L A V E.

Ah! Madame donnés. Je suis discret, & je vous jure que dans une heure je ferai hors des portes de Tarascon.

M E L I N D E , *lui donnant la bourse.*

Voici la somme. Mais si vous nous manqués de parole . . .

D U P I N D E.

Oh! si vous nous trahissés, j'ai assés de credit pour vous faire mourir dans les fers . . . à *Mélinde.* Généreuse Mélinde, que ne vous dois-je point?

M E L I N D E.

Vous ne me devés rien encore. Avant que de m'engager plus loin, je croi devoir consulter mon Directeur sur une affaire si délicate. Il me faut mettre ma conscience entièrement en repos. Chér Ami, venés m'accompagner,

Elle donne la main à Du Pinde, & sort avec lui

T O I N O N , *les suivant.*

Il y a pourtant dans tout cela quelque chose qui me révolte. Adieu Carlin.



SCENE V.

CARLIN , L'ESCLAVE.

CARLIN.

A dieu . . . Or ça Monsieur l'Esclave, je n'ai pas encore dit un mot, moi. Mais, vous savés que je vous connois depuis long-têms. Vous étiez un Maître fourbe avant votre esclavage; j'espère que vos malheurs vous auront fait changer.

L'ESCLAVE.

Ah! mon Enfant, que veux-tu? Je vais toujours . . . *Lui montrant la bourse.* Voilà par exemple une bonne aubaine. Mais ces chiens de Turcs m'ont bien fait manger de la vache enragée.

CARLIN.

Morbleu, nos Almanacs en racontent des choses incroyables. On dit qu'ils mangent les hommes.

L'ESCLAVE,

Oh! pas tout à fait. Cela est trop fort.

CARLIN.

Mais ne vous ont-ils pas coupé la langue? Voyons.

L'ESCLAVE.

Pauvre innocept! N'entens-tu pas que je parle?
CAR.

C A R L I N.

Or , puisque vous favés parler , aprenés - nous un peu ce que disoit mon pauvre Maître. Quel air avoit - il ?

L' E S C L A V E , *béfitant.*

Oh ! , . . Il étoit gros & gras.

C A R L I N.

Comment Diable ! Il faut donc que la misère fasse engraisser , car en partant , il étoit maigre & sec.

L' E S C L A V E.

Quand je dis , gros & gras , ce n'est pas à dire qu'il soit là comme un Ortolan , mais j'entens qu'il n'est ni gras ni maigre.

C A R L I N.

Mon drôle , je commence à douter de la vérité de tous vos contes . . . Que je vous questione un peu . . . Voyons. Quel age peut avoir Dorus ?

L' E S C L A V E.

Mais là , entre deux de vingt à quarante.

C A R L I N.

Fort bien. Il en a cinquante au moins , . . Est - il grand ou petit ?

L' E S C L A V E.

Il est d'une belle taille. A peu près comme vous , Monsieur Carlin.

C c 5

CAR-

CARLIN.

Cet *à peu près* est admirable. Il a un pié de plus que moi. Quelle espèce de visage a-t-il ?

L'ESCLAVE.

Il me semble le nés retrouffé, les yeux petits, le teint couperosé.

CARLIN.

Il n'y a pas un mot de vrai. De quel poil ?

L'ESCLAVE.

D'un blond un peu ardent.

CARLIN, *prenant un bâton.*

Ah ça ! mon Ami, convenés que vous êtes un insigne menteur, ou bien j'appellerai tous les domestiques de la Maison, & je vous ferai conduire au cachot.

L'ESCLAVE.

Mais, mon cher Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on en agit avec un pauvre Esclave, qui devroit inspirer la compassion.

CARLIN.

Point de miséricorde pour un Imposteur. A voués, ou je . . .

L'ESCLAVE.

Monsieur Carlin, laissés moi partir en paix. Je vous remettrai la moitié des 20 Louis que Madame m'a donnés.

CAR-

C A R L I N.

Comment Coquin , tu crois donc corrompre un Domestique aussi fidèle que moi. Vite en prison. A moi la Fleur, François , l'Epine , Matthieu, St. Jean, la Brie, . . .

L' E S C L A V E , *en tremblant.*

Miséricorde , Monsieur Carlin , miséricorde. Accordés-moi la permission de sortir , & je vous donnerai tous les 20 Louis.

C A R L I N , *se saisissant de la bourse.*

Donne-donc. Que ne doit-on pas faire par miséricorde?

L' E S C L A V E.

Ce que vous faites-là n'est pas Chrétien. Au bout du compte je n'ai menti que par procuration.

C A R L I N.

Par procuration ! Et de qui ?

L' E S C L A V E,

De Monsieur le Marquis du Carnage , puisque vous voulés tout savoir. C'est lui qui a inventé ce beau conte , & qui m'a promis dix Ecus pour le débiter,

C A R L I N.

Il est donc certain que tu n'as pas vu mon Maître à Alger ?

L'ES-

L'ESCLAVE.

Ni lui ni son ombre.

CARLIN.

Dorus est donc bien mort ?

L'ESCLAVE

Mort & noyé. C'est le Marquis, vous dis-je, qui est l'auteur de toute ma relation.

CARLIN, *le chassant à coups de bâton.*

Montre-nous donc les talons, Maraude. Voilà comme il faut payer & renvoyer les Impos-
teurs.

Tandis que l'Esclave se sauve, & que Carlin le poursuit en le rossant, le Marquis paroit, qui attrape quelques coups en passant.



SCENE VI.

CARLIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Arrête-donc, Carlin, que diable fais-tu ?

CARLIN.

Ah ! Monsieur, je vous demande pardon. C'é-
toit un de mes créanciers insolens, que je faisois
déguerpir, & par malheur vous vous êtes rencon-
tré dans mon chemin.

LE

L E M A R Q U I S.

Si tu étois mon égal, je ferois obligé de te massacrer; mais ne l'étant pas, je puis te faire grace.

C A R L I N , *faisant la révérence.*

Monfieur vous êtes trop débonaire.

L E M A R Q U I S , *à part.*

Voyons si la bombe est crevée. *à Carlin.* On dit que notre ami Dorus est plein de vie, détenu captif à Alger.

C A R L I N , *à part.*

Pour pouvoir garder mes 20. Louis, il ne faut sonner mot . . . *au Marquis* . . . Oui, Monsieur, & vous nous en voyés le cœur rempli de joie. Un esclave est venu raconter la chose de point en point à notre Maîtresse. La bonne Dame en est toute hors d'elle-même. Je croi qu'elle ira en personne à Alger pour racheter son cher Epoux.

L E M A R Q U I S,

s'en allant & riant à gorge déployée.

Ha, ha, ha! le tour est plaisant . . . Mais il faut que je revienne tantôt pour l'empêcher de partir. Cela gâteroit tout ce que nous avons fait de bien.

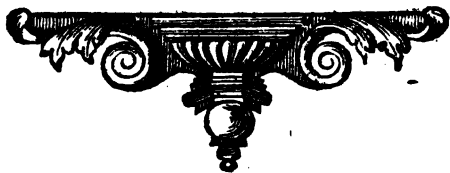
Il sort.

CARLIN

C A R L I N *riant aussi.*

Ha, ha, ha! Va, va. Tu n'es qu'un Nigaud, & tes intrigues sont cousues de fil blanc. Mais irons-nous avertir Madame de tout ceci? . . Non, parbleu, non. Il faudra tenir bouche close. Tant qu'elle persistera dans la résolution d'épouser Monsieur du Pinde, je ne dirai rien; mais si elle change d'avis, ou qu'elle veuille envoyer de l'argent à Alger, pour lors il sera tems allés de la désabuser: & je saurai bien à mon tour inventer quelque bon conte, qui m'exemtera de restituer mes chers 20. Louis.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE



ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

DORUS *seul.*

Grace au Ciel , me voilà dans mon domicile , & je revois contre mon attente ces murs , dans lesquels j'ai passé des jours si serains & si heureux. Insensé que j'étois , pourquoi quittai-je tous ces avantages , toutes ces douceurs de la vie ? Hélas ! les biens de la fortune procurent le repos à ceux qui ont l'esprit tranquille ; mais ils l'ôtent à ceux qui sont inquiets & remuans. Mélinde , Epouse adorée , Epouse tendre & fidèle , je vais oublier dans vos bras tous les maux qu'un mauvais destin m'a fait essuyer.



SCENE



S C E N E II.

D O R U S , C A R L I N.

C A R L I N , *au fond du théâtre.*

Quel homme est ici seul dans l'appartement de Madame ? Apparemment un second émissaire de Monsieur le Marquis du Carnage. Il ignore la réception que j'ai faite à son collègue. Mais je lui apprendrai à nous faire des contes bleus ; à vouloir nous prendre pour dupes. Ses épaules s'en ressentiront . . . *à Dorus.* Vous venés apparemment d'Alger, mon Ami ?

D O R U S.

Oui,

C A R L I N.

Fort bien, je m'en doutois.

D O R U S , *à part.*

C'est le pauvre Carlin. Il ne me reconnoît point. C'est le sort des infortunés d'être méconnus. Mais je lui pardonne son erreur, & je suis charmé de le voir.

C A R L I N.

Monsieur l'Algérien, vous venés trop tard. Vous avés eu pour votre malheur un devancier qui a voulu nous jouer le même tour. Mais nous avons appris à connoître & à récompenser les fripons de votre espèce.

DORUS.

D O R U S.

Carlin! quel langage est ceci?

C A R L I N.

Décampés & ne raisonnés point.

D O R U S , *d'un ton fermé.*

Carlin!

C A R L I N ,

Je mettant en posture de le battre.

Vous avés beau m'appeller par mon nom, ~~dé~~
campés, vous dis-je, ou je vous assomme.

D O R U S.

Au moins, Carlin, regarde-moi en face.

C A R L I N ,

le regardant fixement & s'effrayant.

O Ciel! En voici bien d'une autre. Ce sorcier-
là a pris la physionomie de mon défunt Maître
pour nous mieux tromper.

D O R U S , *lui tendant la main.*

Baïse-moi la main; mon pauvre garçon; je
veux bien permettre ce transport à ta joie.

C A R L I N.

Moi vous baiser l'ergot? Je m'en garderai bien.
Vous pourriés être le Diablé sous la figure de Do-
rus, & puis vous disparoîtriés . . . Voyons, n'a-
vés-vous point par hazard quelque attribut de
Satan?

il l'examine.

D d

DORUS.

D O R U S.

Défais-toi donc de tes craintes puériles. Viens me toucher : c'est ton Maître que tu vois.

CARLIN , *s'approche de lui en tremblant.*

Vous avés bien son air & sa voix. Mais vous êtes noyé , Monsieur , & vous feriez mieux de rester au fond de la mer , que de venir nous effrayer ici.

D O R U S.

Tu te trompes , mon cher Carlin , mais tu es excusable. Je ne suis point noyé , mais j'ai été captif à Alger. J'ai trouvé moyen de rompre mes fers , & après mille dangers , me voici par une espèce de Miracle rendu à mon Epouse.

C A R L I N , *secouant la tête.*

Mais , Monsieur tous les honnêtes gens assurent que vous êtes mort. Pouvés-vous aller là contre ? On dit . . .

D O R U S.

On dit est un sot , & vous aussi Monsieur Carlin.

C A R L I N.

Diable ! Celui-ci a le verbe haut , & le style énergique.

D O R U S.

C'est trop m'impatienter.

CAR-

C A R L I N , *à part.*

Il pourroit y avoir du vrai dans tout ceci . .
à Dorus Eh, bien! Monsieur, si vous êtes donc
 véritablement Dorus, daignés m'excuser. Mais
 qui Diantre aussi, vous auroit reconnu sous cette
 livrée de faquin?

D O R U S.

Hélas ! comment puis-je paraître autrement?
 Dépouillé de tout, je suis arrivé à Marseille dans
 un état si misérable, que j'ai eu honte de m'y mon-
 trer aux yeux de mes anciens amis ; & mon impa-
 tience m'a fait marcher à pié jusqu'à Tarascon.

C A R L I N , *embrassant ses genoux.*

Ah! Mon cher Maître, que votre sort me fait
 pitié! Vos malheurs vous rendent encore plus cher
 à mes yeux.

D O R U S.

Lève-toi, Carlin; à ce trait je reconnois ton
 attachement. Un bon Domestique sent toujours
 un certain retour de respect pour un ancien Mai-
 tre . . . Mais pour parler de ce qui m'intéresse
 davantage, que fait ma chère Mélinde? Pourquoi
 ne l'ai-je pas encore rencontrée?

C A R L I N , *à part.*

Ah! voici l'article scabreux . . . *à Dorus* . . .
 Monsieur, elle se porte extérieurement bien . . .
 là, comme les Dames se portent. Je la croi sor-
 tie. Depuis votre départ, elle a été cruellement
 tourmentée de vapeurs, & elle croit qu'il n'y a
 D d 2 que

que l'exercice qui puisse la tirer d'affaire. Monsieur du Pinde a la bonté de l'accompagner quelquefois dans ses promenades. Qu'elle va être étonnée de votre retour !

D O R U S.

Des vapeurs ! . . . Carlin, je vais la chercher par tout. La joie de me revoir la guérira tout de suite.

C A R L I N.

Je croi que vous feriez mieux de ne pas la surprendre tout d'un coup. Cela seroit capable de lui donner la mort. Combien d'exemples n'avons-nous pas, que l'aparition imprévuë d'un mari a mis une femme tout sens dessus dessous.

D O R U S.

Non , Carlin , une surprise si agréable n'aura que de la douceur pour elle. Après tous mes malheurs ; ce me fera une consolation bien grande , de partager avec ma chère Mélinde le plaisir de nous rejoindre , & sa première surprise se perdra bientôt dans un torrent de caresses & d'embrassements. Tu ne connois pas le cœur de cette femme , ni la force de l'amour conjugal.

C A R L I N.

Oh ! je sai bien qu'elle a des dispositions admirables à l'amour conjugal. C'est-là son fort. Elle n'en veut point d'autre , & hors un mari , tout lui déplaît. Voilà aussi pourquoi . . .

D O R U S.

D O R U S.

Volons donc dans les bras de cette tendre E.
pouse. Garde-toi, Carlin de lui rien dire.

il sort.

C A R L I N , *seul.*

Non, je ne puis revenir de ma frayeur. Lo
corps me tremble encore. Que son retour va cau
ser de desordre dans cette Maison ! Quoi qu'il
m'ait dit, tâchons de rencontrer quelque part Toi
non, pour l'avertir de ce qui se passe.

il sort.



S C E N E I I I.

MELINDE, LE MARQUIS, TOINON.

L E M A R Q U I S , *riant.*

Ha, ha, ha ! Vous avez donc donné dans le
panneau ?

M E L I N D E.

Je vous dis qu'un Esclave est venu tantôt m'as
surer, qu'il a vu Dorus en personne à Alger,

L E M A R Q U I S.

Et moi je vous assure qu'il est mort & enterré
au beau milieu de la Mer. Mais quand il seroit
vivant, si j'avois dessein de me défaire de lui, je

D d 3 n'au

n'aurois qu'à le mener à la guerre avec moi, dans quelque endroit où il feroit chaud. S'il se tenoit à mes côtés dans une affaire meurtrière, vous le verriez bien vite sur la liste des morts.

M E L I N D E ,

Mais l'Esclave . . . ,

L E M A R Q U I S .

L'Esclave est un Emissaire que je vous ai lâché. C'est une ruse de guerre que j'ai imaginée, pour vous donner une fausse alarme.

M E L I N D E .

A quel dessein ? . . . Pour quel but ?

L E M A R Q U I S ,

Morbleu, mon Amour

M E L I N D E , *étonnée,*

Votre Amour !

L E M A R Q U I S .

Oui Madame, je vois bien qu'il faut parler clairement. Il y a longtems que je vous envisage comme une forteresse importante, dont je voudrois faire la conquête. Mais tant que Dorus vivoit, vous aviez un Commandant qui défendoit le corps de la place. Je n'ai fait que dresser mon plan d'operations & vous investir de loin. Mais maintenant j'ose vous assiéger dans les formes, j'attaque vos ouvrages extérieurs & intérieurs, je prépare l'assaut pour le chemin couvert, mes pièces sont en batterie, je pourrai foudroyer vos remparts, & si vous ne battés la chamade, vous me forcerez de monter à la brèche.

TOI.

T O I N O N .

Cela fait trembler. Arborons vite le drapeau blanc.

M E L I N D E , *minaudant.*

Les attentions, les soins d'un Officier aussi célèbre, aussi brave que vous, ont toujours je ne sai quoi de flatteur mais

L E M A R Q U I S .

Pour vous plaire Madame, on attaqueroit l'Empire Ottoman. Sans vanité dans mes Campagnes contre les Turcs, on me nommoit le petit Scanderberg, & plus d'un Visir s'en est retourné à Constantinople avec une paire d'oreilles de moins.

M E L I N D E .

Je tremblerois sans cesse pour la vie d'un Epoux si vaillant. Vous pourriés rencontrer quelque jour un Visir qui ne se laissât pas couper si tranquillement les oreilles.

L E M A R Q U I S .

Je ne les crains point. Le dernier auquel j'eus affaire, ce fut à la Bataille de Négrepont. Je le tenois déjà d'une main, ayant l'autre levée pour le fendre en deux. Ma foi, une bombe vint tomber entre nous, écarta ma main, & le Visir se sauva, sans quoi son affaire étoit faite.

M E L I N D E .

Mais hélas Monsieur, si ma main étoit donnée?
si . . .

L A M A T R O N E ,
L E M A R Q U I S .

Votre main promise ! O Ciel ! A qui ? Un simple mortel seroit-il assez audacieux pour vouloir m'enlever ce que toutes les forces combinées de l'Europe n'auroient pu m'arracher ?

T O I N O N .

On n'en peut épouser qu'un. Les loix ont été faites par des Hommes, des Orientaux.

M E L I N D E .

Mais les sentimens du Cœur . . .

L E M A R Q U I S , *l'interrompant.*

Que me servent les sentimens du cœur ? Les soins qu'on donne à une Personne dont on ne feroit espérer la possession, ressemblent à une campagne d'hiver, qui fatigue beaucoup & ne produit rien. Un Officier tel que moi, ne sert plus en volontaire, sans gages & sans avancement.

T O I N O N .

Mais, Monsieur, vous sçavez qu'un mari vivant n'est pas un petit obstacle. Voudriés-vous bien rassurer Madame, & nous dire naturellement si Dorus est mort ou vivant ?

L E M A R Q U I S ,
en mettant le doigt sur le front.

La prétendue résurrection de Dorus part de là, mon enfant ! J'ai craint qu'un autre Conquérant n'eût sur Madame les mêmes vues que moi, & j'ai imaginé ce stratagème, pour gagner le temps de pousser mes travaux.

T O I

T O I N O N.

Voilà tout ce que je voulois savoir; le Ciel en soit loué!

M E L I N D E.

Vous calmés mon cœur agité, & je suis charmée de vous avoir, Monsieur, l'obligation de ma tranquillité.

L E M A R Q U I S.

S'il ne tient qu'à cela, vous pouvez dormir en repos. Votre mari est noyé, très-noyé, ou le Diable m'emporte!

Dans le tems que le Marquis jure ainsi, Dorus paroît au fond du théâtre; le Marquis l'aperçoit, & reste d'abord immobile; ensuite il marque sa frayeur par des gestes, & s'enfuit enfin en criant:

O Ciel! j'en ai menti. A moi Grenadiers! A moi Grenadiers!

Mélinde après avoir bien envisagé Dorus, tombe comme morte sur un Sofa.





SCENE IV.

MELINDE, DORUS, TOINON.

DORUS.

Quel étrange spectacle ! & que veut dire ceci ?
Le Marquis s'enfuit , Melinde tombe sans
connoissance. Mon retour inopiné inspire-t-il
tant de joie ou tant de crainte ?

Il veut s'approcher de Melinde.

TOINON.

L'arrêtant sans le regarder.

Halte-là, mon drôle ! Ce Coquin pourroit fort
bien nous dévaliser.

DORUS.

N'avez-vous donc aucune compassion . . .

TOINON.

Dégueerpissés d'ici , & allés demander la charité
ailleurs ; ou bien j'enverrai chercher la Maréchaus-
sée, qui vous mettra en lieu de sûreté.

DORUS.

Toinon , reconnois la voix de ton Maître ?

TOINON.

T O I N O N.

Allés-vous-en, vous dis-je. J'ai la tête rom-
pue de tous les fots contes qu'on nous a fait ad-
jourd'hui. Il en viendra, je parie encore une
douzaine de ces maroufles-là, avant qu'il soit nuit.
Je voudrois qu'ils fussent tous au fond de la Mer
avec mon Maître.

D O R U S.

Que l'infortune entraîne d'humiliations ! Me
verrai-je maltraité de mes propres domestiques ?
La seule consolation qui me reste, c'est ma fidèle
Mélinde. Volons à son secours.

*Il s'avance encore vers le Sofa. Toinon veut
l'en empêcher. Il la repousse & lui dit.*

Retire-toi, Coquine, je t'aurai punir ton au-
dace.

T O I N O N, *le regardant.*

Il n'entend pas raillerie. Ma foi à ce noble
courroux, & même à ces traits, je commence à
croire que ce pourroit bien être Dorus en personne.

D O R U S,

se jette aux pieds de Mélinde & lui prend la main.

Epouse chérie, dans quel état vous retrouvé-
je ? Ma présence & ma voix ne peuvent-elles vous
rapeller à la vie ?

M E L I N D E,

soupire sans ouvrir les yeux.

Hélas !

DORUS.

D O R U S,

O , miracle opéré par la tendresse conjugale !
Ce soupir me fait connoître, que j'ai encore sur vo-
tre ame le même pouvoir , que lors de nos premiè-
res amours.

M E L I N D E , *ouvrant les yeux.*

Toinon ! Mon flacon d'eau de senteur.

D O R U S , *se relevant.*

Quoi ? De l'eau de senteur ?

M E L I N D E , *à demi-voix.*

Oui , il y a ici une vilaine odeur de crapule ;
de goudron , qui me donne des maux de cœur,

D O R U S.

Mélinde ! . . . Voilà une singulière délicatesse !

M E L I N D E , *à part.*

Je suis outrée.

D O R U S.

Vous détournés vos regards ?

M E L I N D E.

Vous avés donc résolu de me donner la mort ?

D O R U S.

Moi , Mélinde , Moi , qui ne respire que pour
vous ?

M E L I N D E.

Vous prenez trop de peine,

DORUS,

D O R U S , *à part.*

Il règne du desordre dans ses idées. La joie soudaine de me revoir trouble son ame.

M E L I N D E.

Vous ne jugiés pas à propos de me faire prévenir sur votre retour ?

D O R U S.

L'impatience de vous revoir m'a fait voler dans vos bras.

M E L I N D E.

Ce vol m'a causé une frayeur dont je me ressentirai toute la vie.

D O R U S.

Hélas ! dans mes malheurs il ne m'étoit resté, ni domestique pour m'annoncer, ni de quoi payer un messager.

M E L I N D E.

Je n'en suis pas la cause . . . & j'en porte la peine.

D O R U S.

Mélinde !

M E L I N D E.

Oui, Dorus, vous savés que je me suis toujours opposée à une entreprise, aussi extraordinaire que la vôtre. Mes larmes ne pouvoient vous retenir. Vous voulíés me quitter. Vous voyés quels en sont les fruits.

DORUS.

D O R U S .

J'avois droit de m'attendre à des consolations,
& l'on me fait des reproches.

M E L I N D E .

Vous favés , Monsieur, que mon cœur est incapable de dissimulation. Dans ce premier mouvement je ne pourrois vous faire que de feintes caresses. Vous avés trop d'esprit & trop de sentimens, pour vouloir que je joue un rôle d'hypocrite . . . *à part.* Son retour me fait perdre le plus aimable des amans !

D O R U S .

Madame , il s'est fait un terrible changement dans votre cœur !

M E L I N D E .

Ne craignés point que j'oublie jamais mon devoir ou que j'y manque. Vous retrouvéz votre Epouse. Soyés satisfait, si le tems & vos procédés vous rendent auprès d'elle, ce que vous avés risqué si légèrement.

D O R U S .

Mais, Madame !

M E L I N D E .

Permettés que je passe dans mon cabinet , & accordés-moi quelques momens de tranquillité, pour me remettre de ma surprise. Je reviendrai bientôt ici , & je tâcherai d'y rapporter, avec un
esprit

esprit calmé , tout ce que je ne trouve point à l'heure qu'il est dans mon ame.

En sortant elle dit un mot à l'oreille à Toinon.

T O I N O N .

Oui , Madame , je n'y manquerai pas . . . à part *en sortant par un autre côté . . .* Que de beaux projets vont s'en aller en fumée !

D O R U S .

Quel accueil , Grand Dieu ! Non , je ne puis revenir de mon étonnement. La perfide me fuit ! Malgré ses procédés je l'aime encore , & mon cœur veut l'excuser. Mélinde n'a point trahi son devoir ; son langage n'est pas d'une femme qui se sent coupable. Le crime est plus timide , & je connois trop sa vertu pour oser la soupçonner. Il faut que quelque événement singulier ait altéré son caractère & changé ainsi ses manières. Tâchons d'éclaircir ce mystère. Mélinde , que vous déchirés mon cœur !



S C E N E V .

DORUS , DU PINDE.

D U P I N D E , *au fond du Théâtre.*

Je viens de rencontrer Toinon , qui m'a dit que Dorus . . . Mais voici la confirmation d'une si funeste nouvelle . . . Feignons cependant.

DORUS ,

DORUS;

*sans se tourner, & comme enfoncé dans une profonde
réverie.*

Qui est là ?

DU PINDE.

*Qu'entends-je ? C'est Dorus ! Cet ami d'Amphitrite
N'a point vu, grace au Ciel, les rives du Cocyte ;
Il nous est ramené par les Nymphes des eaux,
Et son aspect détruit nos craintes & nos maux.
il l'embrasse.*

DORUS.

Il m'est doux, Monsieur, de rencontrer enfin
quelqu'un qui paroisse charmé de mon retour ;
tandis que tout le monde me traite ici en Algé-
rien.

DU PINDE, à part.

Le Diable n'y perd rien. Je suis le plus à plaindre.

DORUS.

Au lieu d'un accueil prévenant, que j'avois droit
d'attendre en rentrant dans ma maison, chacun
m'y tourne le dos. De grace, Monsieur, daignés
m'expliquer la cause de tant de bizarreries. Un
éclaircissement est indispensable à mon repos, &
votre façon d'agir m'inspire une parfaite confiance.

DU PINDE, biaisant.

Votre question est embarrassante . . . Il seroit
difficile de vous satisfaire en termes clairs & pré-
cis . . . Mais voyons si la gracieuse Métaphore
me prêtera des secours. Ecoutez une fable que
j'ai composée, il n'y a pas long-tems, & qui vous
peindra votre situation. *Le Milan, l'Aiglette, &
les Oiseaux de proie . . .*

DO-

D O R U S , *veut s'enfuir.*

Adieu Monsieur.

D U P I N D E , *le retenant.*

Quoi vous fuyés?

D O R U S.

Je crains les oiseaux de proie, & ceux qui les font parler.

D U P I N D E.

Et depuis quand Dorus méprise-t-il l'esprit?

D O R U S.

Depuis que j'en vois faire un si étrange abus.

D U P I N D E.

A tout autre qu'à Vous, on pourroit dire que vouloir parler esprit, c'est vouloir jouer gros jeu

D O R U S.

Et ne payer qu'en Jettons. Mais de grâce, Monsieur, ne remuons point les décombres de l'hôtel de Rambouillet; il en pourroit sortir des exhalaisons dangereuses. Parlons de Mélinde.

D U P I N D E.

Que voulés-vous que j'en dise? C'est souvent la compagnie qu'une femme voit, qui lui gâte l'esprit.

D O R U S.

Voilà pourquoi j'avois choisi à Mélinde pour société . . .

E e D U

DU PINDE.

Où, la dévote Serpentine qui joue agréablement de la prunelle en disant son chapelet. Le Marquis du Carnage, le César du siècle, qui, à la dernière bataille, se fit entourer de Chevaux de frise, & qui avoit l'air d'un hérissón. Madame Gobert & sa grande haquenée de fille, les Antipodes de la bonne compagnie. Monsieur Boniface dont le mérite réside, moitié dans son gosier & moitié dans ses mâchoires. Madame Agathe, qui ne cesse de pleurer un mari imbécille, qu'elle a fit enrager pendant sa vie. Un Directeur coquet & petit-maitre. Monsieur Lazare, qui est devenu par le credit de ses amis un Savant de profession, sans avoir jamais rien appris. Plus, Mademoiselle Hélène la prude, qui fit tordre le col à son Perroquet, pour avoir dit des obscénités. Plus, Monsieur Richard, un Sot à prétentions. Plus . . .

D O R U S.

Au nom de Dieu, cessés Monsieur. Parmi tous les honnêtes gens que vous déchirés-là, il n'y en a point, dont le commerce soit peut-être aussi dangereux pour Mélinde que celui d'un Satyrique amer, d'un médisant, qui fait l'agréable aux dépens du genre humain. Adieu Monsieur.

il sort.

DU PINDE, *seul.*

Que ces Marins sont lourds! Dorus a de l'esprit, on n'en sauroit disconvenir, mais c'est un froid moraliseur. Hélas! son retour me précipite, du faite de la félicité, dans un abyme de désespoir.

SCENE



S C E N E VI.

MELINDE , DU PINDE.

MELINDE , *entrant avec vivacité.*

Il faut nous séparer, il faut rompre tous nos liens. Ainsi le veut le sort, ainsi l'exige mon devoir. Cher Du Pinde, recevés pour la dernière fois un titre si doux. Evités désormais ma présence; mais que mes larmes vous aprenent, combien il m'en coûte de vous dire un éternel adieu.

D U P I N D E.

Comment puis-je céder un cœur que je possède? Justes Dieux! ce malheur est-il donc sans remède?

M E L I N D E.

Vous-avés vu Dorus: c'est tout vous dire.

D U P I N D E,

tirant son Épée & la présentant à Genoux à Melinde.

Eh bien! Madame, achevés donc de percér ce sein, dans lequel vous portés des coups de poignard si cruels.

M E L I N D E.

Arrêtés Monsieur & remettés cette épée. Je perds en ce jour un Amant que j'adore; mais je retrouve un Epoux que je dois aimer. Je vous fais voir toute la foiblesse de mon cœur; mais je dois aussi vous faire connoître toute la force de ma vertu. Estimés-moi assés, pour me croire incapable du moindre égarement dans ma conduite.

E c 2

D U

D U P I N D E , *remettant l'Epee.*

Il faudra donc que je vous adore éternellement dans un respectueux silence.

MELINDE , *le regardant tendrement.*

Non , du Pinde , il faudra que vous tâchiés de m'oublier.

D U P I N D E .

C'est exiger l'impossible.

*Il faut donc me cacher aux yeux de l'Univers.
Je vais me retirer dans le fond des déserts.
Les Faunes , les Sylvains verront couler mes larmes,
Tant qu'un autre que moi possédera vos charmes.*

M E L I N D E .

Adieu , du Pinde . . . Adieu à jamais.
Elle lui donne la main.

D U P I N D E .

*Je meurs de désespoir , pour prix de mes amours ;
Le seul Phæbus me reste , Ab ! viens à mon secours.*

*Ils se retirent , chacun de son côté , dans
la Coulisse , en se suivant amoureuxment
des yeux , le plus long-tems qu'ils peuvent.*

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE



A C T E V.



SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, SERPENTINE.

LE MARQUIS, *entrant le premier.*

Ouf! je viens d'avaler une poudre contre la frayeur ; mais c'est de l'onguent miton-mitaine. J'en aurai sûrement la mort . . . Hélas! peut-être cette frayeur m'est-elle salutaire.

S E R P E N T I N E.

Qu'avés-vous, Monsieur le Marquis? D'où vous vient cet air effaré? ma présence vous effraic-t-elle?

L E M A R Q U I S.

Rien n'effraie le Marquis du Carnage.

S E R P E N T I N E.

Vous n'êtes pas cependant, comme vous avez coutume d'être. Ma présence vous gêneroit-elle?

E e 3

Me

Me regardés-vous aussi comme un objet odieux ?
 Ah ! je joue de malheur avec les hommes. Les
 préjugés qu'ils ont contre moi , leur sont suggérés
 par l'Esprit malin.

LE MARQUIS,
regardant autour de soi d'un air farouche.

L'Esprit 'malin ! Où est-il ? Le voyés-vous ?

S E R P E N T I N E .

Non , je ne vois rien , mais je lis dans votre
 cœur. Je ne fais que trop comment sont faits les
 hommes du siècle. Vous me haïssez aussi bien
 que du Pinde.

LE MARQUIS.

Vous vous mettez une vision en tête , & vous
 partés de là , pour faire une sortie sur moi. Qui
 vous dit , que vous m'êtes odieuse ?

S E R P E N T I N E .

Mes yeux.

LE MARQUIS.

Avec votre sainte permission , vos yeux se trom-
 pent , Mademoiselle. Car bien loin de vous haïr ,
 je suis venu ici pour vous demander votre protection
 & votre amitié.

S E R P E N T I N E .

Discours ordinaires des mondains , paroles em-
 miellées peu capables de me séduire. Du Pinde
 m'a parlé autrefois sur le même ton ; mais au-
 jourd'hui , que ce vient au fait & au prendre .

LE

L E M A R Q U I S.

Eh ! laissez-là votre du Pinde ; il n'est pas question ici de ce marchand de cervelle.

S E R P E N T I N E.

Oh ! Il n'en est que trop question pour moi. L'Infidèle, à ce que je croi, m'aimoit jadis ; mais maintenant cette folle de Mélinde lui fait tourner la tête.

L E M A R Q U I S.

Mort de ma vie ! vous me faites enrager avec ce du Pinde. Je voulois vous dire . . .

S E R P E N T I N E , *d'un ton doux.*

Ne vous fâchés point, mon bon ami, qu'avés-vous donc à m'apprendre ?

L E M A R Q U I S.

Un grand événement. Ma Nourice me disoit autrefois, que le Ciel nous envoie souvent des revenans, pour nous faire rentrer en nous-mêmes.

S E R P E N T I N E.

Il en faut toujours revenir aux sentences des Nourices. On se les rapelle jusques dans la vieillesse,

L E M A R Q U I S.

Or donc, je pense que le Ciel, irrité du stratagème dont je me suis servi pour tromper Mélinde, & de tout le sang que j'ai répandu à la guerre, m'a mis l'ombre de Dorus à dos, pour amortir mon grand courage, & pour opérer ma conversion,

SERPENTINE.

Vous m'étonés Monsieur. Quoi? Dorus vous est aparü? Ah! si du Pinde pouvoit avoir une semblable aparition.

LE MARQUIS.

Encore du Pinde! Ecoutez donc Mademoiselle. Une armée de cent mille Combattans ne m'auroit point épouvané, & la plupart des Puissances de l'Europe savent, que le Marquis du Carnage ne craint pas les hommes; mais je vous avoue, que, lorsqu'il s'agit de lutter contre des spectres, le courage me manque; & j'ai résolu, pour prévenir une plus grande effusion de sang humain, de me détacher du monde, de quitter le métier de la guerre, & de me faire recevoir au nombre des pénitens.

SERPENTINE.

Petite Brebis égarée, qui courrés parmi les Loups dévorans de ce monde, venés rentrer dans le bercail des ames fidèles.

LE MARQUIS.

Ah! Mademoiselle, vous, qui êtes en si bonne odeur chés tous les saints du Calendrier, voudriés-vous me prendre sous vos auspices? voudriés-vous me faire ouvrir les portes des sacrées cellules?

SERPENTINE.

Ah! Mon Frère, entrés parmi nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Comment diable! elle m'appelle déjà son frère.

SER-

S E R P E N T I N E.

Je ne suis encore qu'une foible novice dans notre douce Communauté ; mais , quoi qu'il en soit , votre conversion me tient à cœur , vos sentimens me charment , & je sens déjà pour vous , ce que nous apellons une tendre affection.

L E M A R Q U I S.

Que je suis heureux ! Je m'abandonne à votre direction , & me jette à corps perdu entre vos bras.

S E R P E N T I N E.

Et je vous y reçois avec ferveur. Vous êtes déjà un tout autre homme. Je vous trouve fort aimable comme cela . . . *à part* . . . Puisqu'il n'y a pas moyen d'avoir du Pinde , ce Marquis-ci feroit assés mon fait.

L E M A R Q U I S.

Que me conseillés-vous , de me faire ou Pélerin ou Hermite ? Qu'est-ce qui feroit le plus vite mon affaire . . . là . . .

S E R P E N T I N E.

Ni l'un , ni l'autre. La vie ambulante de Pélerin vous éloigneroit de moi , & vous priveroit de mes conseils ; & en vous faisant Hermite , le Malin viendroit encore vous tenter dans le désert.

L E M A R Q U I S , *épouvanté.*

Ma chère sœur , ne m'en parlés donc pas. Mais que faut-il que je fasse ?

SERPENTINE, *à part.*

En acquérant la gloire d'avoir opéré une conversion, je pourrois fort bien obtenir en même tems un mari.

LE MARQUIS.

Que dites-vous là ?

SERPENTINE.

Je soupire sur vous, Mon cher Frère. Je pense que votre conversion n'en fera que plus méritoire, si vous restés dans le monde ; mais que vous feriez bien de sortir de cet état de garçon, qui est un état de perdition. Ce seroit un grand pas dans votre nouvelle carrière.

LE MARQUIS.

Quoi ? me marier ? Le Mariage me feroit retomber plus que jamais dans le monde.

SERPENTINE.

Point du tout : Mais le mariage est un de ces remèdes qu'il faut prendre avec précaution, si vous ne voulés pas qu'il opère à contre-sens. Je ne veux pas que vous épousiés une de ces créatures mondaines, qui courent les bals & les spectacles. Il faut choisir une personne sage, adonnée uniquement à des exercices pieux.

LE MARQUIS.

Où trouver un pareil trésor ? les femmes de bien sont si rares. Et d'ailleurs voudroit-on de moi, vieux pécheur ?

SER-

S E R P E N T I N E.

Une fille chés laquelle la grace opère, préférera toujours un vieux pécheur repentant à un jeune dévot, dont la vocation n'est pas encore décidée.

L E M A R Q U I S.

Ah ! Mademoiselle ne seriez-vous pas cette fille douée de la grace ?

S E R P E N T I N E.

Hélas ! mon frère, je fais tous mes efforts pour la devenir . . . *à part* . . . Cela va bien. Concluons, pour nous venger de l'autre.

L E M A R Q U I S.

Ah , chaste Serpentine ! expliquons-nous en termes moins ambigus. Seriez-vous assés charitable , assés résignée pour vous charger de moi ? Vous êtes fille , je suis garçon ; vous êtes dévote , je veux le devenir ; vous cherchez à faire une œuvre méritoire en convertissant un pécheur , je suis ce Pécheur tout trouvé.

S E R P E N T I N E.

Vous me faites bien de l'honneur , Monsieur , mais peu à vous-même. Au reste je ne rejette point votre proposition , & quoi que le mariage entre gens dévots soit un état d'austérité , il faut cependant que l'amour y entre pour quelque chose. Hélas ! si votre cœur vous parle pour moi , nous saurons concilier tout cela.

L E

L E M A R Q U I S , *à genoux.*

Ah! Mademoiselle , je sens qu'en se mariant, le spirituel n'est jamais notre unique objet. Je vous adore, indépendamment de votre caractère de Convertisseuse.

S E R P E N T I N E , *le relevant.*

Si cela est, j'accepte votre main , & je veux bien vous avouer , que j'ai toujours eu pour vous une douce prédilection ; mais votre vie dissolue , & vos juremens m'avoient rebutée jusqu'ici.

L E M A R Q U I S .

Je renonce à mes égaremens , & je vais gagner le Ciel par un chemin bien agréable,

S E R P E N T I N E .

C'est au moins un engagement solennel & irrévocable que vous venés de prendre avec moi. Mais avant que je commence à vous guider dans la voie de la vertu , il faudra quitter le service & vous défaire de ces vilains habits chamarrés pour en prendre de modestes. Vous renoncerez ensuite à toutes les compagnies mondaines , & nous vivrons ensemble comme deux tourterelles dans notre petit colombier,

L E M A R Q U I S .

Je suivrai avec plaisir vos conseils : je me sens déjà dans une espece d'extase.

S E R P E N T I N E .

Je suis curieuse de savoir , si du Pinde ne sera pas un peu piqué de tout ceci.

SCENE



S C E N E II.

SERPENTINE , LE MARQUIS ,
D O R U S .

L E M A R Q U I S , *criant.*

Ah ! voilà encore l'ombre de Dorus qui vient
me persécuter.

Il se cache derrière Serpentine.

S E R P E N T I N E .

Oui , c'est lui-même. Nous sommes perdus.

L E M A R Q U I S .

Divine Serpentine , employés tout votre crédit ,
pour nous délivrer de ce vilain spectre-là.

Serpentine fait des signes.

Plus fort , plus fort. Doublés la dose.

*Serpentine fait trois tours autour de Dorus
& marmotte quelques mots.*

D O R U S .

Assurément , tout Tarascon est en délire. Je
rencontre à chaque moment un nouveau genre de
folie. Ceux-ci me paroissent les plus extrava-
gans . . . Reprenés vos sens , & dites-moi à
quoi servent ces simagrées ?

L E

Écoutés : il parle.

S E R P E N T I N E.

Ombre errante , vous vous adressés mal , & vous êtes bien dupe , si vous croyés nous épouvanter. Nous sommes des gens de bien , munis du bouclier de la dévotion contre vos attaques. Vous n'avez aucun pouvoir sur nous. Vous voulés sans doute tourmenter des Impies & des Mondains. Je vous conjure & vous ordonne de disparoître à nos yeux. Allés plutôt vers Mélinde & du Pinde , dont la conduite trouble votre repos.

D O R U S.

Quel jargon est le vôtre ? Pourquoi m'appellés-vous une ombre ? Pourquoi vouloir me banir de ma propre maison ?

S E R P E N T I N E.

C'est que nous n'aimons pas à habiter avec des esprits ?

D O R U S , *lui passant la main sur la joue.*

Faites vous saigner , ma pauvre Serpentine.

S E R P E N T I N E , *jettant un cri.*

Ah ! C'est de la chair toute pure. Je ne m'y trompe pas.

D O R U S.

Oui je suis votre ancien Ami Dorus en personne , qui revient , non pas de l'autre monde , mais d'un voyage dangereux.

SER-

S E R P E N T I N E.

Je commence à vous croire ; mais pour être bien sûr de n'avoir aucun commerce avec un esprit infernal, il faut prendre ses précautions. Je veux tâter, moi. Courage . . .

Elle tâtonne Dorus.

Oui, c'est Dorus lui-même. On est plus rassurée après qu'on a touché.

L E M A R Q U I S.

Quoi ? Le Marquis du Carnage auroit eu une terreur panique ?

D O R U S.

Venés, m'embrasser. Ayés l'esprit tranquille, & partagés avec moi la joie que je sens de vous revoir.

Serpentine & le Marquis après s'être regardés quelques momens, embrassent Dorus en tremblant.

S E R P E N T I N E , à part.

J'ai été trop vite en besogne : Du Pinde ne peut plus penser à Mélinde.

L E M A R Q U I S , à part.

Ceci change la thèse . . . à Dorus . . . Mon cher Camarade, puis-je vous demander, si c'est vous-même, qui êtes venu tantôt dans cet appartement, lorsque je parlois avec Madame votre Épouse, ou si c'est le Diable qui avoit pris votre figure.

DORUS.

DORUS.

Quelle question pour un homme sensé ! Ouf , c'étoit moi-même , & j'ai vu quelqu'un , qui vous ressembloit fort , s'effrayer à ma vue & s'enfuir en criant.

LE MARQUIS.

Ce Quelqu'un c'étoit moi , mais je ne fuyois point. Je faisois simplement une marche forcée pour gagner la porte , & pour atteindre un corps de mes gens , afin d'être en état de défense , au cas qu'il y eût du danger.

DORUS.

Je suis bien fâché de vous avoir donné l'alarme.

LE MARQUIS.

Certes je n'avois pas peur ; mais je vous avoue qu'on n'est pas tout à fait à son aise , vis-à-vis d'un revenant. J'aimerois mieux me trouver à la bouche d'une Coulevrine.

DORUS , *riant.*

Un mauvais plaifant pourroit donc bien vous jouer pièce ?

LE MARQUIS.

Si je favois qu'un mortel fût affés osé , pour me jouer un pareil tour , par la mort ! je vous en ferois une telle anatomie . . .

SER-

S E R P E N T I N E,
l'interrompant & le caressant.

Mon cher Marquis, vous retombés dans le même langage que vous avez abjuré tout à l'heure.

L E M A R Q U I S.

Pardon ma chère, c'étoit par distraction.

D O R U S.

Comment, *Ma chère*? Le ton est familier.

S E R P E N T I N E.

Ne vous en étonés point. Nous venons de prendre un engagement, Monsieur & moi:

D O R U S.

Peut-on savoir de quelle nature il est?

S E R P E N T I N E.

Oh! de nature très-honnête. Nous allons nous unir par les liens sacrés du mariage.

D O R U S.

Je vous en fais mon compliment de tout mon cœur. Mais votre dessein ne laisse pas de me surprendre. Vous paroissiez autrefois d'un caractère assez opposé.

S E R P E N T I N E.

Les choses ont bien changé de face. La conversion du Marquis est décidée, & c'est notre union qui l'opère.

Ff

LE

LE M A R Q U I S , *à part.*

Je vois qu'une seule foiblesse peut conduire les plus braves à des pas bien fâcheux,

D O R U S .

Le Marquis dévot!

LE M A R Q U I S .

Oui Monsieur , je vais épouser Mademoiselle , & vivre désormais en retraite. Mais on verra ce que l'Etat y perdra.

D O R U S .

Ah, mon ami ! il ne meurt pas d'homme qui ne se remplace.

LE M A R Q U I S .

Oui, mais Dieu fait comment. Où trouvera-t-on un officier aussi appliqué que moi ? Tenés, je m'occupe encore actuellement à disposer un Bataillon, dont la figure représentera le Chiffre du Roi; tous les gens du métier en admireront l'idée; mais malgré cela je quitte le service.

D O R U S .

Quitterés-vous aussi le ton dur & choquant, l'habitude de jurer, de parler de vos prouesses, de témoigner un mépris ridicule pour d'autres honnêtes gens, qui ne sont pas de votre métier ?

LE M A R Q U I S .

Je ne fais plus les honneurs d'un métier, que j'ai résolu de quitter.

DORUS.

D O R U S.

Vous allés désormais faire les honneurs du mariage. Puissiez-vous y goûter plus de douceurs que je n'y en trouve ; hélas ! en ce moment. Je n'ai pas l'ame aussi satisfaite, aussi tranquille que vous, mes chers Enfans. Je trouve un cruel changement dans Mélinde. Vous Mademoiselle, qui êtes son amie, n'en sauriez-vous pas la cause ?

S E R P E N T I N E.

Je n'aime point à médire de mon prochain.

D O R U S.

Par charité, tirez-moi de mes inquiétudes, & soyés sûr de ma discrétion.

S E R P E N T I N E.

Il est vrai que ma conscience ne me permet pas, de vous dissimuler plus long-tems un secret funeste, que vous apprendrés tôt ou tard. Comment pourrois-je vous cacher, que votre fidèle Epouse, vous croyant bien noyé, a eu dessein de se remarier ?

D O R U S.

Juste Ciel ! que dites-vous ? . . . Sait-on avec qui, elle vouloit conclure ce second hymen ?

S E R P E N T I N E.

Entre nous soit dit, c'étoit avec Monsieur du Pinde. Mais, au nom de Dieu, ne lui faites point remarquer que je vous ai parlé.

F f 2

DORUS.

Je connois trop la vertu de Mélinde, pour qu'aucun soupçon jaloux puisse entrer dans mon cœur. Le bruit de ma mort, si souvent confirmé, a pu la séduire : mais devoit-elle se déterminer si promptement ? C'est une foiblesse, qu'elle pourra me faire oublier en me rendant sa tendresse. Je la vois paroître. Que sa vuë me fait sentir de mouvemens !



SCENE III.

SERPENTINE, LE MARQUIS,
DORUS, MELINDE, TOINON.

MELINDE.

Cher Epoux, je viens vous rapporter un cœur que vous possédiés autrefois . . .

DORUS.

Ah ! Madame, me le rendés-vous pur & fidèle ?

MELINDE.

Je ne vous l'aurois jamais rendu, si je savois qu'il fût indigne de vous être offert de nouveau.

DORUS.

Mélinde ! Ce que mes yeux ont vu tantôt, ce que mes oreilles entendent, peut-il se concilier avec un discours, qui auroit tant de charmes pour moi, s'il étoit sincère ?

ME-

M E L I N D E.

Oui, Dorus. La surprise, où vous m'avez vue tantôt, étoit toute naturelle. Une femme capable de feindre vous auroit tendu les bras, même dans un moment si critique. Vous auriez été reçu fort tendrement par hypocrisie, ou tout au plus par devoir. Mais moi, qui veux, que vous deviez tout à mon cœur, je vous ai demandé du tems pour rappeler mes sens éperdus; & je vais maintenant vous rendre raison de ma conduite.

D O R U S.

Ah! Madame, je vous en dispense. Il suffit que vous m'aimiez.

M E L I N D E,

Non. C'est une satisfaction que je me dois à moi-même autant qu'à vous, & qui me mettra à l'abri de tous les mauvais discours. . . La nouvelle de votre naufrage a été confirmée d'une manière si positive, qu'il ne m'étoit plus permis d'en douter. Que vous m'avez coûté de larmes! & que ma douleur étoit sincère! Je vous croyois mort, Dorus, & j'étois fondée à me croire libre. Un honnête homme est venu me consoler, il m'a proposé un second hymen; au milieu de mes transports ma raison s'est peut-être égarée, je lui ai fait espérer, qu'il pourroit obtenir ma main.

D O R U S.

Si j'avois un reproche à vous faire, ce seroit de vous être déterminée un peu trop promptement.

Ah ! Monsieur, la chair est fragile, & Satan n'est pas sot.

MELINDE.

Votre retour inopiné m'a jettée dans la dernière consternation. Je ne vous ai fui que pour m'enfermer dans mon cabinet. L'amour, que je vous dois à tant de titres, n'a pas tardé de rentrer dans mon cœur. C'est vous seul, qui l'occupés maintenant.

DORUS , *avec transport.*

Ah ! Mélinde !

MELINDE.

Pardoner une faute involontaire à une Epouse qui vous adore , est la moindre des vertus d'une ame telle que la vôtre ; mais au cas que je paroisse coupable à vos yeux, j'irai dans un couvent expier mon égarement par une retraite éternelle.

Elle veut se jeter à ses piés en répandant des Larmes.

DORUS , *la retenant.*

Je suis le plus fortuné des hommes. Non, ma chere Mélinde, ne croyés pas que ma tendresse pour vous soit diminuée. Vous venés de réparer tout, & vous retrouvéz en moi un Amant passionné plutôt qu'un mari.

TOINON.

Bon. Voilà au moins les préliminaires de la paix conjugale signés,

SCÈNE



S C E N E IV.

SERPENTINE , LE MARQUIS,
MELINDE, DORUS, TOINON,
DU P I N D E.

D U P I N D E.

Je viens , Monsieur , me justifier auprès de
vous . . .

D O R U S , *l'interrompant.*

Monsieur , il n'en est pas besoin. Je fai tout.
Vous avés aimé Mélinde, & en vérité vous n'aviés
pas tort , car je l'aime moi-même ; mais vous êtes
trop honnête homme , pour ne pas étouffer ces
sentimens , me sachant vivant. Ne m'enviés donc
pas le bonheur que j'ai , d'avoir fait une seconde
fois la conquête du cœur d'une Epouse chérie.

D U P I N D E.

Ma foi , je m'en réjouïs autant qu'il m'est possi-
ble. Vivés désormais heureux , mais , mon doux
Ami , ne vous remettés plus en mer. Vous l'avés
echapé belle cette fois-ci ; & si vous eussiés en-
core tardé quelques jours . . . Au bout du compte ,
c'eût été votre faute.

DORUS.

Je vous permets de l'épouser, si je la quitte une seconde fois, pour aller combattre les Algériens.

DU PINDE.

Non, voilà qui est fait. Pour me consoler de la perte de Mélinde, je n'ai d'autre ressource que d'aller coqueter avec les Muses.

SERPENTINE.

Une mortelle n'aura donc pas le bonheur de vous ranger sous ses loix? Il n'y faut point penser.

DU PINDE.

*Non, non, j'ai trop gagné, trop perdu dans un jour,
Pour fléchir désormais sous le joug de l'Amour;
Et j'ose défier la Reine d'Amathonte,
D'exercer son pouvoir sur un cœur qui l'affronte.*

SERPENTINE, à part.

En ce cas-là, j'épouse mon Marquis. Cela vaut mieux que rien.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, tâchons de célébrer l'heureux retour de notre ami commun par un Acte solennel. Concluons notre mariage, & que ce jour soit un jour fortuné pour tout le monde.

S E R P E N T I N E.

J'y consens. Recevés ma main. A Bon jour,
bonne œuvre.

DU PINDE , *riant à gorge déployée.*

O le singulier assortiment !

*Vous badinés , je croi , c'est sûrement un jeu.
C'est vouloir marier L'onde avecque le feu.*



S C E N E V. & Dernière.

LES ACTEURS PRECEDENS,
C A R L I N.

C A R L I N , *essouffé.*

A h ! Monsieur , j'entens que tout le monde est
si content , & qu'il y a un mariage en cam-
pagne. Or , rien n'est si contagieux , & l'envie
m'en est venue aussi. Je crains qu'un beau jour
la Justice ne défende aux vieux garçons , de trom-
per les jeunes filles , & je voudrois prendre les
devans.

D O R U S , *riant.*

Et avec qui voudrois-tu te marier , mon cher
Carlin ?

C A R L I N , *montrant Toinon.*

Naturellement avec cette Friponne-là. Je croi
que son petit cœur lui dit quelquechose pour moi,
Madame , je vous en conjure , faites-lui avouer
tout haut , ce qu'elle pense tout bas.

Qu'en dites-vous, Toinon ?

TOINON.

Madame, je dis ce que les filles disent en pareille occasion ; qu'elles sont trop jeunes, qu'on a le tems d'y penser encore, qu'il faut parler à Papa & à Maman.

MELINDE.

La folle ! je vois bien que son parti est pris,

DORUS.

Mais, mon pauvre garçon, de quoi nourriras-tu ta femme ?

CARLIN.

J'ai envie d'aller faire fortune à la guerre. Je me sens aujourd'hui une vocation pour la Cavalerie, & je viens de parler à un officier qui veut m'engager dans son escadron.

LE MARQUIS.

Est-ce dans les Chevaux-legers ?

CARLIN.

Oh ! Monsieur, je ne les ai point pesés.

DORUS.

Quel plan de fortune ! mon enfant, j'en ai un meilleur. Si tu épouses Toinon, je te ferai un bon établissement dans une de mes terres.

CAR-

C A R L I N.

Eh bien ! Toinon, que dis-tu de cet appât ?

T O I N O N.

Sur ce pié-là , Carlin, tiens, voici ma main.
C'est un métier trop insipide, que de rester éternellement fille.

D O R U S.

Puisque vous êtes tous contents, ne cherchons qu'à rendre ce jour mémorable par des fêtes & des réjouissances. Que ce soit le premier d'une longue suite de jours heureux !

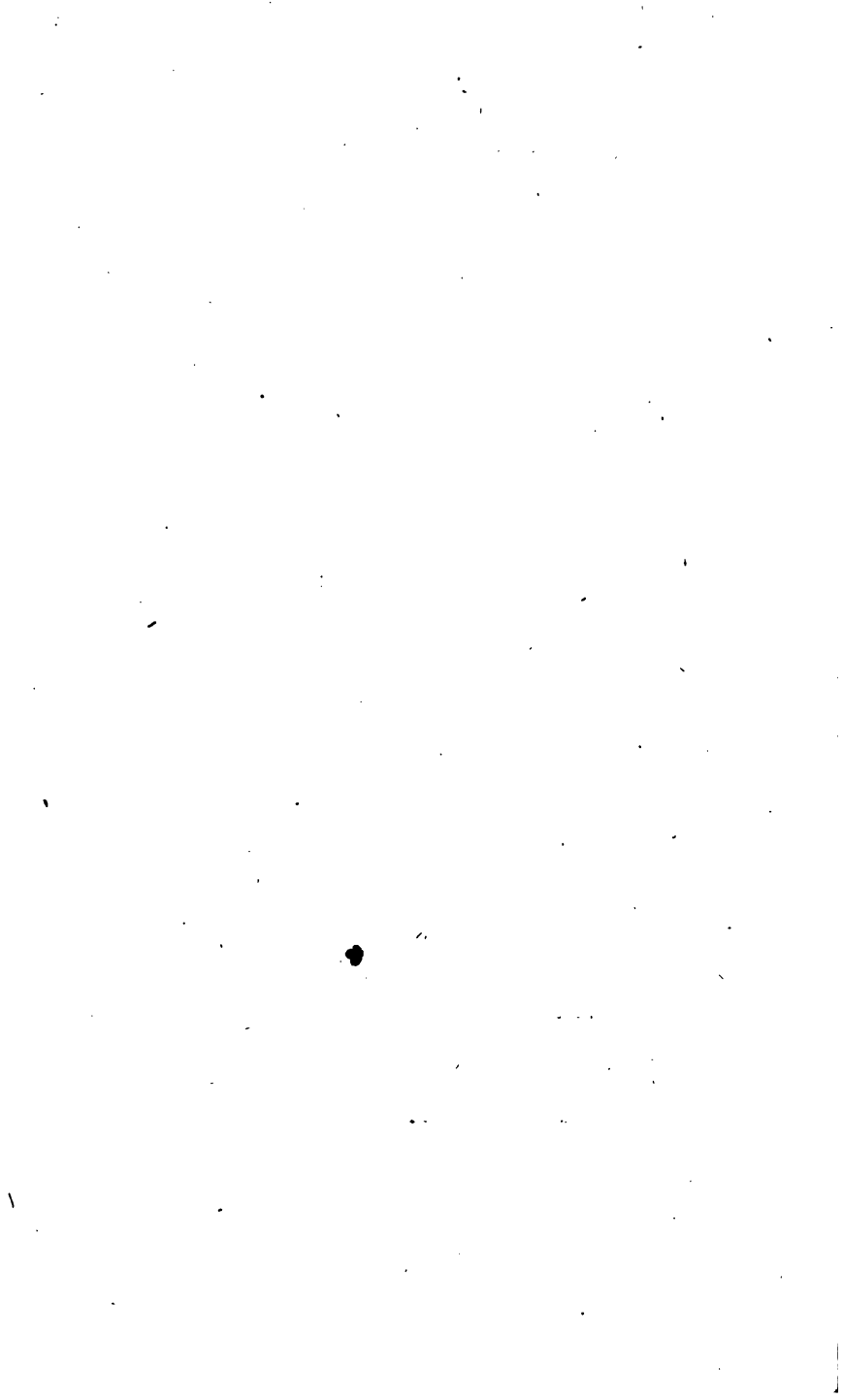
D U P I N D E.

Il n'y a que moi, qui reste ici surnuméraire ;

*Mais Phœbus m'en console , & l'étude à son tour,
Me dédomagera des pertes de l'Amour.
Un cabinet , orné des plus beaux dons de Flore ,
Me servira d'azile au lever de l'Aurore.
C'est là que mes crayons traceront les desseins ,
Du ridicule amas des vices des humains.
Caressant tour à tour & Thalie & Minerve ,
La Scène occupera mon loisir & ma verve.
Peut-être quelque jour , me verrés-vous Auteur ?
A l'aide d'Apollon & d'un habile dôteur ,
Je pourrai réussir ; & dans mes badinages ,
D'un Parterre éclairé , mériter les suffrages.*

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER
A C T E.

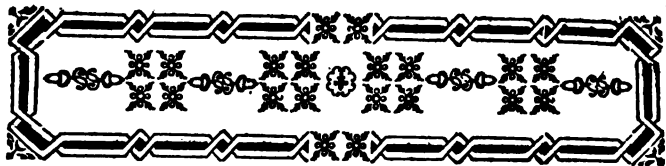




LES
ALLEMANDS
à
PARIS.
COMÉDIE.

en cinq Actes.





Il n'est pas à croire que jamais cette Comédie paroisse au Théâtre. Comme elle n'attaque que des espèces de foiblesses & de ridicules de nos jeunes Allemands, qui, dans un âge, où le défaut d'expérience les fait échouer contre divers écueils, séjournent quelque tems à Paris pour s'y former, & qui trop souvent manquent ce but; elle ne sera pas assez intéressante pour la Nation Française, & je ne la crois pas susceptible d'une traduction Allemande. La Scène de M. Syntaxe, les expressions néologiques & recherchées, les façons de parler qui font allusion à des modes, à des usages particuliers de Paris, les Germanismes du Baron, ne sauroient gueres se rendre dans une autre langue.

Mais pourquoi avés - vous donc fait une Comédie, qui ne peut se jouer, me dira - t - on ? Pourquoi je l'ai faite ? Parce que j'ai pour mes Compatriotes une affection particulière; que je suis véritablement affligé de les voir souvent donner dans de certains travers, qui aprêtent à rire aux autres Nations; que je voudrois, qu'avant que d'entreprendre leur voyage de Paris, ils lussent ma Pièce en guise de préservatif; & enfin, parce qu'il se pourroit que, malgré mes réflexions, des Comédiens François établis en Allemagne, s'avisassent de vouloir donner cette Pièce dans une de nos villes ou de nos Cours, pour l'utilité de notre jeunesse.



A C T E U R S

LE COMTE DE GERMAN.

LE BARON DE BRUTEMBERG, son ami.

LEONORE, Jeune Veuve, amante du Comte.

LE CHEVALIER DE CLORINVILLE, amoureux
de Léonore.

BELISE, Tante de Léonore.

LE COMMANDEUR.

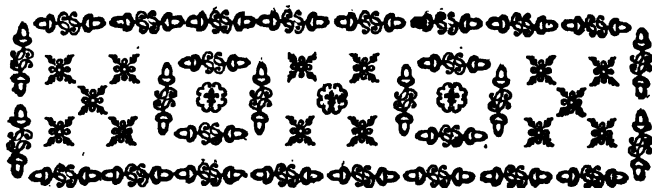
Mlle. GALATHÉE, Chanteuse de l'Opera.

MARINE, Suivante de Léonore.

PICARD, Valet de louage de Paris.

M. SYNTAXÉ, Maître de langue.

*La Scène est dans un Jardin, situé dans un des
Fauxbourgs de Paris.*



LES
ALLEMANDS
à
PARIS
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

LEONORE, MARINE.

MARINE, *bâillant.*

Vous voilà, Madame, aussi matinale que l'Aurore; à peine fait-il jour.

LEONORE.

Je contente une envie que j'ai, depuis que nous sommes dans ce jardin: je veux voir lever le soleil. Par bonheur nous avons rencontré une journée charmante; l'air est tout-à-fait doux.

Gg

MA.

M A R I N E, *continuant de bâiller.*

Il n'y a pas d'air aussi doux que celui du lit.

L E O N O R E.

Paresseuse ! N'as-tu pas eu le tems de dormir à la ville ?

M A R I N E.

'Ah ! je n'ai pas fait provision de sommeil.

L E O N O R E.

Quel plaisir de pouvoir , hors du tumulte de Paris , se livrer à de tranquilles réflexions , se promener à la fraîcheur , entendre le ramage des petits chantres des bois , respirer les parfums qu'exhalent les fleurs , & voir paroître sur l'horizon , dans son plus bel éclat , l'œil de la Nature !

M A R I N E.

Quel plaisir de pouvoir à cette heure-ci s'étendre dans un bon lit , se dorlotter sur le duvet , au sortir d'un tranquille sommeil se livrer à ses douces rêveries , & laisser aller son train l'œil de la Nature !

L E O N O R E.

Sur ce pié-là , nous pouvions nous dispenser de venir ici.

M A R I N E.

Franchement , je ne vois pas trop ce que nous y faisons. Quelle idée , de louer pour un mois un jardin dans ce fauxbourg !

L E O -

L E O N O R E.

C'est une partie de plaisir, que ma Tante Bélise
a imaginée.

M A R I N E.

Je parie bien qu'au bout de huit jours, ce sera la
partie d'ennui la plus complète, qu'on ait jamais
vue. Quel bizarre assortiment de compagnie!

L E O N O R E.

Cette compagnie ne me paroît pas si mauvaise.

M A R I N E.

Quoi! vous ne trouvez donc pas que Bélise, sauf
le respect que je lui dois, est une petite vieille,
hautaine, tracassière, médisante, pointilleuse, jou-
euse . . .

L E O N O R E , *d'un ton sec.*

Non. Et quand cela seroit, il ne convient ni à
toi ni à moi de le remarquer.

M A R I N E.

Oh! Dame, si vous vous fâchez, je me tais
d'abord . . . Mais vous direz tout ce qu'il vous
plaira, le Chevalier est ce qu'il y a de mieux ici;
car, pour vos deux Allemands, ce sont des origi-
naux parfaits.

L E O N O R E.

Je ne vois point cela. Le Comte a des disposi-
tions à devenir aimable.

G g 2

MA.

M A R I N E.

Par ma foi, les Dames ont des jours où elles sont faciles, & d'autres où tout les choque. Il semble qu'aujourd'hui notre baromètre soit monté au plus haut degré d'indulgence. Mais par quel hazard, Madame votre Tante a-t-elle fait la connoissance de ces Seigneurs Germain?

L E O N O R E.

Tu fais que mon Oncle défunt étoit Officier Général. Dans ses campagnes en Allemagne, il s'est lié d'amitié avec le père du Comte, qui lui a rendu de grands services. C'est un usage, assez commun dans ce pays-là, de faire voyager la jeunesse; le vieux Comte a donc jugé à propos d'envoyer son fils à Paris, & il l'a adressé à son ancien Ami, dont il ignoroit la mort.

M A R I N E.

Cela est tout simple, tout naturel.

L E O N O R E.

Or, sa veuve, qui a reçu la lettre de recommandation, fait tout ce qu'elle peut, pour acquitter les dettes d'amitié de son défunt mari, en comblant le jeune Comte de politesses & d'attentions.

M A R I N E.

Convenés qu'il n'y a que les François, qui soient capables d'aussi beaux procédés. Je vous avoue ma simplicité, j'ai cru que Bélise ne caressoit le Comte, que pour l'attirer au jeu, & pour le plumer comme un pigeonneau allemand.

L E O.

L E O N O R E.

Impertinente!

M A R I N E.

Et cet épais Baron qui le fuit comme son ombre?

L E O N O R E.

C'est un compatriote qu'il a trouvé ici, qui s'est fait son ami; mais qui n'est ni si aimable, ni d'un si bon caractère que lui. Je voudrois les voir moins liés.

M A R I N E.

Il me semble, Madame, que vous vous intéressez beaucoup à ce Comte.

L E O N O R E.

C'est que je lui trouve du mérite.

M A R I N E.

Lui du mérite? Eh! comment peut-on juger du mérite d'un Allemand? On n'entend pas le quart de ce que ces gens disent.

L E O N O R E.

Pour un étranger, celui-ci parle joliment notre langue, & je ne crois pas qu'il y ait d'exemple, qu'un jeune François, même au retour d'un voyage ou d'une campagne, ait si bien su l'Allemand.

M A R I N E.

Oh! l'Allemand! C'est bien autre chose aussi. Qui Diantre voudroit se donner la peine de l'a-

prendre ? J'aimerois à voir un homme me faire une déclaration dans ce baragouin-là. La douceur mélodieuse des sons de *Cros, tras, acht, becht, Tonder schlag*, a quelque chose de si insinuant. Je crois que je me rendrois par frayeur.

L E O N O R E.

Tu es bien folle, Marine; mais tu as beau dire, le Comte a beaucoup de bon sens; quelquefois même de l'esprit; sa politesse est naturelle & son cœur excellent.

M A R I N E.

Convenés, qu'il ne vous est pas indifférent.

L E O N O R E.

Je n'ai point de secret pour toi, comme tu fais. Tu l'as deviné.

M A R I N E.

Tant pis . . . à part . . . Que deviendra le pauvre Chevalier?

L E O N O R E.

Pourquoi tant pis?

M A R I N E.

Parce que vous allés vous donner un furieux ridicule, en aimant un Allemand.

L E O N O R E.

Je ne vois point de ridicule à cela.

M A R I N E.

Ciel! Vouloir se faire Allemande de gayeté de cœur!

cœur! Allons, vous serez raillée d'importance, & moi la première je rirai bien, en vous voyant occupée à jouer tendrement de la prune à côté d'un Automate Tudesque. Cela sera touchant.

L E O N O R E.

Ne crois pas que je sois capable d'aimer en Héroïne de Roman. Je me sens, il est vrai, du goût pour le Comte, mais je ne ferai point d'extravagances. S'il devient aimable, je l'aimerai; s'il trouve un établissement en France, je l'épouserai; si tout cela tourne autrement, il ne me fera pas tourner la tête . . . Adieu, Marine. J'aperçois notre Commandeur, qui se promène au jardin; je vais le joindre, son entretien me charme.

elle sort.

M A R I N E,

Il faut que le Chevalier soit averti de tout ceci.



S C E N E II.

M A R I N E , P I C A R D.

P I C A R D.

Bon jour, Mademoiselle Marine.

M A R I N E.

Ah! c'est vous Monsieur Picard? Bon jour.
Qu'y a-t-il pour votre service?

G g 4

P I.

P I C A R D.

J'aurois besoin de quelques ingrédients pour faire la soupe à l'ivrogne.

M A R I N E.

Adressés-vous au cuisinier . . . Avez-vous si bien chopiné hier au soir ? . . .

P I C A R D.

Non , c'est pour mon Maître. Il a soupé à l'hôtel de Hambourg avec le Baron & quelques autres de ses compatriotes. Les festins des Allemands sont toujours Bachiques. Vers minuit ils en étoient déjà à la petite pointe; un instant après l'amitié tendre s'en mêla; à une heure ils burent pour la gloire de la Nation Germanique, & à deux, ils se quitterent gris, mais d'un gris . . .

M A R I N E.

Qui ne tiroit pas sur le bleu céleste aparemment;

P I C A R D.

Non , à moins que la couleur des cochons ne soit bleu céleste.

M A R I N E.

Ainsi vous êtes homme à précautions, comme je vois.

P I C A R D.

Depuis que je suis laquais de louage, j'ai tant servi de ces Allemands, que je fais ce qu'il leur faut.

MARI.

M A R I N E.

Ils sont brusques , mais ils paient bien , à ce qu'on dit.

P I C A R D.

Ha! . . . on n'en tireroit pas grand chose , si l'on ne savoit pas un peu férer la mule, Mais, comme ils sont pour l'ordinaire beaucoup d'emplottes, c'est là qu'il faut les attendre.

M A R I N E.

Je croi, Monsieur Picard ; que vous avés mis du foin dans vos bottes.

P I C A R D.

J'ai eu le bonheur de ramener en Allemagne, trois ou quatre jeunes Seigneurs , & c'est là qu'on gagne gros. On attrape toujours quelque chose en route ; mais la meilleure récolte se fait en arrivant chés les parens. Ces bonnes gens sont si charmés de revoir un fils , tout fraîchement débarqué de Paris, qui est vêtu à la Parisienne & frisé comme une fille de l'Opéra, qui marche sur des talons rouges, qui étale ses nipes, qui sent la fleur d'orange ou le musc , qui estropie le François avec suffisance , qui raconte mille merveilles qu'il a vues ici ; qu'ils ne connoissent pas le prix de l'argent. Ils donneroient jusqu'à leurs entrailles au Domestique François, qui acompagne ces fils si bien réussis.

M A R I N E.

Vous êtes un habile homme , Monsieur Picard.

P I C A R D.

Mes finances sont en bon état, mais je suis las de roder. J'ai envie de m'établir & de lever boutique. Il me faudroit une femme qui eût un peu le cœur au métier, comme on dit; active, le bec bien affilé, & qui ne fût pas dépourvue de cet apât qui attire les chalands.

M A R I N E.

Où trouver toutes ces qualités-là ?

P I C A R D.

Je les croirois toutes trouvées en la personne de Mademoiselle Marine.

M A R I N E.

Nous continuerons cette conversation une autrefois. J'aperçois votre Maître.

elle s'enfuit.



S C E N E III.

LE COMTE (*), PICARD.

LE COMTE, *à part en entrant.*

La foirée d'hier me fait rougir Quelle contenance tenir vis-à-vis de ce Domestique? . . . Bon jour Picard.

(*) *En robe de chambre, mais du reste frisé & habillé.* PI.

P I C A R D.

Ah! Monsieur, que vous êtes honnête! Jusqu'à me souhaiter le bon jour! Il s'en faut de beaucoup que nos Maîtres François soient aussi doux, le lendemain d'une débauche. Le vin les rend attrabillaires. Ils vous parlent de coups de piés dans le ventre, plutôt que d'un bon jour.

L E C O M T E , *à part.*

En voulant me faire un compliment, il me couvre de honte . . . *à Picard.* Où sont ces Dames?

P I C A R D.

Elles sont dans le salon des maroniers. Le déjeuner vous y attend.

L E C O M T E.

Avant toutes choses, as-tu fait le mémoire de ma dépense d'hier.

P I C A R D.

Je n'ai jamais servi de Seigneur aussi exact que vous. Cela est bien noble, aussi ne rabattés-vous jamais rien; vous ne chicanés point, vous ne faites point de Sabat pour chaque obole comme nos Messieurs François.

L E C O M T E.

Voyons, sans tant de préambule.

P I C A R D.

La dépense d'hier a été un peu forte . . . Mais ce n'est pas ma faute . . . J'ai tout écrit bien fidèlement.

L E

LE COMTE.

Lis donc, car tu m'impatientes.

PICARD , *sort une grande feuille & lit.*

Primò, payé au grand Thomas deux Louis pour avoir émaillé les dents de Monsieur, fait livres, quarante & huit.

LE COMTE.

Cela est affés cher.

PICARD.

Ah, Monsieur, pour un homme si fameux!... Plus, au baigneur, un Louis.

LE COMTE.

Comment? Tout se compte-t-il par Louis dans ce pays-ci?

PICARD.

En vérité ce n'est pas trop; on ne dégrasse pas les étrangers à Paris pour une bagatelle.

LE COMTE.

Raifonneur!..

PICARD.

Plus, pour trente billets à la Lotterie des Enfants trouvés...

LE COMTE.

Trente billets à la fois!

PICARD.

Ah Monsieur! c'est une charité.

LE

L E C O M T E.

Que me font ces Enfans trouvés? Je ne les ai point perdus. Je suis étranger ici.

P I C A R D.

Plus, une Pistole pour un paquet de cure-dents.

L E C O M T E.

Quoi! une Pistole pour des cure-dents?

P I C A R D.

Ne vous rapellés-vous pas cette jeune & belle Marchande au Palais, qui vous donnoit un baiser, lorsque vous entriés dans sa boutique, qui vous trouvoit si aimable, & qui vous suivoit des yeux jusqu'à l'escalier lorsque vous vous en allâtes?

L E C O M T E, *riant*.

Eh bien?

P I C A R D.

Il faloit bien pour votre honneur lui acheter quelque chose. Le baiser seul valoit une Pistole.

L E C O M T E.

Y a-t-il encore quelque chose, quelque baiser payé au poids d'or?

P I C A R D.

Il n'y a plus, Monsieur, que la dépense faite à la foire St. Laurent. Pour voir la chauve-souris apri-

apriivoisée, les Singes. qui jouent aux échecs, les Automates, l'Opéra comique, Limonade, Orgeat, & *cætera*, seulement un Louis en tout & par tout.

LE COMTE.

Ah! cesse. Voilà bien de l'argent dépensé en inutilités.

PICARD.

Je mettrai le Mémoire sur votre bureau. Aussi bien j'entens du tapage dans la cour. Ce pourroit fort bien être votre ami le Baron de Brutemberg, & je n'aime pas trop que vous tiriés votre bourse en sa présence, il semble qu'il y jette toujours quelque dévolut.

LE COMTE.

Tais-toi. Je le vois venir.



S C E N E IV.

LE COMTE, LE BARON, PICARD.

LE BARON, (*)

Parbleu, mon cher Comte, tu es un *bravo*: je ne te connoissois pas ce talent-là. Diable m'emporte, si tu n'as fait des merveilles.

LE

(*) *L'Acteur, qui fait le rôle du Baron, aura soin, pendant toute la pièce, d'imiter l'accent Allemand par une prononciation un peu dure, mais sans outrer.*

L E C O M T E.

Dites plutôt de grandes sottises.

L E B A R O N.

Et pourquoi?

L E C O M T E.

Pour avoir fait des excès, que ma raison & ma santé ne pouvoient souffrir.

L E B A R O N.

Quel conte! Le vin fait perdre la raison aux gens de ce pays, qui ont des têtes de papier mâché; mais il développe l'esprit d'un vrai Allemand. Tous nos Messieurs pleuroient de joie, en vous voyant vuider *si gracieusement* tant de verres *robustes*, & vous ne sauriés croire combien ils vous portent de respect, depuis qu'en buvant, vous avés *envoyé sous la table* cinq ou six de nos plus vaillants.

L E C O M T E.

Ce triomphe me coute cher. J'ai un mal de tête horrible.

L E B A R O N.

A vous dire le vrai, je me sens aussi tout *cornifistibulé*.

P I C A R D.

Peste, la journée d'hier étoit chaude!

L E B A R O N.

Oui; mais pour bien faire, il faudroit aujourd'hui y mettre du poil de la bête, comme on dit en proverbe.

L E

L E C O M T E.

Je vous entends ; mais le Ciel m'en garde , je serois mort.

P I C A R D.

Si ces Messieurs vouloient plutôt prendre une petite soupe à l'oignon.

L E C O M T E.

Est-ce la mode en France ?

P I C A R D.

Où , quand le Champagne du soir fait le mauvais le lendemain , on amortit son feu , par ce que nous apellons , sauf votre respect , la soupe à l'ivrogne.

L E B A R O N.

Ces François ont la rage des bouillons. Ils en prennent même au milieu des batailles. Parléz-moi d'une bonne soupe à la bière , *fortifiée* de Gingembre & de *Pumpernickel*.

P I C A R D.

Du *Pompernicle* !

L E C O M T E.

Allons plutôt déjeuner avec ces Dames dans le jardin.

L E B A R O N , *bâillant*.

Je ne m'en soucie pas trop. J'aime mieux *sejourner* ici.

L E

L E C O M T E.

Vous me surprenés. La société des Dames a-t-elle si peu de charmes pour vous ?

L E B A R O N.

A vous dire la franche vérité, les femmes de condition m'ennuient à Paris. Elles vous chicanent & vous reprimandent depuis le matin jusqu'au soir. Il semble qu'un mot équivoque leur écorche l'oreille, & qu'un geste leur blesse la vue. Elles sont si délicates ; leurs Sofa ne sont jamais assés commodes, & la fatigue de se faire habiller les excède. Toutes ces mignardises, ces airs penchés, me donnent la colique. Ce qu'il y a de mieux ici, ce sont, ma foi, ces demi-castors, ces filles de théâtre, ces Princesses de coulisses.

P I C A R D , *à part.*

Voilà mon maître en bonnes mains.

L E C Ô M T E.

Il est vrai que ces Demoiselles m'ont paru extrêmement belles. Lorsque je fus la première fois à l'Opéra & qu'on leva la toile, je sentis un ravissement inexprimable. Je crus voir mille Divinités à la fois.

L E B A R O N.

Eh bien, je veux que ces Divinités s'humanisent pour vous. Je partagerai avec vous toutes mes connoissances, & sans vanité, il n'y a pas d'Allemand à Paris, qui soit reçu si bien dans les chauffoirs que moi. J'y passe ma vie.

Hh

L E

LE COMTE, *embarrassé.*

Très-obligé . . . Mais que diroient ces Dames-ci, si elles me voyoient fréquenter pareille compagnie, surtout Mademoiselle Léonore ?

LE BARON.

Bon. Cela est du grand air à Paris . . . *Il le tire à l'écart* . . . J'ai là entre autres une certaine Mademoiselle Galathée qui est un vrai bijou, & qui chante comme un Rossignol. Elle fait de sa voix tout ce qu'elle veut. D'abord elle monte, monte, monte tire-lire-li, comme une Alouette, & puis tout d'un coup, paf, elle tombe comme une Caille. *Cela vous remue jusqu'aux boyaux.* Il faudroit vous y attacher par préférence.

PICARD.

J'entens fraper.

LE COMTE.

Voyés qui c'est.

PICARD, *revenant.*

C'est un homme d'une figure affés extraordinaire, qui vient ici par ordre de Monsieur le Baron, à ce qu'il dit.

LE BARON.

Ha, ha, je m'en souviens. C'est M. Syntaxe mon Maître de Langue, qui m'a prié de vous le recommander. Cet homme est *prodigieux*. Il vous enseignera toutes les *sublimités* de la langue Française

coiffe, dont la mode n'est venue que depuis peu à Paris.

LE COMTE.

Qu'il entre donc.

Picard le fait entrer.



S C E N E V.

LE COMTE, LE BARON, M. SYNTAXE, PICARD.

M. SYNTAXE.

Messieurs, je vous crie *merci* . . .

PICARD, *à part.*

Ne diroit-on pas qu'on l'étrangle.

LE COMTE.

Pourquoi crier *merci*? Vous n'avez rien fait, Monsieur, ni personne ne vous fait du mal, que je sache.

M. SYNTAXE, *souriant.*

Je m'aperçois à la première phrase que Monsieur le Comte a besoin de mes leçons. Vous ignorez, Monsieur, l'usage avantageux, que nous faisons depuis quelque-tems des expressions hyperboliques. Au lieu qu'autrefois on disoit simplement, je vous demande pardon, le bon ton d'aujourd'hui.

Jour d'hui veut qu'on dise, *je vous crie merci*. Nous mettons à présent tant de grace, tant d'élégance dans le discours, que le vulgaire ne nous comprend souvent point. Or, *je vous crie merci*, de ce que je viens vous troubler dans des momens, où peut-être vous voudriés rester *vis-à-vis de vous-même*.

LE COMTE.

Vis-à-vis de moi-même!

PICARD, *bas au Comte*.

Je croi que cela veut dire, être seul.

LE BARON.

Pardonnés-moi, Monsieur Syntaxe, vous ne venés pas mal-à-propos. J'ai prévenu le Comte sur votre arrivée, & je lui ai dit, que vos *enseignemens* sont admirables, que *vous avés toujours dans la bouche la plus fine fleur de la langue Françoisé*.

M. SYNTAXE.

Cette Métaphore n'est pas fort propre, mais à travers de tout ce qu'elle a d'*incongru*, j'y récoinois l'excès de vos bontés, & j'en suis *confondu*. J'ose cependant me flatter, que Monsieur le Comte ne se trouvera pas mal de votre recommandation. L'Allemagne, il est vrai, fourmille de maîtres de langue, qui enseignent lourdement le François du siècle passé; ce sont des fauxsauniers, qui débitent chés l'étranger le sel attique de la Nation Françoisé; mais la contrebande qu'ils font, n'empêche point que la plupart des Seigneurs Allemands qui viennent à Paris, ne passent par mes mains.

maines. C'est par leur canal, que je fais circuler dans la Germanie tous les trésors de notre idiome.

LE BARON, *en extase.*

Quelle charmante expression!

M. SYNTAXE.

Vous me *persiflés* Monsieur le Baron. C'est une élocution qui est *toute simple*.

LE COMTE.

Combien d'heures par semaine, croyés-vous, qu'il me faille pour apprendre rapidement toutes ces belles choses.

M. SYNTAXE.

Deux heures par jour suffiroient à peine, mais je ne saurois vous les donner, j'ai trop d'écouliers, je suis *excédé*.

PICARD, *à part.*

Et il meurt de faim,

LE COMTE.

Je crois que quatre leçons par semaine me suffiront.

M. SYNTAXE.

Tout comme il vous plaira. Aussi bien je ne fais pas souffrir à mes écoliers le martyre, en les accablant de toutes les inutilités gramaticales. Ma méthode est nouvelle, unique. Lorsqu'un étranger vient remettre *les intérêts de sa faculté énonciatoire entre mes mains*, je commence par lui

demander, Monsieur, dans quel cercle prétendés-vous *percer*? Car, il est bon de vous avertir que nous avons à Paris six Classes d'habitans, dont chacune a son langage particulier; & qu'il y a, langage de la Cour, langage du Marais ou des gens de robe, langage des gens d'affaires, Fermiers & *cetera*, langage de l'Academie ou des gens de lettres, langage de la Bourgeoisie, langage du Peuple.

P I C A R D.

Je suis né & élevé dans Paris, mais je veux être pendu, si jusqu'à ce moment, j'ai su un mot de tout cela; & cependant j'ai conversé sans Truchement avec tout le monde.

M. S Y N T A X E.

Cela se peut. Les *Etres servans* n'ont besoin que d'un jargon intelligible pour le nécessaire physique; Mais un Seigneur fait plus que *végéter*; il ne doit parler qu'avec élégance. Vous ne sauriez croire, Messieurs, Combien l'esprit chés les François réside dans leur langage, & combien nous devons à nos expressions. Sur ces principes j'ai donc composé une Gramaire dans un goût singulier. Elle est divisée en six parties, Au lieu de tout ce pédantisme gramatical, dont les autres sont farcies, j'insinue mes règles par Colloques. Vous y trouvez des expressions *divines*. Enfin c'est un système tout particulier, qui réussit à miracle.

L E B A R O N.

N'est-ce pas cette Gramaire que vous m'avez vendue, & qui est si belle par dehors? J'y ai déjà
regar-

regardé bien des fois; mais il faut que vous m'appreniez à en ouvrir les feuillets; le relieur les a colés tous ensemble.

M. S Y N T A X E.

Volontiers. Je viens d'y ajouter, en guise de supplément, un petit Répertoire des phrases les plus élégantes, & des élocutions les plus *lumineuses* qu'on a inventées nouvellement, avec leurs *Ethymologies*, pour en faciliter l'intelligence. Item l'usage merveilleux que nous faisons de la dénomination des Couleurs, en les employant au figuré; comme par exemple, Couleur de cuisse de Nimphe émue, *couleur de rose &c cætera*. C'est ainsi qu'en parlant à une Dame, pour lui reprocher sa mauvaise humeur, nous disons; *Madame, vous-avés aujourd'hui des rats couleur de rose*, ou à des Juges en sollicitant un procès; *Messieurs, j'espère que vous me ferés voir couleur de rose dans cette affaire*, & ainsi du reste. Enfin, sans me vanter, l'esprit moderne de la Nation est *condensé* dans ce livre; & il est propre à mettre dans la diction d'un homme de qualité, ce *clair-obscur gracieux*, qui doit la distinguer du langage vulgaire.

L E C O M T E.

Voilà qui est curieux. Ah ça, Monsieur Syntaxe, je me fais votre écolier, quand ce ne seroit que pour la rareté du fait,

M. S Y N T A X E, *d'un ton patelin.*

. . . Mes Écoliers ont coutume de m'acheter quelques livres, que j'ai fait imprimer à mes dépens . . . Monsieur le Comte ne voudroit-il pas me faire la même grace? J'ai besoin d'un peu d'argent.

LE COMTE.

Quels livres sont-ce ?

M. SYNTAXE.

J'ai ici le *Guide de Paris*, un *Recueil de Complimens François*, un *Dialogue entre un Maître & son écolier*, qui roule sur l'usage de l'adverbe *Holà !* Et chés moi, *Le Nomenclateur fidèle de tous les ragoûts, bors-d'œuvres, entremets, Jauces &c. de la nouvelle Cuisine* ; c'est un *in folio* de ma façon.

LE COMTE.

Et tout cela coûte ?

M. SYNTAXE.

Le dernier prix est d'un Louis. En conscience.

LE COMTE.

Donnés le Louis, Ricard.

PICARD,

donnant le Louis de mauvaise grace.

Voilà comme sont tous ces Maîtres d'exercices, Qui en connoît un, les connoît tous ; ils escamotent bien des écus, qu'un pauvre domestique pourroit gagner.

M. SYNTAXE.

Monsieur le Comte trouveroit-il plaisir à être d'un petit concert, que je donne tous les samedis chés moi ?

LE

L E B A R O N .

Il faut que vous en foyés absolument. C'est la plus jolie chose du monde que ce *Concerto*. Il y vient les plus belles *Mademoiselles* de Paris.

M. S Y N T A X E .

Il est vrai, on pourroit nommer ce Concert une fourmillière de charmes, si l'on ne craignoit de tomber dans le Néologisme. On s'abonne à raison d'une couple de pistoles par mois. C'est une bagatelle

L E C O M T E .

J'y viendrai samedi prochain.

M. S Y N T A X E .

Adieu Messieurs ; j'ai l'honneur d'être votre très-humble Serviteur.

Il sort.

L E B A R O N .

Allons, mon cher Comte, achevés de vous habiller ; montons dans votre appartement, & je vous menerai ensuite au Luxembourg, où je vous ferai faire des connoissances *superbes*.

L E C O M T E .

Sur ce pié-là, nous ne déjeunerons donc pas avec Madame Léonore ?

LE BARON.

Vous en serez amplement dédommagé.
ils sortent.

PICARD , *les suivant.*

Eh, vogue la galère ! cela nous conduira infailliblement à quelque nouvelle partie de débauche.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE



A C T E II.



SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER , LE BARON .

LE CHEVALIER

entre , appuyé sur l'épaule du Baron , & un cure-dent à la bouche.

Ce que je vous dis là est vrai , Baron , vrai , indubitable.

LE BARON.

Léonore , cette *sage femme* , seroit amoureuse du Comte ? Cela ne se peut.

LE CHEVALIER.

La chose n'est cependant que trop vraie. Je m'en étois déjà aperçu. Rien n'est si pénétrant que l'œil d'un amant , mais Marine vient de confirmer mes soupçons. Elle est dans mes intérêts , & sa Maîtresse lui en a fait confidence.

LE

LE BARON.

Il n'en faut donc plus douter. Morbleu, ce trait me pique *jusques dans la chair*. Me voici depuis un an à Paris, & je veux être deshonoré, si j'ai été encore aimé autrement *que pour de l'argent comptant*; tandis qu'un jeune étourneau, qui, arrivé *du cœur de l'Allemagne*, depuis huit jours, vous fait la conquête d'une des plus jolies femmes de France. Si cette aventure étoit sue chés nous, elle me donneroit du ridicule dans le pays; mais je saurai y *mettre empêchement*.

LE CHEVALIER.

Mon aimable Baron, que je suis charmé de vous voir prendre cette affaire aussi chaudement! Elle m'intéresse encore beaucoup plus que vous.

LE BARON.

Comment? Vous n'en voulés pas, j'espère, aussi à la jeune Douairière?

LE CHEVALIER.

N'en jurés pas. Ma situation est telle, que pour venir à bout de mon dessein, il me faut un aide, un confident, & je crois ne pas pouvoir choisir un meilleur ami que vous.

LE BARON.

Oh! sans complimens.

L E C H E V A L I E R , *cbante.*

*Je croyois avoir un cœur,
 Insensible à toute épreuve;
 Mais depuis que par malheur,
 J'ai connu la belle veuve:
 Dieu d'amour! j'aperçois bien
 Qu'il faut tôt ou tard qu'on aime,
 Dieu d'amour! j'aperçois bien
 Qu'il ne faut jurer de rien.*

Oui , Baron , j'adore Léonore , & j'ai dessein même de l'épouser.

L E B A R O N .

Quoi ? Ce Chevalier si coquet , la terreur des maris , veut donc entrer tout de bon dans leur ordre ?

L E C H E V A L I E R .

Raillés-moi tant qu'il vous plaira , la chose est sûre & décidée. Mais , mon cher , seriez-vous homme à me rendre service dans cette affaire , aux dépens du Comte , & les intérêts d'un ami l'emporteront-ils chés vous , sur les intérêts d'un Compatriote ?

L E B A R O N , *riant.*

L'Allemagne est vaste ; j'ai des millions de sots compatriotes , mais peu d'amis *si charmants* que vous. Puis-je être en balance ?

L E C H E V A L I E R .

Assistés-moi donc à traverser les amours du Comte & de Léonore , & tachés de rendre cette aimable femme favorable à mes vœux.

L E

L E B A R O N .

De tout mon cœur ; voilà ma main, topés-là. Mais un service en vaut un autre. Il faut vous avouer tout. Je suis de très-bonne maison, mais un pauvre *Hère*. Or je forme un grand plan. Je sai que Bélise est riche, & que vous avés un *grand autorité* sur elle. N'y auroit-il pas moyen de me faire obtenir cette Douairiere ? *Là pour tout de bon.*

L E C H E V A L I E R , rêvant.

Mais écoutés donc . . . Oui . . . non . . . ; Diable . . . mais comment cela ira-t-il ? Il faut savoir, Baron, que je suis depuis plusieurs mois le tenant de Bélise à titre d'office. Ce n'est qu'à la faveur de mes affiduités auprès d'elle, que j'ai l'entrée dans cette maison, & que je puis gagner le cœur de Léonore.

L E B A R O N .

Parbleu, Chevalier, vous ne sauriés en épouser une paire à la fois. Je vous déclare qu'il m'en faut une.

L E C H E V A L I E R .

Mais il y a un moyen tout simple de nous accorder. Il ne s'agit que de bien s'entendre. Nous ferons l'un & l'autre la cour à Bélise, vous brusquement, mais solidement à l'Allemande ; moi d'une façon aisée, légère à la Française. Je ne ferai pas trop le passionné, pour vous laisser gagner du terrain, & sous main, je travaillerai à la conquête du cœur de Léonore . . . *Il éclate tout d'un coup de rire . . .* Mais, en vérité, la Vieille sera trop heureuse. Comment ? Avoir à la fois deux amans de
de

de notre trempe ! Cela va la rendre d'une vanité terrible ; il n'y aura plus moyen de vivre avec elle.

LE BARON.

Mais , est-il bien sûr que je l'emporterai sur vous auprès de Bélise ? Que puis-je faire pour lui plaire ?

LE CHEVALIER.

Joués & perdés. Secret infailible pour plaire aux femmes de Paris. Elles aiment toutes le jeu, & cette passion croît à mesure qu'elles vieillissent. Je n'ai qu'à voir jouer une femme, qu'à examiner avec quel degré d'avidité elle manie les cartes, pour vous dire, à un an près, l'âge qu'elle peut avoir.

LE BARON.

Hélas ! où prendre l'argent que je devrois perdre pour lui plaire ?

LE CHEVALIER.

Dans la bourse du Comte. Il faut qu'il vous en prête. Le tour est malin, mais il sera plaisant. Laissez-moi faire, je lui parlerai.

LE BARON.

Quel bon cœur ! Oh jamais le Comte ne résistera à votre *persuasibilité*. C'est un bon garçon, qui n'a pas inventé la poudre.

LE CHEVALIER.

Je ne fais cependant pas trop comment je dois m'y prendre, pour le débusquer d'auprès de Léonore, & pour lui enlever cette veuve.

LE

LE BARON.

S'il ne tient qu'à cela, j'ai une ruse toute prête. Ce sera encore le Comte lui-même, qui parlera en votre faveur à Léonore, & qui vous *incorporera* dans son affection.

LE CHEVALIER.

Vous me faites rire. Ce pauvre Comte va donc épuiser sa bourse, & user ses poumons pour se nuire à lui-même. Mais, comment ferés-vous pour le faire donner dans ce piège?

LE BARON.

Il ne faut pas tout savoir à la fois. Laissez moi faire. Pour réussir dans mon projet, je n'ai besoin que de la petite Galathée, qui chante à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

Quoi? de cette petite brune, qui est, dit-on, chargée du maniment des affaires étrangères?

LE BARON.

Oui, oui.

LE CHEVALIER.

Elle est aussi de mes amies. Mais chut, voilà déjà nos Dames qui arrivent.



SCENE



S C E N E II.

LE CHEVALIER, BELISE, LE BARON,
LEONORE, LE COMMANDEUR.

BELISE.

J'en n'en puis plus. Vous êtes un Promeneur im-
pitoyable, Mr. le Commandeur.

LE COMMANDEUR,

Nous n'avons cependant fait qu'un seul tour
dans le berceau.

LE CHEVALIER.

Les charmes sont toujours délicats.

BELISE.

Ha, ha ! Messieurs, je suis charmée de vous
rencontrer ici. Vous ne pouviés vous y trouver
plus à propos. J'ai besoin de vous.

LE BARON.

Ah ! Madame, nous sommes bien *vosre* serviteur
très-humble. Vous pouvez disposer librement de
notre petite personne.

BELISE.

Voilà qui est poli, Monsieur le Baron. En véri-
té, pour le peu de tems qu'il y a que vous êtes à Pa-
ris,

ris, je vous trouve bien *dégermanisé*. Vous avez déjà pris des manières, des façons. Continués . . . Je voudrois que vous m'amusiés aujourd'hui.

LE BARON.

Volontiers, Madame, vous pûvès mē mettre à toute sauce. Je puis déjà *converser en François*.

BELISE.

Il ne s'agit pas de conversation. On ne fau-
roit toujours jaser; & à la fin cela retombe tou-
jours sur le prochain.

LE CHEVALIER, à part.

La bonne ame!

LE BARON.

Je fais aussi déjà lire joliment. Voulés-vous
que je vous lise quelque chose?

BELISE.

Eh, si donc! On fait les vieux livres par cœur,
& les nouveaux sont si mauvais.

LE BARON.

Aparament que vous voulés encore faire un
tour de promenade?

St. J.

BELISE.

Le Ciel m'en garde. Le soleil donne à plomb
sur le jardin; je ne veux pas abymer mon teint; je
crains trop le hâle.

LE

L E B A R O N.

Oh ! Madame, cela vous plait à dire. Vous n'avez pas un teint de hâle. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là, & je ne fais pas pourquoi les Dames de Paris auroient besoin de prendre des précautions pour leur teint ; puisqu'on vend ici dans toutes les boutiques du rouge & du blanc d'Italie. C'est un onguent admirable contre la brûlure du Soleil, & même un moyen merveilleux pour embellir en vieillissant ; car j'ai remarqué, que les plus anciennes Dames ont ici le plus beau Coloris.

B E L I S E.

J'abandonne cette invention aux Coquettes ; pour moi je ne mets qu'un peu de rouge.

L E B A R O N.

Ah ! la couleur rouge est charmante. J'en veux faire venir la mode en mon pays. Cela fait, que toutes les Dames se ressemblent ; on les prendroit toutes pour des Sœurs, quand elles sont si joliment enluminées. La première fois que je fus au Spectacle, je crus que c'étoit une grande famille, qui s'y étoit donné Rendés-vous. Mais pour revenir à votre amusement . . .

B E L I S E.

Oui. Savés-vous la Comète ?

L E B A R O N , rêvant.

La Comète ? . . . Oui . . . n'est-ce pas une étoile à longue queue ?

Il a

BE.

BELISE.

Eh! non, c'est un jeu.

LE BARON.

Oui, oui, j'en ai encore une petite *réminiscence*. Je l'ai apriſe de ma nourrice dans l'enfance. On le joue avec des cartes, & on compte toujours quatre, cinq, ſix, ſept, & puis toujours la même choſe.

BELISE.

C'eſt précifément cela. C'eſt un jeu adorable. Vous vous le remettres bien vite, ſi vous voulés faire une partie avec nous.

LE BARON.

Et quand cela, Madame?

BELISE.

Tout à l'heure.. Nous paſſerons dans le cabinet au bout de la galerie; car voyés-vous, j'aime à être ſeule quand je joue, les ſpectateurs me gênent, & je ne puis ſouffrir qu'on voie mes cartes.

LE BARON.

Aurons-nous un troiſième?

BELISE.

Oui, le Chevalier. Car, pour notre reſpectable Commandeur, je ne l'aime pas au jeu. Il eſt d'une ſévérité à deſeſperer, il n'a pas la moindre complaiſance, & ne vous fait grâce ſur rien.

LE

L E C O M M A N D E U R.

Je ne gronde pourtant, ni ne chicane; mais il est vrai, Madame, je défens mon argent le mieux què je puis

L E C H E V A L I E R.

Quant à moi, Madame, j'accepte avec reconnaissance la faveur que vous me destinez, & je ferai avec plaisir votre partie. Vous excuserez mes fautes & mes petits écarts d'humeur.

B E L I S E.

Bon, bon. J'aime à jouer avec des gens qui font des fautes & qui se plaignent. C'est une marque qu'ils ne gagnent point. Mais, ma nièce, qui ne dites mot, que ferés-vous en attendant?

L E O N O R E.

Je lirai, je broderai, je m'entretiendrai avec Monsieur le Commandeur. Je ne suis jamais embarrassée de mon tems.

L E C O M M A N D E U R.

Mais, mes amis, qu'avez-vous fait de notre cher Comte? Je ne le vois point,

L E B A R O N.

Je l'ai laissé au Luxembourg. Il est allé faire quelques courses en ville, mais il reviendra vers l'heure du dîner.

LE CHEVALIER.

C'est un petit Volage, qui court de belle en belle, & qui commence déjà à prendre joliment le train de Paris.

BELISE, *d'un ton aigre.*

Il n'en prend pas au moins la politesse. Il n'est pas seulement venu me saluer ce matin. S'il n'arrive pas à tems, nous ne l'attendrons point. Ah ça Messieurs, les momens sont précieux, allons à notre partie: Tandis que nous babillons ici, j'aurois déjà pu faire grand Opéra plus d'une fois.

~~~~~

SCENE III.

LEONORE, LE COMMANDEUR.

LEONORE,

**L**e Comte, dit-il, est un Volage, qui court de belle en belle . . . *elle soupire* . . . Ce seroit dommage que ce jeune homme se perdît.

LE COMMANDEUR.

Ne craignés rien, Madame, les Allemands sont flegmatiques; le métier d'un petit Volage, d'un amant Coquet n'est point fait pour eux.

LEONORE,

Pourquoi dites-vous que je ne doive rien craindre? Croyés-vous que je prenne quelque intérêt particulier à la conduite du Comte?

LE

## LE COMMANDEUR.

Oui, Madame.

LEONORE, *riant*.

En vérité, Monsieur le Commandeur, si je ne vous respectois pas, autant que je le fais, je dirois que vous êtes un impertinent.

LE COMMANDEUR.

Injuriés - moi tant qu'il vous plaira, mais convenés que vous trouvez ce jeune homme fort aimable.

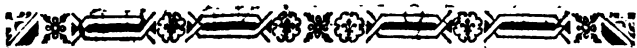
LEONORE.

Encore. Si tout autre homme que vous me tenoit un pareil discours, il faudroit en vérité que je le traitasse du haut en bas, au moins par bienséance. Mais enfin, puisque c'est vous, puisque vous faites le Papa, & que vous agissés aussi noblement avec moi, que si vous l'étiés, il m'est impossible de faire la réservée avec vous. Eh bien, grondés-moi, mais fachés que ce Comte, tout Allemand qu'il est, ne me déplaît point.

LE COMMANDEUR, *riant*.

Je vous gronderai une autre fois, car le voici justement qui arrive.





## S C E N E IV.

LE COMTE, LEONORE,  
LE COMMANDEUR.

LE COMTE, *en entrant.*

Que Paris est grand ! C'est un Monde entier.

LEONORE.

Quoi ? sans nous dire bonjour, Monsieur, vous venez nous apprendre cette nouvelle ?

LE COMTE.

J'en demande mille pardons à votre Excellence.  
La distraction, l'étonnement . . .

LEONORE.

Mon Excellence vous pardone , à condition  
que vous vous souviendrez, une fois pour toutes,  
que ce titre n'est guère d'usage dans notre langue,  
& qu'on ne le donne jamais aux femmes.

LE COMTE.

Je n'oublierai jamais un mot qui sort de votre  
bouche ; & d'ailleurs on m'a toujours dit, qu'on  
ne fait pas beaucoup de complimens en France ;  
qu'on y vit sans façons,

LE

LE COMMANDEUR.

Halte-là, mon aimable Ami. Il est bon que je vous tire d'une erreur qui pourroit vous nuire. Nous ne faisons pas, il est vrai, beaucoup de complimens inutiles, nous n'allons pas rechercher de grands mots & des titres fastueux, pour apostropher les honnêtes gens; mais nous serions bien fâchés de manquer le moins du monde aux devoirs de la politesse, ou aux bienséances du langage; & nous avons d'autres moyens plus naturels, pour faire connoître aux personnes le degré d'égard ou de respect, que nous leurs portons.

LE COMTE, *bas à Léonore.*

C'est un homme de grand mérite que ce Commandeur, mais il fait un peu trop le Pédagogue.

LEONORE, *au Comte.*

Vous auriés tort de vous en formaliser; c'est une marque bien sensible, qu'il vous donne, de son amitié. Paris fourmille constamment de jeunes étrangers; mais, nous ne prenons la peine de leur dire leurs défauts & de les former, que quand nous les aimons, & que nous leur trouvons des dispositions à profiter de nos leçons,

LE COMTE.

Vous rectifiés mes idées... *au Commandeur*... Je ne puis, Monsieur, que vous remercier de vos sages avis, & j'ose vous en demander la continuation comme une faveur précieuse.

LE COMMANDEUR.

Votre docilité me charme; mais dites-nous de grâce, à quoi vous avez employé la matinée. On ne vous a point vu.

LE COMTE.

J'ai rencontré un de mes Compatriotes au Luxembourg, qui m'a engagé à courir les rues de Paris avec lui. D'abord il m'a mené aux Halles. C'est un spectacle divertissant. Ces écosseuses de pois en disoient de bonnes. Nous avons nos tablettes remplies de leurs bons mots. Delà au Pont-neuf. On dit qu'on n'y passe jamais sans rencontrer un Cheval blanc, un Abbé, une jolie fille & un petit-Maitre. Mais je n'ai rien vu de tout cela, malheureusement.

LE COMMANDEUR.

Vous voilà donc bien à plaindre.

LE COMTE.

J'aurois été curieux de voir un petit-maitre. On en conte des choses si singulières dans mon pays. Ne pourrions-nous pas aller un de ces jours dans leur quartier?

LE COMMANDEUR.

Comment? vous croyés qu'il y a un quartier à part, habité par les petits-maitres? Non, mon cher Comte, ces Messieurs ne font point rassemblés en corps, ils sont répandus dans tous les états.

LE COMTE.

A quoi les reconoit-on donc?

LE



## L E C O M M A N D E U R.

L'Usage du monde vous apprendra le mieux à les connoître. Du reste ils font vêtus selon leur état, avec cette différence, qu'ils outrent les Modes. Leur caractère le plus marqué est de donner dans tous les excès, & d'affecter des talens, des vertus & des défauts qu'ils n'ont point.

## L E C O M T E.

Cela doit faire de plaisans animaux,

## L E C O M M A N D E U R.

Plaisans, oui, mais nullement fots. Il faut même un certain esprit, pour bien jouer le rôle de petit-maître.

## L E O N O R E.

Le Commandeur a raison; mais malgré cela je ne vous conseille point de prendre de cette espèce d'esprit en France; je doute qu'il fit fortune en Allemagne.

## L E C O M T E.

Je n'en jurerois pas. J'ai remarqué depuis quelque-tems, que de certains Originaux, très-ressemblans au portrait que vous venés de faire, sont fort goûtés dans mon pays.

## L E O N O R E.

Que le Faux-brillant ne vous éblouisse jamais; il ne sauroit être goûté long-tems. Si vous voulés vous former dans ce pays, prenés pour modèle des hommes, dont la grande vivacité commence à s'amortir par l'âge de la raison. Un François à quarante ans est un homme bien estimable.

L E

LE COMMANDEUR.

Fort obligé du compliment.

LE COMTE.

Que ne vous dois-je point, Madame! vos réflexions m'instruisent, vos conseils me guident. De grace, toutes les Dames Françoises sont-elles d'un caractère semblable au vôtre?

LE COMMANDEUR.

Le pouvez-vous croire?

LE COMTE.

Non. La perfection ne sauroit être universelle.

LE COMMANDEUR.

C'est penser juste; & sans sortir de cette maison, n'auriez-vous point appris à connoître la différence qu'il y a entre nos Femmes?

LE COMTE.

Je la trouve infinie, soit que je consulte ma raison, soit que j'écoute mon cœur.

LE COMMANDEUR.

Madame, faites s'il vous plaît la révérence; cela vaut bien un compliment.

LEONORE.

Ce n'est point en révérences que je paie des sentimens si favorables,

LE

LE COMTE , à part.

Qu'entens-je ! . . . Mais , Monsieur le Commandeur, oserois-je vous prier de me faire le portrait des Dames Francoises, & de m'indiquer les moyens les plus propres pour gagner leur approbation ? Comme le mérite & les charmes de Madame la mettent fort au dessus de la règle générale , elle ne pourra s'offenser de la fidélité de vos peintures.

LE COMMANDEUR.

La tâche est difficile, mon cher Comte ; c'est vouloir tracer la couleur d'un taffetas changeant. Je pourrois presque vous dire, de nos femmes, le contraire de ce que Madame vous a dit des hommes. Elles sont jusqu'à quarante ans, douces, polies, désintéressées ; d'un commerce aimable & liant : en vieillissant, il semble que leur ame se ride, & souvent elles perdent cette aménité, qui fait le charme de nos Sociétés. On plaît à nos jeunes Dames par le brillant du génie ; aux vieilles par la solidité de la figure. Les premières se laissent éblouir par la magnificence, par un joli caquet, par des manieres polies & engageantes ; on s'insinue après des secondes, par les assiduités, par un certain esprit de manège , par le jeu, par . . .

LE COMTE.

Eh ! qui peut s'asservir à tant de contrainte, se plier à des contrastes si divers ? . . . *Il regarde tendrement Léonore* . . . Mes vœux se bornent à plaire à un seul objet, qui voudra bien me dispenser de changer ma façon naturelle de penser & d'agir.  
Je

Je fais peu de cas de l'approbation de toutes les autres femmes.

LE COMMANDEUR.

Cette approbation n'est cependant point à mépriser, & dans quelque pays que l'on soit, il ne faut jamais mettre les femmes contre soi, ni affecter pour une seule personne un attachement exclusif pour les autres. En France prenez-y garde, cela donne du ridicule. Il faut y voltiger...

LEONORE.

Eh, si donc! Monsieur le Commandeur, je n'attendois pas un pareil conseil de votre part.

LE COMMANDEUR, *souriant.*

Quelle vivacité!... *bas à Léonore*... Vous vous trahissez, Madame.



SCENE V.

LE COMTE, LEONORE, LE COMMANDEUR, MARINE.

MARINE, *à part en entrant.*

Tâchons de rompre les chiens... *à Léonore*... Vous avez dessein, Madame, d'aller ce soir aux François; Ordonnez-vous qu'on y arrête des places?

LEO-

## L E O N O R E.

La presse n'y fera pas si grande; c'est en été. Seriez-vous d'humeur de m'y accompagner, Messieurs. Qu'en dites-vous?

## L E C O M T E.

L'Arlequin est-il bon?

## L E C O M M A N D E U R.

La Comédie Française est trop épurée, pour admettre des personnages en masque, & des caractères qui n'existent point. Malheur aux Auteurs Dramatiques, qui sont obligés de perdre de vue la nature, pour amuser le spectateur!

## L E C O M T E.

Mais ne faut-il pas qu'il y ait au moins un plaisant dans la pièce? Nous avons en Allemagne des Jean-Farines ou Jean-Saucisses, qui vous font crêver de rire.

## L E C O M M A N D E U R.

En France, on ne fait crêver personne de cette manière-là. Cependant nos bons Auteurs possèdent l'art d'égayer entièrement leur sujet, de répandre de l'enjouement sur toute la pièce, & de mettre des saillies vives dans la bouche de la plupart des Acteurs.

## L E C O M T E.

En ce cas-là, je n'ai rien à dire. Je craignois que vous ne me proposassiez, en guise de partie de plaisir, d'aller pleurer à la Tragédie, & de me faire l'illusion de croire, que je me divertis, quand mon ame compatit.

LEO-

## L E O N O R E.

Ah ! gardés-vous d'attaquer la Tragédie ; c'est ma passion.

## L E C O M M A N D E U R.

Ne craignés rien. Avec l'esprit & le goût naturel, qu'a Monsieur le Comte, il reviendra bientôt de ses préjugés ; il sentira que la douleur, dont notre âme est atteinte à la Tragédie, n'est que momentanée, qu'elle est sans cesse accompagnée d'une satisfaction douce, que la peinture adroite des grandes passions excite en nous, & qu'elle fait place enfin à cette admiration réfléchie, qu'une belle âme sent toujours pour les sentimens & les vertus héroïques ; enfin il ne tardera pas à convenir qu'une excellente Tragédie est le dernier effort de l'esprit humain.

## M A R I N E.

Je viens d'assister à un pareil effort de l'esprit humain.

## L E O N O R E.

Où cela ?

## M A R I N E.

Là dans le cabinet. Diantre ! l'action est vive, vraie, tragique . . .

## L E O N O R E.

Je ne te comprends pas. Explique cette énigme.

## M A R I N E.

Les Acteurs de la pièce sont, Madame Bélise, le Chevalier & le Baron. Le Tyran c'est le bonheur

Heur de votre Tante & la victime la bourse du Baron. Je me suis tenu à l'écart comme spectatrice, j'ai aperçu qu'il entroit de l'amour dans la pièce, & si je ne me trompe, il y a aussi de l'intrigue sur jeu. Chaque Louis, que Bélise tire, vaut un coup d'œil gracieux au Baron, qui, pour en obtenir de fréquens, néglige ses cartes, & contemple les beaux yeux de son vainqueur, sans seulement jeter un regard sur ses doigts. Le Chevalier fait le jaloux, & n'attrape que quelque petite œillade surnuméraire, à la dérobée & comme par pitié. Enfin cela est fort touchant, & vous m'en voyés toute émue.

L E C O M T E.

Le Baron perd, & le Baron est amoureux! Là voilà doublement à plaindre.

L E C O M M A N D E U R.

Croyés-vous que ce soit un si grand malheur, que d'être sensible?

L E C O M T E.

Hélas! Monsieur, ne m'en parlez pas.

L E O N O R E , *souriant.*

Auriez-vous déjà perdu votre indifférence à Paris?

L E C O M T E.

Ne me faites pas sentir, Madame, ce que je voudrais ignorer toute ma vie.

L E O N O R E.

Evitez avec soin les pièges, que la séduction ne

manquera pas de vous tendre ici ; mais fâchés aussi, que , si une passion indigne est capable de vous entraîner dans le malheur , un amour raisonnable peut vous rendre heureux à jamais.

M A R I N E , *à part.*

Ah ! voilà de la Morale . . . à Léonore . . .  
Eh bien ! la Comédie ?

L E C O M T E .

J'aurai l'honneur d'y accompagner Madame.

L E O N O R E .

Fort bien. Nous irons trouver Bélise pour l'engager à être de la partie. Monsieur le Commandeur donnés-moi la main. Adieu Monsieur , à tantôt.

*ils sortent , suivis de Marine.*



## S C E N E VI

L E C O M T E , *seul.*

Un amour raisonnable peut me rendre heureux à jamais ! Ces paroles sortent de la bouche de Léonore ! Elle les accompagne d'un regard, plus tendre encore que gracieux ! Si j'osois faire des conjectures ! Mais , non , c'est peut-être la mode du Pays , le ton général des femmes , qui m'attirent ces marques de simple bienveillance , que je prens pour autant de faveurs.

SCENE





## S C E N E   V I I .

LE COMTE , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER,

*qui entre en sifflant.*

Quoi , mon cher Comte, ainsi seul ? Vous paroissés rêveur. Fi donc ! N'allés pas vous enfoncer dans des méditations. Si vous êtes venu à Paris pour engendrer mélancholie, vous en ferés la dupe , car c'est ici le séjour du plaisir. On existe par tout ailleurs , mais on ne vit qu'à Paris. Ne vous a-t-on pas prédit d'avance , que vous vous y divertiriés bien ?

LE COMTE.

Oui , on me l'avoit promis. Faites-moi la grâce , mon cher Chevalier , lorsque je me divertirai si bien , de m'en avertir.

LE CHEVALIER , *à part.*

Quelles lourdes machines , que ces Germains !

LE COMTE.

Au reste je conviens que le genre de vie turbulente qu'on mène ici , ne laisse guere de tems à la réflexion. Paris est une Lanterne Magique , où l'œil se trouve frappé à chaque instant par de nouveaux objets . . . Mais à propos , il me semble que votre partie n'a guere duré.

Rk 2

LE

LE CHEVALIER.

Il est vrai; elle a été courte, mais vive. Peste! il y a eu du sang répandu.

LE COMTE.

Qui a été vainqueur?

LE CHEVALIER.

C'est le sang allemand qui a coulé. Bélise a donné de furieuses saignées à la bourse du Baron.

LE COMTE.

Je le plains de tout mon cœur. Cette perte va l'incommoder beaucoup.

LE CHEVALIER.

Aussi en est-il au désespoir. Son embarras est de payer, & sa bourse est à sec. Je l'ai laissé dans une agitation cruelle. Il déplorait son malheur, il se tortoit les mains, & les baignoit de ses larmes.

LE COMTE.

Sa situation est digne de pitié. Mais, mon cher Chevalier, vous, qui êtes si fort de ses amis, ne pourriez-vous pas l'assister?

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur. Je partagerois jusqu'à ma maîtresse avec un ami. Je pense trop noblement, trop à la Françoise là-dessus. Mais malheureusement, je suis aussi un peu brouillé avec les espèces à l'heure qu'il est. Il m'est arrivé des choses singulières,

res, mais des plus singulières. Tout le monde fait que je suis riche; mais n'ayant pu faire valoir assez bien mes fonds en Europe, je les ai mis à la grosse aventure. Or, ces maudits Gallions sont si lents à revenir, & les vilains tremblemens de terre qui viennent d'abymer Lima, pourroient fort bien avoir abymé quelques caisses de lingots d'or que j'attendois en retour de ces pays... Mais, je pense à une chose, ne pourriés-vous pas tirer d'affaire cet aimable ami?

## L E C O M T E.

Je me suis fait une loi, de ne jamais prêter ma bourse, pour payer des dettes de jeu.

## L E C H E V A L I E R.

C'est cependant une si bonne ame que ce Baron. Si vous saviés le bien qu'il me dit de vous tous les jours, les services qu'il veut vous rendre, ah! . . . .

## L E C O M T E.

Il fait bien que je ne suis pas ingrat, mais . . .

## L E C H E V A L I E R.

Qu'on est malheureux, lors qu'éloigné de sa patrie, on se trouve en besoin d'argent!

## L E C O M T E.

A force de bon cœur, je pourrois me trouver dans le même cas.

## LE CHEVALIER.

Non, il vous rendra le tout fidèlement. Je me fais sa caution.

## LE COMTE.

Avés-vous fait assurer vos biens à Lima? . . .  
Mais enfin, de combien a-t-il besoin?

## LE CHEVALIER.

Environ d'une centaine de Louis. Oh! je suis sûr que vous n'abandonnerés pas, pour une si petite somme, un si cher Compatriote.

## LE COMTE.

Cher en effet! . . . Cependant, si son malheur peut le rendre sage, s'il promet de ne plus toucher cartes ou dés, je le tirerai d'affaire pour la dernière fois.

## LE CHEVALIER.

Vous êtes divin, mon cher Comte. Voilà une action qui vous fera honneur en France & en Allemagne. Je vous en fais mon compliment, & pour vous faire voir combien je fais cas des beaux procédés, si jamais vous vous trouvez dans quelque besoin, vous pouvez sans façon, vous adresser à moi. Ma cassette sera toujours ouverte pour vous.

## L E C O M T E.

J'espère que je ne me trouverai pas dans le cas de mettre votre amitié à de si rudes épreuves; mais souffrés, Monsieur, que je vous prie de me faire un autre plaisir.

## L E C H E V A L I E R.

Qui est?

## L E C O M T E.

Qui est de m'accompagner à Versailles, le jour que le Roi guérira des écrouelles.

## L E C H E V A L I E R.

Je crois qu'il y a encore assés loin jusqu'à ce jour.

## L E C O M T E.

Je le chercherai dans l'Almanach. Je suis curieux, je vous avoue, de voir cette cure miraculeuse, dont on parle tant.

## L E C H E V A L I E R.

Volontiers, mon cher Comte; & comme, sans vanité, je suis reçu avec distinction à la Cour, & fort bien avec les Ministres, ma compagnie ne vous fera pas tout-à-fait inutile. Je vous ferai voir à Versailles des choses plus dignes de votre curiosité que cette Cérémonie.

## L E C O M T E.

J'en doute. Il n'y a rien de plus curieux qu'un miracle. Mais ces écrouelles disparaissent-elles si sur le champ, à la vue des Spectateurs.

L E C H E V A L I E R.

On le dit. Mais, en attendant, allons vite voir votre cassette. Je suis pressé d'en tirer cette panacée universelle, qui pourra guérir notre pauvre Baron de ses maux & de son inquiétude.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE



## A C T E III.



### SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

N'en parlons point, mon cher Baron : J'ai satisfait à un devoir essentiel de l'amitié.

LE BARON.

De l'amitié allemande, si vous voulez; car ici elle va rarement jusqu'à la bourse.

LE COMTE.

Cependant Paris est, dit-on, le pays des ressources.

LE BARON.

Oui, des complimens; mais un étranger à qui son l'argent manque ici, est diablement capot; à moins qu'il n'ait par hazard lié connoissance avec quelque Milord, dont il y a toujours bon nombre à Paris. Les Anglois sont froids, mais, tout en rechignant, ils prêtent.

Kk 5

LE

L E C O M T E.

Encore un coup Monsieur, parlons d'autre chose. Je me crois trop heureux d'avoir pu vous faire plaisir.

L E B A R O N.

Pour vous montrer combien je suis sensible à votre *obligence*, je veux tout à l'heure vous faire faire la connoissance de cette charmante *Demoiselle*, dont je vous parlois tantôt.

L E C O M T E.

Oh! il n'y a rien qui presse.

L E B A R O N.

Pardonnés-moi. On pourroit nous l'enlever; Les premiers Marquis d'ici, s'empresrent pour lui donner à souper; c'est à qui l'aura.

L E C O M T E.

Une fille si recherchée pourroit devenir une connoissance bien dangereuse.

L E B A R O N , *haussant les épaules.*

Voilà de nos préjugés d'Allemagne, qui vous feront siffler de tous les gens du bel air de Paris. N'êtes-vous pas venu ici, pour vous défaire de cette timidité, de cette rouille germanique, qui nous attire tant de *mocquerie*?

L E C O M T E.

Oui, mais non pas pour tomber dans le libertinage.

L E



L E B A R O N.

Un petit libertinage est pourtant la *grand' mode*.

L E C O M T E.

Oh, Dame ! si c'est la mode . . .

L E B A R O N.

Souvenés-vous d'ailleurs, que vous ne viendrés vraisemblablement qu'une fois en votre vie à Paris ; & qu'au retour de vos voyages, on vous mettra sûrement un vilain emplâtre sur le dos.

L E C O M T E.

Comment ?

L E B A R O N.

On vous donnera une femme, là, de ces *moules à postérité*, que les parens choisissent par raison de convenance. C'est ordinairement dans ce *purgatoire matrimonial* que nos jeunes gens font pénitence toute leur vie, pour quelques mois de plaisir qu'ils ont eu à Paris . . . Mais chut ! je crois entendre venir Mademoiselle Galathée.

L E C O M T E.

Elle s'appelle Galathée ? Le nom est galant.

L E B A R O N.

C'est son nom de guerre ; elle n'en a point d'autre. La voici cette divine fille.

SCENE



## S C E N E II. (\*)

LE CHEVALIER, M<sup>lle</sup> GALATHEE,  
LE COMTE, LE BARON.

LE BARON,  
*allant à la rencontre de Madem. Galathée.*

Eh! bon jour, ma Princesse. Il faut que vous ayés une *grande complaisance*, pour venir ainsi nous honorer de votre présence.

G A L A T H E E.

C'est ce petit fripon de Chevalier, auquel on ne peut rien refuser, qui m'a séduit.

LE CHEVALIER.

Je cherchois Mademoiselle par terre & par mer, pour vous procurer sa connoissance, & par un hazard des plus heureux, je la rencontre au Boulevard. Je l'ai enlevée comme un Corps-saint. Il faut que ce Comte soit né coëffé. Il n'a qu'à souhaiter pour obtenir.

G A L A T H E E, *regardant autour d'elle.*

Mais Messieurs, vous m'aviés promis qu'il y auroit ici des Dames. Où sont-elles donc? Je ne saurois être seule avec tant d'aimables Cavaliers.

LE

(\*) *Sujet de l'Estampe.*

## L E B A R O N.

Elles s'ajustent. Vous ne les verrés que trop tôt.

## G A L A T H E E.

Elles n'ont qu'à paroître vite, ou bien je me sauve. Que diroit la médisance, si on me trouvoit avec tous ces hommes?

L E B A R O N , *bas au Comte.*

Admirés comme elle est sage; jusqu'à ne vouloir pas rester seule avec nous. Oh! elle a une grande réputation à ménager.

## G A L A T H E E.

Vous auriez dû permettre au moins que la Maman, ou la Cousine ou ma Bonne m'eussent accompagnée; car encore un coup, je suis timide avec les hommes; le cœur me bat de me voir seule ici.

## L E C H E V A L I E R.

Rassurés-vous ma petite, on ne vous fera aucun mal, nous sommes les plus honnêtes gens du Royaume.

## G A L A T H E E.

Ha! des honnêtes gens tels que vous, sont souvent de petits fripons.

L E C H E V A L I E R , *bas à Galathée.*

Voilà l'homme en question.

L E

L E B A R O N.

*Il est ici* Monsieur le Comte, qui est tout aussi timide que vous. Vous vous accorderés bien ensemble.

G A L A T H E E.

Monsieur parle-t-il François?

L E C O M T E , *embarrassé.*

Pas si bien que je le voudrois, pour vous témoigner toute mon admiration & tout mon respect.

*le Chevalier & le Baron éclatent de rire.*

L E C H E V A L I E R , *à part.*

Du respect . . - du respect . . : celui-là est admirable.

G A L A T H E E.

De quoi riez-vous, Messieurs? En vérité Monsieur le Comte s'exprime parfaitement bien. Il est d'ailleurs d'une jolie figure, il a l'air noble, les manières prévenantes. On le prendroit pour un François.

L E C O M T E , *à part.*

Tellement que l'air allemand & l'air maussade font à peu près synonymes ici . . . *à Galathée* . . . Vous me faites trop d'honneur, Mademoiselle; je ne mérite pas ce compliment.

L E B A R O N.

Ah! Mademoiselle est *Connoisseuse.*

G A.

## G A L A T H E E.

Cette expression est un peu trop allemande ; mais sans être *connoisseuse*, je suis franche , j'ai le cœur sur les lèvres , & je trouve que vous n'avez point exagéré , en me parlant de Monsieur le Comte , comme d'un Cavalier fort aimable.

## L E C O M T E.

Il y auroit trop d'amour-propre à s'imaginer , qu'une Dame de votre mérite eût toujours le goût bon ; mais je me croirois trop heureux , si j'avois eu le bonheur de ne pas vous déplaire au premier abord.

## G A L A T H E E.

Ah ! Monsieur , tout au contraire.

## L E C O M T E.

Peut-être que mes sentimens me rendront par la fuite plus digne de votre aprobation. Ce début au moins m'est d'un favorable augure pour l'avenir ; & si j'osois . . .

## G A L A T H E E.

Votre ami , Messieurs est un petit espiègle , plus malin que vous ne pensez , & qui fera bien du chemin auprès de nos belles.

## L E B A R O N.

Ne vous l'avois-je pas dit ?

## G A L A T H E E.

Je souhaite , pour le bien que je lui veux déjà ,  
qu'il

qu'il ne fasse point de choix ; dont il ait lieu de se repentir. Il est si aisé de mal rencontrer à Paris.

LE B A R O N , *se grattant l'oreille.*

Elle a bien raison. Les unes vous plument, les autres vous trahissent, & toutes se moquent d'un pauvre étranger.

G A L A T H É E.

Ces pauvres étrangers sont ordinairement de petits libertins, qui s'amourachent de certaines créatures . . .

LE C H E V A L I E R , *riant.*

Oui , au lieu de s'attacher à une personne vertueuse comme Mademoiselle :

G A L A T H É E.

Vous faites le mauvais plaisant , Monsieur le Chevalier ; mais vous avez beau ricaner , je vous soutiens , qu'il faut de la vertu & de l'honneur dans tous les états de la vie , & quand on a des sentimens . . .

LE C H E V A L I E R.

Ah ! je suis beaucoup pour les sentimens. Rien n'est si beau. Vous avez toujours brillé par là.

G A L A T H É E.

Hélas , oui ! Dans ma petite Sphère . . .

LE C H E V A L I E R.

Mais , qu'aperçois-je ? Je crois d'honneur que vous vous lorgnés , le Comte & Vous.

LE

## L E C O M T E.

Moi ! Je n'oserois jamais prendre cette hardiesse.

## L E C H E V A L I E R.

Osés toujours. Ne faites pas la petite bouche. Mademoiselle ne s'en choquera point.

## G A L A T H E E,

*mettant son évantail devant les yeux.*

Cessés donc, petit badin, vous me faites rougir.

## L E B A R O N.

Quel heureux mortel qu'é ce Comte ! Quel bonheur, de pouvoir faire rougir une aimable fille !

## L E C O M T E.

Je n'ai rien dit, ou fait, je pense, qui pût blesser sa modestie.

## L E C H E V A L I E R.

Ce n'est pas aussi sa pudeur qui la fait rougir, ce sont ses beaux sentimens.

L E C O M T E, *à part.*

Cette fille, en effet, me plaît fort . . . *à Galathée* . . . Est-ce, vous Mademoiselle, qui chantés si bien l'autre jour à l'Opéra dans la nue.

## G A L A T H E E.

Non, Monsieur, je ne parois pas dans les nués ; je reste à terre, & je chante dans les chœurs.

L I

L E

## LE BARON.

Portés donc aussi votre charmante voix, là, dans le cœur de Monsieur.

## LE COMTE.

Si j'étois Directeur de l'Opéra, vous ne paroîtriez qu'en Divinité.

## GALATHEE.

Vous êtes trop poli, Monsieur. Ah! si je voulois un peu m'intriguer, faire des caresses au Directeur, il ne tiendrait qu'à moi de jouer un premier rôle.

## LE BARON.

Cela est vrai; car on peut dire qu'elle ne chante pas, mais qu'elle *enchante*.

GALATHEE, *d'un air modeste.*

Vous me confusiez par vos éloges. Que dira Monsieur, s'il entend le contraire?

## LE COMTE.

Elle a quelque chose de si honnête dans son maintien & dans ses discours . . . à *Galatbée* . . . Quand même votre voix ne seroit pas aussi parfaite que votre figure, je dirois, Mademoiselle, que la nature ne sauroit rassembler tous les charmes à la fois.

## GALATHEE.

Le Compliment est des plus galants. Vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais je suis sûre que Monsieur est né ou qu'il a été élevé à Paris.

LE



## L E C O M T E.

Je le voudrois bien, pour pouvoir aspirer au bonheur de vous plaire.

G A L A T H E E , *tendrement.*

Il faudroit avoir le goût bien dépravé, pour ne point vous trouver aimable.

## L E C H E V A L I E R.

A merveille mes Enfans! Voyés comme ces petits moutons commencent à s'aimer.

G A L A T H E E.

Ah! miséricorde! quel malheur!

L E C O M T E.

Mon Dieu! qu'avez-vous? Vous trouveriez-vous mal?

G A L A T H E E.

O Ciel! je viens de perdre le beau Brillant, que ces Messieurs m'ont toujours vu au doigt.

L E C O M T E.

C'est un accident fâcheux. Il faut chercher par tout.

G A L A T H E E.

Je l'avois encore au Boulevard. Voilà une perte sensible.

LE BARON, *bas au Comte.*

C'est une occasion admirable, que la fortune vous offre, pour faire un présent à cette *Charmante*. Cela est bon signe pour vous.

LE COMTE.

Si vous vouliez me permettre, Mademoiselle, de réparer cette perte, & de vous porter une autre Bague à votre toilette . . .

GALATHEE.

En vérité Monsieur le Comte, vous êtes trop poli, mais trop poli. Je n'ai rien fait encore pour mériter cette attention de votre part. Mais on a raison de dire qu'un malheur ne vient jamais seul.

LE COMTE.

J'espere qu'il ne vous en est point arrivé d'autre aujourd'hui?

GALATHEE.

Pardonnés-moi, mon beau Perroquet est mort ce matin.

LE CHEVALIER.

Quoi, cette belle bête, qui mordoit tous ceux qui vouloient s'approcher de vous? Et de quoi est-elle morte si subitement?

GALATHEE.

De gras fondu.

TOUS

TOUS ENSEMBLE.

De gras fondu!

L E C O M T E.

J'en suis bien fâché ; mais je vous en enverrai  
une couple d'autres à la place.

G A L A T H E E.

Je vois que Monsieur a le cœur excellent. Il  
prend part aux chagrins de ses amis, & les en con-  
sole.

L E C O M T E.

Ce sont des bagatelles, qui ne valent pas la  
peine . . .

L E B A R O N.

La générosité de mon ami est bien capable de  
réparer toutes ces petites injures de la fortune.

L E C H E V A L I E R.

Mais Mademoiselle, ne nous donnerés-vous pas  
en revanche un petit air ? . . . *bas à Galathée* . . .  
Allés porter la botte de Maître à son indifférence.

L E C O M T E.

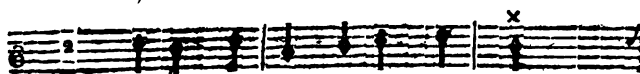
Je vous en conjure,

G A L A T H E E.

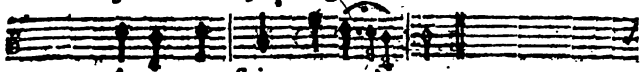
Je ne saurois rien vous refuser ; mais je suis si  
enrouée, & d'ailleurs ces vilaines tapisseries étouf-  
fent si fort la voix, que j'aurai besoin de toute  
votre indulgence . . . *Elle chante* . . .

L 1 3

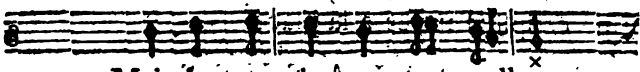
J'avois



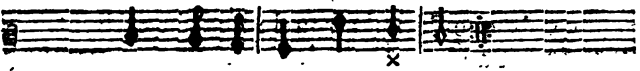
J'avois toujours gardé mon cœur,



Avec un soin ex-trê-me :



Mais je vous vis pour mon malheur,



Voilà-t-il pas que j'aime ?



Ce cœur épris ne peut trahir,  
Sans art je cherche à plaire,  
Et je n'ai rien à vous offrir  
Que mon ardeur sincère,



Mon trésor le plus précieux  
C'est cette vive flamme,  
C'est cette flamme, que vos yeux  
Ont fait naître en mon ame.



Je croyois ne trouver d'attraits  
Que dans un Français même.  
Mais le Germain devient Français,  
Dès qu'il plaît & qu'il aime.

TOUS ENSEMBLE.

Bravo, bravo, bis, bis.

LE

## L E C O M T E.

Voilà qui est divin ! mais, Messieurs, il ne faut pas trop fatiguer la pauvre Enfant.

## L E C H E V A L I E R.

Par ma foi, cette petite chanson dit plus que vous ne pensés. Que ce Comte est heureux ! Mais aussi quand on est fait comme lui, on ne doit pas craindre d'échouer auprès des belles.

## L E B A R O N.

Vous voyés, que ce que je vous ai toujours dit de lui, est vrai, vrai. Parbleu si j'étois d'une figure comme cela, je ferois trembler bien des Maris & des Amans.

## L E C O M T E.

De grace, Mes amis, épargnés vos éloges & ma modestie. Je m'aperçois tous les jours, que je n'ai ni le ton, ni le caquet qu'il faut pour plaire aux femmes.

## L E C H E V A L I E R,

*tirant le Comte à l'écart.*

Ce qu'il y a de commode avec celle-ci, c'est qu'avec cinq ou six rouleaux de Louis, vous ferés plus de progrès sur son cœur, qu'avec le plus beau jargon du monde : elle ne chicane point.

L E C O M T E , *bas au Chevalier.*

Sur ce pié-là mes Louis feront des hommes à bonne fortune.

LE CHEVALIER, *riant.*

Comme il répond plaisamment ! Diroit-on que, sous ces grosses joues Allemandes, il puisse y avoir tant d'esprit ? . . . Mais, mon cher Comte, sachez-vous bien que vous avez un ascendant singulier sur le Sexe en général ?

LE COMTE.

Moi ? vous m'apprenés-là une nouvelle qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Oui. Il faut avouer qu'un Allemand a ici de grands avantages. Cet esprit raffiné, cette raison flegmatique, que la réputation attribuée à votre nation, fait que vous devenés d'abord l'homme de confiance de nos Dames. Voilà aussi une des raisons, qui m'engage à implorer votre assistance dans une affaire de cœur, que j'ai sur les bras.

LE COMTE, *surpris.*

La mienne ? Et cela dans une affaire de cœur ?  
. . . Peut-on vous demander l'Objet ? . . .

LE CHEVALIER.

Devinés ; je vous le donne en cent.

LE COMTE.

Il s'en faut de beaucoup que je connaisse ici cent femmes.

LE

LE CHEVALIER.

C'est une façon de parler. Devinés toujours,

LE COMTE.

Ce n'est pas Bélise?

LE CHEVALIER.

Non, une autre. Ah ça, continués,

LE COMTE.

Je n'ai pas l'esprit devinatoire.

LE CHEVALIER.

Mais encore . . .

LE COMTE, *à part.*

Il m'inquiète . . . *au Chevalier* . . . Non, je ne puis, ni ne veux deviner.

LE CHEVALIER.

Je vous le dirai donc. C'est . . . N'allés pas au moins faire mauvais usage de ma confiance . . .

LE COMTE.

Non, mais c'est?

LE CHEVALIER.

Votre bonne amie.

LE COMTE.

Ma bonne amie!

LE CHEVALIER.

Léonore.

LE COMTE,

Léonore! *à part.* Juste Ciel!

LE CHEVALIER.

Vous voilà stupéfait. Allons, convenés que nous avons le goût fin.

LE COMTE, *avec vivacité.*

Vous me surprenés en effet. Connoît-elle vos sentimens? Lui avés-vous parlé? Répond-elle à vos vœux? Avés-vous su plaire?

LE CHEVALIER.

Rien de tout cela. Eh, que Diable! si j'étois si avancé, si mon Traité étoit fait, aurois-je besoin de votre médiation?

LE COMTE.

Non, Monsieur, je suis incapable de vous rendre ce bon office; car quoi que vous disiez, je n'ai aucun ascendant sur son cœur.

*il soupire.*

LE CHEVALIER.

Vous nous la baillés belle. Est-ce fausse modestie? est-ce dissimulation? seroit-ce même un brin de jalousie, qui vous feroit tenir ce langage?

GALATHEE, *d'un ton piqué.*

Vous parlés cependant de cette Léonore avec beaucoup de vivacité, vous soupirez... Monsieur le Comte... Monsieur le Comte.

LE



## L E C O M T E.

Moi, Mademoiselle ? Il faudroit que je me crussé aimé, pour la croire infidèle. On ne m'a jamais donné lieu de tomber dans cette erreur.

## L E C H E V A L I E R.

Qu'est-ce qui vous empêche donc d'agir pour moi ?

## L E C O M T E.

Le sentiment de mon incapacité ; Je vous l'ai dit ; je persuade si mal.

## L E C H E V A L I E R.

N'ai-je point d'yeux ? Ne vois-je pas que Léonore vous écoute & suit vos conseils ? Ah ! si vous ne me donnés parole de lui parler en ma faveur , je croirai tout de bon que vous l'aimés.

## G A L A T H E E,

*regardant fort tendrement le Comte.*

Vous aimeriés Léonore ? . . . hélas !

L E C O M T E , *à part.*

Quel embarras ! . . . à Galathée. S'il ne tient qu'à cela, je vous prouverai bien le contraire.

## L E B A R O N.

Ah ça, mon cher Comte, vous ne sauriés refuser ce service à notre bon ami. N'avez-vous pas bu hier avec lui à une *fraternité éternelle* ? Ne  
lui

lui avés-vous pas promis plus de mille fois, là le *verre sacré en main*, que vous lui doneriés en toute rencontre des preuves d'amitié ? Ces sortes de promesses sont solennelles. Un vrai Allemand doit se piquer de tenir parole, & d'être *serviable*.

LE COMTE,  
*à part se promenant & rêvant.*

Au bout du Compte, je ne peux pas aimer Léonore . . . Il faut tôt ou tard que je retourne dans ma patrie . . . elle ne m'y suivroit jamais . . . Sacrifions une passion chimérique aux devoirs de l'amitié . . . Mais . . .

GALATHEE, *voulant s'en aller.*

A Dieu Monsieur, vous ne mérités pas tout le bien, qu'on vous veut.

LE COMTE, *la retenant.*

Vous fuyés, belle Galathée ? Pourriés-vous me causer un chagrin si cruel ?

GALATHEE,

Vous m'y forcés. Je ne puis foutenir l'idée d'une rivale.

LE COMTE,

Moi ? Hélas ! je voudrois vous retenir toute ma vie.

GALATHEE.

Promettés donc à votre ami, que vous le serviés auprès de cette Dame Léonore,

LE

LE COMTE.

Eh bien ! soit . . . *au Chevalier* . . . N'allés pas croire au moins que je fasse l'avantageux, & que je m'imagine d'avoir le moindre Empire sur l'esprit de Léonore. Mais . . .

LE CHEVALIER.

Mais voyons, que ferés-vous ?

LE COMTE.

Je lui parlerai de vous.

LE CHEVALIER.

Cela est bien froid, mon cher Comte. Non, je ne vous laisse ni trêve ni repos, que vous ne m'ayés donné parole, de vouloir vous intéresser vivement pour moi dans cette affaire.

LE BARON.

Allons. Là, en bon Allemand, donnés-lui la main & dites *oui*. Cela vaut plus qu'un *Diable m'emporte* en France.

LE CHEVALIER,  
*lui tendant la main.*

Tope, mon aimable Comte.

LE BARON,  
*mettant la main du Comte dans celle du Chevalier.*

Promettre & tenir n'est qu'un chés nous. Allons, il faut soutenir la gloire de la Nation.

LE

## LE COMTE.

Vous le voulés. Je ferai mon possible.

## LE CHEVALIER,

*faisant des cabrioles & sautant au Cou du Comte.*

Permettés que je vous embrasse. Mon bonheur est entre vos mains, & je suis assuré du succès de mes vœux. Ah ça, laissons travailler ce généreux ami. Léonore va bientôt se rendre ici. Il faut qu'il soit seul avec elle pour entamer sa négociation.

## LE BARON.

Nous pourrions, en attendant, faire une *tournure* au bois de Boulogne. J'y ferai préparer une belle collation, & le Comte viendra nous joindre après.

## LE CHEVALIER.

Il est impayable, ce Baron, pour les idées.

## LE COMTE.

Mademoiselle voudroit-elle être de la compagnie?

## GALATHEE.

Si vous voulés être bien sage. Oui, mon cher Comte, j'irai sous vos auspices. Vous me servirez de Chaperon.

## LE CHEVALIER.

Hâtons-nous de partir. Ces Dames pourroient revenir, & il faut éviter de certains complimens.

## GALATHEE,

*regardant tendrement le Comte.*

Adieu donc, petit homme, à revoir.

*Ils sortent.*

SCENE



## S C E N E III.

LE COMTE, PICARD.

LE COMTE, *d'abord seul.*

**Q**ue me font-ils faire ? Insensé que je suis ; me voilà embarqué dans une belle négociation ! . . . Je dois parler à Léonore en faveur de cet étourdi. Pourquoi l'avoir promis ? . . . Hélas ! je suis cent fois plus étourdi que lui.

P I C A R D , *entrant.*

Monfieur, il y a là bas un petit nabot , qui n'a pas trois piés de haut , qui crie comme un enragé , & qui veut , bon gré malgré , vous apprendre à jouer de la gibécière.

LE COMTE.

Qu'il s'aille promener. Je suis bien d'humeur à jouer des gobelets. Je veux qu'on me laisse seul.

P I C A R D.

Seul ? . . . Je ne fai donc plus à quel Saint me vouer ; car vous avés là dehors une Cour bien bruyante.

LE COMTE.

Que veux-tu dire ?

PICARD.

## P I C A R D.

Que le vestibule est rempli de marchands & d'ouvriers de toute espèce, qui vous apportent tout ce qu'il faut, pour vous métamorphoser en Parisien. Tout cela est du dernier goût. Vos boucles sont travaillées en lacs d'amour, votre épée en cœurs croisés, votre chapeau est retapé à la Mousquetaire, vous aurés des manchettes d'été & d'Hiver . . .

## L E C O M T E.

Ne pourrois-je pas examiner cela demain matin?

## P I C A R D.

Ah! Monsieur, pour toutes ces belles choses-là, la mode pourroit bien changer dans les vingt-quatre heures, & puis elles resteroient sur les bras des marchands. Il y a aussi le Sellier qui s'impatiente. Il veut vous proposer l'emplette d'un vis-à-vis, d'une calèche, d'un phaéton, d'un cabriolet du dernier galant.

## L E C O M T E.

Que d'affauts tous ces gens livrent à la bourse d'un étranger! . . . Fais-les donc attendre, Picard. Aussi bien je vois paroître Léonore . . .  
*à part.* O Ciel qu'ai-je fait, & que vais-je faire encore! Mais j'ai engagé ma parole d'honneur.



SCENE



## S C E N E IV.

LÉONORE, LE COMTE, MARINE,  
P I C A R D.

L É O N O R E.

**V**ous savés sans doute que notre partie n'aura pas lieu.

L E C O M T E.

Je le fais, Madame, & j'en suis charmé. Je n'ai pas l'humeur gaée aujourd'hui.

M A R I N E , *à part.*

Voilà déjà mon Allemand qui boude.

L É O N O R E.

A votre âge on ne doit pas être sujet à ces fortes d'inégalités. Laissez le splein aux Anglois. Si dans ce pays nous ne sommes pas toujours aussi sages qu'eux, nous avons au moins l'avantage, que nous y sommes toujours de bonne humeur.

M A R I N E , *à part.*

Le salpêtre François, tout fort qu'il soit, ne fera jamais pétiller une lourde masse Allemande.

Mm

LE

## L E C O M T E.

Ah Madame ! si je pouvois être gai dans l'adversité, & traiter les affaires les plus graves en badinant, ne m'accuseriez-vous point de légèreté ?

## L E O N O R E.

Je vous entends ; mais ne prenez point le change. Notre sérénité d'ame est un don du Ciel, qui empêche, que nous ne soyons acablés par les revers, & nous laisse le degré de présence d'esprit qu'il faut, pour prendre le meilleur parti dans les rencontres les plus désagréables & les plus difficiles. Le François ne s'apésantit pas tristement sur les objets.

## M A R I N E.

Et cependant il me semble que tout va mieux, que tout est plus parfait, à Paris qu'ailleurs. Quoi qu'on y traite les affaires les plus sérieuses par Epigramme.

L E C O M T E , & *Léonore.*

Mais Madame, cette sérénité d'ame ne vous quitteroit-elle point, si l'on vous parloit sérieusement des effets que vos charmes font sur les coeurs ?

*Le Comte fait signe à Picard de se retirer, celui-ci appelle Marine, lui parle bas, s'éloigne avec elle jusqu'au fond du théâtre & sort enfin, tandis que la conversation du Comte & de Léonore continue.*

L E O.



## L E O N O R E,

Vous n'êtes jamais forti des bornes du respect, que vous devés à mon sexe & à mon rang. Je me flatte, Monsieur, que vous continuerez à me parler sur le même ton, & que vous ne me donnerez pas lieu de mettre plus de réserve dans l'amitié, que je vous porte.

## L E C O M T E.

Il est aisé, Madame, de ne point franchir ces bornes, tant qu'on n'a que des choses indifférentes à traiter; mais lorsqu'on a, par exemple, une déclaration formelle d'amour à faire, dites-moi de grace, comment s'y prend-on, pour s'en acquitter à la Françoisë, & peut-on espérer d'être favorablement reçu, ou bien est-ce contre le respect dû au Sexe?

L E O N O R E , *riant.*

Vous êtes bien fou, mon ami, & votre question m'embarasse. Une déclaration d'amour n'a dans le fond rien de choquant; plus elle est même sérieuse & moins elle offense. Il n'y a que la forme qui pourroit être irrégulière; mais vous parlez si joliment notre langue, que je ne dois pas craindre l'indécence de vos expressions. Voyons donc comment l'amour s'exprime par une bouche Allemande, par curiosité.

## L E C O M T E.

Par curiosité! Et vous ne craignés point qu'une pareille curiosité puisse avoir le moindre danger pour vous?

Mm 2

L E O

L E O N O R E.

Oh que non ! Je veux bien vous permettre de me parler tendresse. Cela est sans conséquence entre nous.

L E C O M T E.

Prérogative désespérante !

L E O N O R E.

Que dites-vous là entre les dents ? Répétez-vous votre leçon ?

L E C O M T E.

Oui , je rumine ; je cherche dans mon répertoire des phrases , des tours , pour vous dire d'une manière , qui ne blesse point votre délicatesse , qu'il est quelqu'un dans le monde si épris de vos attraits , qu'il ose vous offrir & son cœur & sa main.

L E O N O R E.

Voilà du François fort intelligible , du très-bon François quant aux termes , mais le tour en est un peu brusque. C'est une déclaration à brûle-pour-point.

L E C O M T E , *embarrassé.*

Ah , Madame . . .

L E O N O R E.

Et qui est donc l'honête homme , qui me fait l'honneur d'être si épris de mes divins apas ?

L E C O M T E.

Je n'oserois le nommer . . . *à part* . . . Quelle maudite situation !

L E O .

LEONORE, *riant.*

Pour être bien galant, il faudroit me dire que c'est vous-même.

LE COMTE.

Ce seroit le moyen sans doute de me faire chasser bien vite.

LEONORE.

Je ne fais pas trop ce qui arriveroit.

LE COMTE.

Pour éviter une disgrâce si sensible, il faut donc se résoudre à vous dire que ce n'est pas moi, mais...

LEONORE, *consternée.*

Mais...

LE COMTE.

Le Chevalier de Clorinville.

LEONORE.

Le Chevalier de Clorinville! . . . *à part* . . .  
Je suis outrée; mais feignons . . . Et d'où vient  
que le Chevalier emprunte votre voix, pour me dé-  
clarer ses sentimens?

LE COMTE, *embarrassé.*

Mais . . . sa timidité naturelle.

LEONORE.

La timidité naturelle d'un Chevalier François!  
chose Admirable!

LE COMTE.

Fut-on jamais hardi vis-à-vis d'un objet, qu'on aime tendrement? Hélas! je me mets à sa place en ce moment . . .

LEONORE.

A sa place! . . Et pourquoi vous a-t-on choisi, vous, pour être l'interprète de l'amour du Chevalier?

LE COMTE.

Les bontés que vous avés pour moi, ont fait supposer, que j'aurois peut-être le don de persuader.

LEONORE.

On a très-mal supposé. Mais votre amour propre vous a fait croire qu'il pourroit bien en être quelque chose, n'est-ce pas?

LE COMTE, à part.

Je suis perdu. Dans quel labyrinthe me suis-je engagé!

LEONORE.

Le Chevalier est téméraire de m'offrir sa main; mais vous l'êtes presque autant, de vous charger de sa commission.

LE COMTE.

Le Chevalier vous déplaît donc, Madame? vous ne voulés point en entendre parler? . . .

LEONORE.

Je ne vous dis pas cela. Je blâme seulement sa présomption & la vôtre, qui vous a fait croire, que vous possédés tant d'empire sur mon esprit.

LE

L E C O M T E.

Ah Madame ! j'ai été entraîné malgré moi à cette démarche ; j'ai donné ma parole d'honneur...

L E O N O R E.

Eh bien ! je vous pardone cette faute ; mais j'y mets une condition.

L E C O M T E.

Je souscris à tout, pourvu que vous me continuiez vos bontés.

L E O N O R E.

Conseillés - moi donc sincèrement & fidèlement, si je dois écouter le Chevalier ou non.

L E C O M T E.

On ne conseille jamais bien en fait de mariage. C'est une affaire de si longue durée, & le moindre petit chagrin, le moindre petit démêlé, qui y surviendrait, m'attireroit un reproche secret de votre part. Ainsi Madame, il faudra consulter votre cœur.

L E O N O R E.

Mais . . . que voulés-vous ? . . . Mon cœur ne sent point de répugnance pour le Chevalier. C'est un aimable homme.

L E C O M T E , *avec vivacité.*

Lui ? un aimable homme ? Eh bien ! Madame, si vous le trouvez tel, il n'aura plus besoin que je m'intéresse en sa faveur. Voilà ma commission faite.

M m 4

L E O .

LEONORE, *à part.*

Bon, il est piqué . . . *au Comte* . . . Il faut bien que vous lui trouviés aussi du mérite; car je vous crois trop de mes amis, pour soupçonner que vous me proposeriés un Epoux, qui ne fût pas digne de ma main, & je vous estime trop, pour ne pas faire cas de votre recommandation.

LE COMTE.

Vous poussés la complaisance trop loin, Madame, Je puis donc dire au Chevalier . . .

LEONORE.

Vous pouvés dire au Chevalier, qu'il n'auroit pu choisir un meilleur interprète de son cœur que vous; mais que cependant il fera mieux de venir me parler lui-même.

LE COMTE.

J'ai beaucoup gagné dans un entretien . . . mais Madame, mon succès me donne la mort.

LEONORE.

Je ne sai pas deviner des énigmes. Marine!

LE COMTE, *se tournant.*

Elle est sortie.

LEONORE.

La folle! pourquoi nous laisse-t-elle seuls? Adieu Monsieur. *elle sort.*

LE COMTE, *sortant d'un autre côté.*

Femmes de Paris, semblables aux girouettes qui tournent à tous les vents, & ne se fixent, que quand la rouille s'y met!

FIN DU TROISIEME ACTE,

ACTE



## ACTE IV.



### SCENE PREMIERE.

BELISE , LE BARON ,

*qui entrent , chacun d'un côté différent.*

LE BARON.

**A**h! *Ma belle Madame* , l'honneur de votre ren-  
contre *me fait bien aise*. Je vous cherchois  
par tout , pour m'acquiter de ma dette de tantôt.

BELISE , *tendant la main,*

C'est être trop exact , Monsieur le Baron , il n'y  
a rien qui presse , j'aurois pu vous donner la revan-  
che.

LE BARON.

Je suis acoutumé à faire *mes affaires Sonica* , &  
les dettes du jeu doivent se payer dans les vingt-  
quatre heures. C'est d'ailleurs une si petite baga-  
telle,

Mm 5

BE-

B E L I S E.

Vous apellés quatre-vingt Louis une bagatelle?

L E B A R O N.

Vraiment oui. L'objet est si mince, que je n'ose vous le présenter, là tout nud; & c'est pourquoi je les ai enfermés dans cette petite boîte à rouleaux.

*il lui donne la boîte avec les Louis.*

B E L I S E.

Cela est du dernier galant. Mais Messieurs les Allemands sont si riches, qu'ils peuvent faire les choses de bonne grace.

L E B A R O N.

Pas tous, Madame, pas tous. Mais, sans *vanterie*, je ne suis pas de ces Allemands, qui ont besoin de secouer à tout moment la bourse de leurs amis.

B E L I S E.

Je vois à votre air, que vous êtes, là un de ces Seigneurs aisés, coiffus.

L E B A R O N.

Je voudrois seulement que vous vissiez les Domaines de Monsieur mon Père. Combien nous avons de châteaux avec de véritables fenêtres & de cheminées, où la fumée ne sort pas par les portes; de combien de bêtes à cornes nos vestibules sont remplis, & de combien de *Foudres* de vieux vin du Rhin nos caves sont meublées . . .

B E-



B E L I S E.

Qu'apellés-vous des foudres ? N'allés-pas . . .

L E B A R O N.

Ce font de gros tonneaux. Je croyois que ce mot étoit connu par tout.

B E L I S E.

Passé pour cela.

L E B A R O N.

Tous nos sujets sont serfs. Il vous faut savoir, Madame, que mes Ancêtres ont eu l'honneur de faire la guerre à leurs Princes, avec leurs propres payfans armés,

B E L I S E.

Voilà ce qui s'apelle des Seigneurs !

L E B A R O N.

Je n'ai qu'un embarras, mais il est grand.

B E L I S E.

Qui est ?

L E B A R O N.

Mon père voudroit *me voir épouser* avant sa mort. Le bon homme seroit charmé de se voir *régénérer* encore de son vivant. On n'aime pas à laisser son *patrimoine* à des Collatéraux.

B E L I S E.

C'est penser sagement.

L E

## LE BARON.

Et il souhaiteroit que je fisse choix *pour cela* d'une Dame Françoisé.

BELISE, *minaudant.*

D'une Dame Françoisé !

## LE BARON.

Oui, qui pût donner le ton des modes & de la façon de vivre à toutes les autres Dames de notre canton. Les femmes, chés nous, ont un air si maufade ! Mon père pense en même tems pour le public.

BELISE.

Et comment ferés-vous, mon cher Baron ?

## LE BARON.

Je n'ai pas plutôt eu l'honneur de vous voir, Madame, qu'enchanté de votre *gracieuse Personne*, de votre visage, de votre taille & de votre grand esprit, mon cœur a formé le desir téméraire d'être possesseur de vos *vastes charmes*, & de partager avec vous la fortune qui m'attend.

BELISE, *se trouvant mal.*

Ah cessés, mon cher. Votre discours met toutes mes vapeurs en mouvement. Je me trouve mal.

LE BARON,  
*lui présentant un flacon.*

Madame prenez vite de cette eau de Luce, &  
trou-

trouvés-vous mieux; car j'entens touffer le Comte. Je ne voudrois pas qu'il pût se douter des sentimens que j'ai pour vous, ni qu'il nous trouvât ensemble. Je ne crois pas d'ailleurs, qu'il soit de trop bonne humeur.

*il sort.*

B E L I S E.

Où court-il donc? Son discours m'a tout émue.



## S C E N E II.

BELISE, LE COMTE, PICARD.

*Le Comte entre d'un air triste & rêveur. Il se promène, sans apercevoir Bélise: Enfin il rompt le silence en disant:*

**D**e tous les maux, je n'en connois pas de plus grands, que ceux qui sont causés par l'amour.

*Il se promène encore.*

Si je pouvois donc la trouver seule.

B E L I S E.

Qui? moi, Monsieur le Comte? Me voici, me voici.

L E C O M T E.

Ah Madame! je vous demande très-humblement pardon, de ne point vous avoir aperçu.

B E-

B E L I S E.

Vous paroissés triste. Qu'avés-vous ?

L E C O M T E.

Du chagrin.

B E L I S E.

Il ne faut pas vous y laisser aller. On fait affés  
 quels sont les chagrins d'un jeune homme. Vous  
 en tenés, Mon cher Comte, vous en tenés.

L E C O M T E.

J'ai le cœur navré.

B E L I S E.

Le cœur ! Eh bien, ouvrés-moi votre cœur.  
 Vous m'avés été si fortement recommandé, que j'ai  
 quelque droit de prétendre à votre confiance. Vous  
 aimés, je gage.

L E C O M T E.

Rien n'est plus vrai.

B E L I S E , *à part.*

Il feroit singulier que je fisse trois conquêtes en  
 un jour. Allons, puis que nous sommes en train.

L E C O M T E.

Que dites-vous-là, Madame ? Auriez-vous de-  
 viné la personne ?

B E.

## B E L I S E.

Je pense qu'il ne m'est point permis de deviner l'objet de votre amour, sans renoncer à une certaine modestie naturelle, & qu'il ne m'est pas permis de rester seule avec vous.

*Elle se retire brusquement, & dit en sortant.*

Le Chevalier, le Baron, le Comte! Si cela arrivoit à une autre femme, qu'elle seroit vaine!



## S C E N E    I I I.

LE COMTE, PICARD.

LE COMTE.

Que Diable a-t-elle! D'où vient ce brusque départ? Ai-je dit quelque-chose qui pût la choquer?

P I C A R D , *riant.*

J'ai pensé étouffer pendant votre entretien. Ne remarqués-vous pas qu'elle vous croit épris de ses charmes?

LE COMTE.

Elle ne fera pas si folle. Croit-elle qu'un Allemand est épris des onze mille vierges?

PI-

P I C A R D.

Oh ! elle n'est pas du nombre. Mais , quoi qu'il en soit , vous en voilà débarassé.

L E C O M T E.

J'en bénis le Ciel ; mais je ne suis pas débarassé de tous mes chagrins , de toutes mes inquiétudes . . .

*il se promène encore.*

Quelle maudite maison !

P I C A R D.

Quoi ce magnifique hôtel , où le Chevalier & le Baron vous ont conduit tantôt , vous auroit été funeste ?

L E C O M T E.

Ne m'en rapelle pas le souvenir.

P I C A R D.

Tenés le cœur me l'a dit. Si je vous avois vu aller à l'affaut , je n'aurois pas eu de plus sinistres pressentimens.

L E C O M T E.

Picard , je te permets de me traiter comme un chien. Je suis indigne de ma Patrie.

P I C A R D.

Vous auroit-on terrassé en trinquant . . . là . . . vous n'êtes pourtant pas yvre.

L E

## L E C O M T E.

Non, mais on m'a terrassé au jeu. J'ai perdu mon bon sens & mon argent.

P I C A R D.

Nous y voilà . . . Les bras me tombent . . .  
Qu'allons-nous devenir?

L E C O M T E.

Je n'en fais rien; & je ne conçois pas quel vertige a pu saisir mon esprit, quel charme m'a entraîné. Il faut qu'un homme ait perdu la raison, pour toucher cartes ou dés dans un lieu si horrible.

P I C A R D.

Mais vous, qui êtes un Seigneur si sensé?

L E C O M T E.

Malgré mes réflexions, je fus infecté par l'air contagieux de cette maison. Soit nouveauté, soit envie de gagner, je mis quelques cartes, je fus entraîné, je perdis tout mon argent.

P I C A R D.

Quel maudit guignon! Ah! Monsieur, que n'avez-vous fait comme moi? Je ne joue jamais qu'à un seul jeu avec nos Messieurs.

L E C O M T E.

Quels Messieurs?

Nn

PI

P I C A R D.

Eh, les Laquais.

L E C O M T E.

Les Laquais ! On les appelle donc aussi Messieurs dans ce pays ?

P I C A R D.

Oui, par politesse.

L E C O M T E.

Et quel est donc ce beau jeu ?

P I C A R D.

Aux quilles . . . Mais, Monsieur, vos Conducteurs ne cherchèrent-ils point à vous détourner.

L E C O M T E.

Au contraire. Ils m'encouragèrent à courir après mon argent ; & c'est ce qui me ruina.

P I C A R D.

Voilà ce qu'on gagne à avoir d'excellens amis. Ah ! si j'osois dire un mot . . .

L E C O M T E.

Dis tout ce que tu voudras.

P I C A R D.

Il faut avoir mangé un minot de sel avec un homme, avant que de se fier à lui. Je connois un peu les gens à leurs allures. Il y a si long-tems  
que



que je fers, que j'ai acquis l'usage du grand Monde. Ce Baron & ce Chevalier me paroissent de francs . . .

L E C O M T E.

Hé . . .

P I C A R D , *embarassé.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

L E C O M T E.

Non, parle avec franchise.

P I C A R D.

Puisque vous le voulés, des Seigneurs, qui vous donneront encore plus d'une inquiétude.

L E C O M T E.

Mais ce sont des gens de Condition, qui . . .

P I C A R D.

Qui mettront votre bourse à sec, si vous n'y prenés garde.

L E C O M T E.

Hélas! elle l'est déjà; & pour comble de malheur, ma lettre de crédit est épuisée. Je n'oserois plus demander d'argent à mon Banquier. Je ne fais à quel Saint me vouer. Tu me vois au désespoir.





## S C E N E IV.

LE COMTE, LE COMMANDEUR,  
P I C A R D.

LE COMMANDEUR.

**E**h bien! mon cher Comte, comment vont les  
plaisirs?

LE COMTE.

Là, là.

LE COMMANDEUR.

Je crois lire dans vos yeux que votre ame n'est  
pas tranquile.

LE COMTE.

Pardonnés-moi, Monsieur.

P I C A R D , à l'écart.

D'avoir fait des étourderies.

LE COMMANDEUR.

Ce *pardonnés-moi* est dit d'un ton si nonchalant,  
qu'il tient lieu d'aveu. Me croyés-vous honête  
homme?

LE COMTE.

Je ferois le plus injuste & le plus ingrat des  
mortels, si j'en doutois un instant.

LE

## L E C O M M A N D E U R.

Accordés-vous à un ami la permission de vous dire ses sentimens avec liberté?

## L E C O M T E.

Volontiers; lorsque cet ami est un homme aussi respectable que vous.

P I C A R D , *à part.*

Qu'un jeune homme est souple, quand il est en détresse!

## L E C O M M A N D E U R.

Si vous étiez - aussi prudent que vous êtes poli & aimable, vous ne vous perdriez pas comme, vous faites.

## L E C O M T E.

Moi, Monsieur, & par où?

## L E C O M M A N D E U R.

Par la Compagnie que vous fréquentés, par les prétendus amis que vous écoutez.

## L E C O M T E.

Je ne vois cependant que peu de monde, que quelques-uns de mes Compatriotes.

## L E C O M M A N D E U R.

C'est-là justement le reproche que j'ai à vous faire, & à tous ceux de votre Nation. Si vous ne vouliez vivre qu'avec des Allemands, que ne

restés-vous dans votre patrie? Le but des voyages n'est pas de voir des Clochers, des Palais, des Façades, ni de copier des Inscriptions & des Epitaphes. Vous êtes venu en France, pour vous perfectionner dans notre langue, pour connoître nos mœurs & nos usages, nos vertus & nos vices, pour réfléchir sur ces objets, & en faire votre profit.

LE COMTE.

J'en conviens.

LE COMMANDEUR.

Pensés-vous remplir ce but, si vous ne cherchés pas à vous introduire dans nos bonnes maisons; à lier connoissance avec nos gens de lettres, dont le commerce est si agréable & si instructif?

LE COMTE.

Que vos réflexions sont sensées!

LE COMMANDEUR.

En continuant comme vous faites, vous rapporterez de Paris la connoissance des Caffés, des Auberges, des Promenades publiques, des Actrices, des Modes & de mille frivolités, qui vous donneront tout au plus l'air & le jargon d'un petit-Maître dans votre patrie . . . Mais ce n'est pas là le tout. Les amis de ce pays sont souvent de chers amis. Votre cassette est-elle encore bien fournie?

LE COMTE.

Mais . . .

LE

## L E C O M M A N D E U R.

Parlès-moi naturellement. Il n'est pas question de diffimuler. J'en fais peut-être plus que vous ne pensés.

L E C O M T E , *avec vivacité.*

Dieu ! ma malheureuse aventure seroit-elle connue ? Léonore en seroit-elle instruite ?

## L E C O M M A N D E U R.

C'est précisément de Léonore que je la tiens. C'est elle qui m'envoie ici.

## L E C O M T E.

Ah ! je suis perdu. Où cacheraï-je ma honte ? Je n'ose plus lever les yeux sur elle.

## L E C O M M A N D E U R.

Léonore , instruite de votre malheur , ne se contente pas d'y être sensible , elle veut vous donner des marques plus essentielles de son estime. Elle suppose , qu'éloigné de votre patrie , vous pourriez manquer de secours , & elle m'a chargé de vous offrir sa bourse. Disposez-en librement.

## L E C O M T E.

Il ne manquoit que ce trait généreux pour mettre le comble à mon infortune & à ma confusion.

P I C A R D ; *bas au Comte.*

Ma foi ! voilà qui vient comme beurre en Ca-  
rême.

rême. Vous voyés que la fortune n'abandonne, jamais les beaux hommes. Acrochés, accrochés.

### LE COMTE.

Va porter ces conseils à tes semblables . . . *au Commandeur* . . . Monsieur, les procédés généreux de Léonore me pénètrent de reconnaissance, & je vous supplie de lui en faire connoître toute la vivacité; mais j'aimerois mieux mourir que d'accepter ses offres.

### PICARD, à part.

Je voudrois que le Diable emportât tous les beaux sentimens. Il n'a pas le sol, & il refuse de l'argent qui lui vient, comme s'il le trouvoit.

### LE COMMANDEUR.

Léonore va prendre ce refus pour un caprice, ou pour une marque de mépris. Prenés-y garde, elle se fâchera.

### LE COMTE.

Au contraire; elle m'en estimera davantage, si elle y réfléchit. Je me croirois indigne de sa générosité, si j'étois capable de m'en prévaloir.



SCENE



## S C E N E V.

LE COMMANDEUR, LE COMTE,  
LE CHEVALIER, PICARD.

LE CHEVALIER, *au Comte.*

**E**h bien ! Monsieur, avés-vous parlé pour moi à la Dame en question ?

LE COMTE, *d'un ton sec.*

Oui Monsieur.

LE CHEVALIER.

Vous n'aurez pas fort usé vos poumons pour la persuader, & pour faire valoir mes avantages.

LE COMTE.

Sur quoi fondés-vous ce reproche ?

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Je fais que vous êtes l'homme du monde, le plus capable de sacrifier vos petits intérêts aux devoirs de l'amitié.

LE COMTE.

Vous me rendés justice ; mais je rencontre si peu d'amis , qui méritent de pareils sacrifices.

LE CHEVALIER.

Je fors de chés la Veuve.

Nr 5

LE

## LE COMTE.

Eh bien ?

## LE CHEVALIER.

Eh bien ! elle m'a traité à peu près comme un Nègre.

## LE COMTE ,

Ce n'est pas ma faute. J'ai fait ce que j'ai pu , & peut-être au delà de ce que je me devois.

## LE CHEVALIER.

Je croyois trouver plus de sincérité dans une ame germanique ; mais j'en suis la dupe.

## LE COMTE.

Ah ! Monsieur, je suis incapable de duper personne ; j'abandonne cet art à des Chevaliers plus industrieux que moi.

## LE CHEVALIER.

Voyés donc. Il semble qu'il n'y touche point. Cependant, Commandeur, fâchés que, sous cette enveloppe simple, avec ce petit air empesté, c'est l'homme du monde le plus dangereux, sur tout auprès des femmes. Chaque jour est marqué par quelque bonne fortune, & si le Conseil d'Etat n'y met ordre, il va conquérir à l'Allemagne la belle moitié de la France.

## LE COMTE.

De grace, Monsieur, décochez vos traits caustiques contre un autre que moi. Il est généreux d'épargner un étranger.

LE



## L E C H E V A L I E R.

Il n'y a pas jusqu'à la petite Galathée, qui ne soit attachée à son char de triomphe.

## L E C O M T E.

Chevalier, prenés y garde. Je suis trop Allemand pour entendre raillerie.

## L E C H E V A L I E R.

Mais, il n'est pas tout à fait si heureux au jeu. Il voudroit terrasser les banques, comme il terrasse les cruelles; mais il échoue. Ecoutez, mon cher Comte, pour réparer la perte que vous venés de faire, vous devriés vous faire voir pour de l'argent à la foire. Tout le monde dira, allons voir le bel Allemand. C'est un moyen de refaire votre bourse, & de rendre votre réputation encore plus brillante.

## L E C O M T E.

Cette invention est digne d'un homme, qui a d'aussi heureuses dispositions que vous à faire le Gile. Allés montrer la curiosité: votre babil vous attirera des pratiques, mais mettés dans votre boutique quelqu'un de vos frères à gambades.

## L E C O M M A N D E U R,

*tirant le Comte par l'habit.*

Monfieur, vous allés trop loin.

## L E C H E V A L I E R.

Voilà un discours bien choquant. Sachés, Monfieur, que, quoique badin, je n'en suis pas moins honnête homme, & que vous me rendrés raison de cette insulte.

L E

LE COMTE.

Sachés, Monsieur, que je me laisse d'être votre jouët, & que je ne vous crains point.

LE CHEVALIER.

Allons vuidier tout à l'heure cette affaire.

LE COMTE.

Je suis votre homme. Quel endroit me don-  
nés-vous pour rendés-vous ?

LE CHEVALIER.

Derrière l'Observatoire.

LE COMMANDEUR.

Voilà, Messieurs, le fruit d'une raillerie ou-  
trageante ! vous êtes l'un & l'autre gens d'honneur,  
& je sens que vous en avés trop dit, pour que l'af-  
faire en puisse rester là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je ne lui croyois pas la tête si près du bonnet.

LE COMMANDEUR.

Je ne saurois vous laisser seuls. Permettés-moi  
de vous accompagner au Rendés-vous. J'aurai  
l'œil que tout se passe dans les régles, & comme  
il convient entre perſones de votre rang.

LE COMTE.

Je suis sûr que Monsieur vous en aura autant  
d'obligation que moi.

LE

## L E C H E V A L I E R.

J'y consens volontiers. Allons, fortons.

## L E C O M T E.

Je fuis à vous.

*ils sortent tous trois.*



## S C E N E VI.

P I C A R D , *seul.*

Je suis pétrifié . . . J'en aurai la mort . . . Que je me veux de mal d'avoir aigri le Comte contre le Chevalier ! Je m'en fais conscience ; si mon Maître alloit être tué , il pourroit revenir une belle nuit me tourmenter. Mais qui , diantre aussi , pouvoit s'imaginer que la chose iroit si loin ? Après tout , ce Chevalier est un méchant homme , qui après avoir escroqué à son ami tout l'argent , qu'un pauvre domestique auroit pu gagner en revenans-bons , & après lui avoir fait faire mille sottises , veut finir par le tuer . . . Je ne fais ce qui m'attache si fort au Comte ; mais il est certain que je n'eus jamais de meilleur Maître , de Maître plus libéral. Si je tenois ce vilain Chevalier dans ce moment , je crois que je le massacrerois. Je m'entends aussi un peu à l'escrime . . . (*il pousse plusieurs bottes*) . . . Là en tierce , parés en quarte , en voilà une en prime. Celle-là est bonne. Ha ,  
ha ,

ha, Ha, ha. Zeste, je vous le prends sur le tems.  
Un apel & puis la feinte . . . .

*il continue encore à pousser plusieurs bottes.  
Dans le même instant Marine entre avec  
précipitation, qui pense attraper un coup  
en passant.*



## SCENE VII.

MARINE, PICARD.

MARINE.

Gare, gare, vous dis-je. Etes-vous timbré,  
Monsieur Picard?

PICARD.

Et vous, Mademoiselle Marine, êtes vous blessée  
quelque part? J'ai failli vous pousser une flancona-  
de, & dans la chaleur de l'action, on ne mesure  
pas ses coups.

MARINE.

Qu'est-ce donc, qui vous rend si furieux?

PICARD.

Le Chevalier, & tous ceux qui sont de sa se-  
quelle.

MARINE.

Et pourquoi?

PI

## P I C A R D.

Parce qu'il a appelé Monsieur le Comte en duel, qu'ils sont sortis ensemble pour se couper la gorge; & parce qu'un Domestique d'honneur doit prendre pour ses ennemis tous les ennemis de son Maître.

## M A R I N E.

Vous êtes fou par la tête, mon cher Picard; mais vous me faites trembler pour ce pauvre Chevalier. Ces vilains Allemands sont méchants. Puissions-nous être délivrés de cette engeance!

## P I C A R D.

Et de quoi vivrois-je après, moi & bien d'autres honnêtes gens dans Paris?

## M A R I N E.

Un valet de louage croit encore qu'il y a un plus méchant métier que le sien!

## P I C A R D.

C'est que vous n'en connoissés pas tout le bon. Si vous aviez servi autant de Seigneurs étrangers que moi . . .

## M A R I N E.

L'Idee est croustilleuse. Les deux Seigneurs Germains, par exemple, qui fréquentent notre maison, sont tout-à-fait propres pour me dégoûter de tous les autres. Le Baron, qui a pris tout le mauvais de nos jeunes gens, en laissant là le bon, me fait enrager chaque jour . . . Il est si gesticulant, il me tient des propos si scandaleux . . .

P I.

P I C A R D.

Qui font rougir votre pudeur.

M A R I N E.

Certainement.

P I C A R D.

Mais ce n'est pas la faute du Comte; il est si sage, si modeste, si bon . . .

M A R I N E.

Qu'il n'est bon à rien. Depuis qu'il est ici, il ne m'a pas dit une seule gentillesse. Cependant ma Maîtresse en est folle, soit dit entre nous. Mais j'ai maintenant de jolies choses à lui apprendre. Elle sera enchantée de savoir qu'il est querelleur, spadassin . . . Cela avancera bien les affaires du Chevalier.

P I C A R D.

Quel dommage que vous soyés si fort son ennemie! Il vous aimoit tant, il avoit de si bonnes intentions pour vous.

M A R I N E.

Lui? Il ne m'en a jamais rien dit.

P I C A R D , *tirant une bourse.*

C'est timidité. Mais encore, au moment d'aller au combat, il me remit cette bourse & me dit, Ecoute, Picard, si je suis tué, tu donneras ces Louis à la pauvre Marine, à laquelle je n'ai pu faire encore le moindre petit présent; mais si le Ciel me conserve, je la lui donnerai moi-même, & j'y ajouterai quelques jolies nipes . . .

MA-

M A R I N E.

Le bon Seigneur ! Est-il possible qu'il se soit souvenu de moi ?

P I C A R D.

Tout comme je vous le dis-là.

M A R I N E.

Ainsi, s'il est tué, vous me remettrez donc la bourse ? Le pauvre Comte !

P I C A R D.

Vous le haïssez tant, que vous n'en voudriez pas ; & qu'il y auroit conscience de vous forcer à l'accepter.

M A R I N E.

Dans le fonds, je n'ai jamais été son ennemie ; je lui voulois même du bien. C'est ce vilain Chevalier, qui m'a animée contre lui.

P I C A R D.

Le Comte ne borroit pas ses bontés à ce petit présent ; il vouloit vous établir, vous donner un bon mari.

M A R I N E.

Quel brave homme ! Et qui étoit ce mari ?

P I C A R D , *se quarant.*

Un garçon qui est d'une figure agréable, qui a des manières, un certain air, un port . . .

O o

M A :

M A R I N E.

Qui ne ressemble pas au vôtre, j'espère.

P I C A R D.

Mademoiselle Marine, vous avés de certaines façons de parler piquantes, qui pourroient rebutter les gens, qui vous veulent le plus de bien, & qui sont faits comme moi. Mais voyés donc!

M A R I N E.

Ah ça, Mon cher Picard, ne vous fâchés point, je n'y entens pas malice; j'ai le cœur sur les lèvres.

P I C A R D.

Encore mieux.

M A R I N E.

Vous favés, au reste, combien je vous estime. Mais ce mari?

P I C A R D.

Belle estime! Ma foi, sans se piquer d'être un Adonis, on est fait comme un autre.

M A R I N E.

Oui, oui, fort bien. Mais ce mari est?

P I C A R D.

Moi-même, en personne.

M A R I N E.

C'est me faire beaucoup d'honneur; mais ne me par-



parlés pas de mariage : je suis trop modeste pour épouser. Je ne fais comment une femme peut lever les yeux sur un homme , qui est son mari.

P I C A R D.

On dit qu'il n'y a que les premiers pas qui coûtent.

M A R I N E.

Il faudroit donc essayer. Mais si votre Maître alloit être tué , m'épouseriez vous , ni plus ni moins ?

P I C A R D.

Oui , vraiment. Mais vous me faites souvenir que le Comte est en danger. Il est de mon devoir de me rendre au Champ de Bataille , pour voir ce qui se passe.

M A R I N E.

N'allés pas au moins vous exposer , mon cher Picard.

P I C A R D.

Mon cher Picard ! Que ce mot est doux ! Adieu donc , ma chere Marine. Vous pouvez dire à votre Maîtresse , que le Comte & le Chevalier sont allés vuider une affaire d'honneur ; mais présentés la chose du bon côté , soyés dans les intérêts du Comte , notre bonheur en dépend.

M A R I N E.

Je lui dirai que c'est pour elle , que le Comte se bat.

P I C A R D.

Admirable !

O o 2

MA

M A R I N E.

Revenés vite nous apprendre le succès de ce duel.

P I C A R D.

Je ne suis pas encore parti ; j'ai de la glu aux piés.

M A R I N E.

Quelle glu ?

P I C A R D.

C'est une glu que vos yeux distilent, c'est de l'amour.

M A R I N E.

Voilà du galant ; mais partés vite & revenés promptement. Le tendre n'est pas fait pour nous autres.

P I C A R D.

Allons donc, où la gloire nous appelle.

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE



## A C T E V.



### SCENE PREMIERE.

LEONORE, MARINE.

LEONORE..

**V**oilà un changement bien subit, ma chère Marine. Autrefois tu ne cherchois qu'à noircir ce pauvre Comte dans mon esprit; & depuis que tu le fais en danger, tu changes de langage, tu me fais son éloge.

MARINE.

Ah, Dame, c'est qu'il a, comme tous les Allemands, des mérites cachés, qui ne se développent qu'avec le tems.

LEONORE..

Tu as beau dire cependant, je suis dans une inquiétude cruelle, je ne saurois me tranquilliser.

O o 3

MA.

## M A R I N E.

Vous verrez qu'il s'en tirera avec honneur. On dit que ce sont de terribles pourfendeurs d'hommes que ces Allemands.

## L E O N O R E.

Le sort des armes est incertain. Je ferois au désespoir que l'un des deux vint à périr, s'il est vrai que je sois l'objet de leur querelle.

## M A R I N E.

Vous n'avez pas tort de penser ainsi; car cette aventure va donner beaucoup de matière à la médisance; & vous ferez fort bien, Madame, de cacher avec soin le goût que vous avez pour le Comte.

## L E O N O R E.

Mon caractère est franc. Je ne dissimulerai point en cette occasion. Le qu'en dira-t-on vaut-il la peine qu'on contracte un vice de plus, qui est l'hypocrisie?

## M A R I N E.

Vous êtes ingénieuse à excuser votre passion.

## L E O N O R E.

Je ne me pardonnerois jamais cette inclination, si je n'avois dessein d'épouser le Comte. Pour m'en détourner, on m'avoit dit qu'il s'attachoit à la petite Galathée, qui chante à l'Opéra. Mais s'il se bat pour moi, j'ai raison de me croire assurée de son cœur.

MA-

## M A R I N E.

Il n'y a point de doute, & d'ailleurs la petite Galathée ne doit pas vous allarmer. Les Seigneurs étrangers entretiennent ces Demoiselles, comme ils entretiennent un Suisse ou un Nègre, pour être du bel air, pour augmenter leur train.

## L E O N O R E.

Elle n'est pas jolie, toujours.

## M A R I N E.

Au contraire, laide comme un crapaud, de petits yeux en vilebrequin, un nés camard, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, un tein olivâtre.

## L E O N O R E.

Tu exagères, Marine. Mais conviens qu'elle n'a pas grand air.

## M A R I N E.

Nenni certes. Il m'a paru même qu'elle étoit un peu voutée.

## L E O N O R E.

A-t-elle de l'esprit?

## M A R I N E.

Non plus qu'un Dindon.

## L E O N O R E.

Mais on dit qu'elle babille si joliment.

## M A R I N E.

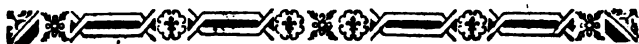
Faut-il de l'esprit pour babiller?

## L E O N O R E.

Tu rassures mon cœur. Hélas ! pourvu que le Comte sorte bien de ce malheureux duel,

## M A R I N E.

Je crois que vous le reverrés couvert de lauriers. Cela n'ira pas mal à ce joli petit minois. Mais j'aperçois Picard, qui nous en dira des nouvelles.



## S C E N E II.

LEONORE, MARINE, PICARD,  
*qui a une grande épée à son côté.*

## L E O N O R E.

**E**h bien, vite, aproche, dis-nous quel succès ? . . .

## P I C A R D.

Permettés que je respire un moment.

## M A R I N E.

Tu peux respirer une autrefois.

## P I C A R D.

Voyés-vous cette épée ?

## L E O N O R E.

Oui ; eh bien ?

P I C A R D.

Elle a été trempée dans le sang . . .

L E O N O R E ,  
*l'interrompant avec vivacité.*

Du Chevalier?

P I C A R D.

Non.

L E O N O R E.

Hélas! c'est donc du Comte.

P I C A R D.

Non plus; mais de mille Maures. Je l'ai héritée d'un Seigneur Allemand, qui avoit été à la bataille d'Oran.

M A R I N E.

On s'embarasse bien de ton épée. Dis-nous ce que fait ton Maître.

P I C A R D.

Il se fait panfer.

L E O N O R E , *s'appuyant sur Marine.*

O Ciel! il est donc blessé!

P I C A R D.

Oui, &amp; son rival aussi.

M A R I N E.

Ils se feront fait quelque égratignure dans les doigts.

P I C A R D.

Croyés-vous qu'ils se soient battus avec des épingles ?

L E O N O R E.

Il en mourra, Marine.

P I C A R D.

Toujours, ce ne sera pas de sa blessure; elle n'est que très-légère.

L E O N O R E , *vivement.*

Me dis-tu vrai, Picard ? Il faut que tu nous racontes toutes les circonstances de ce Combat.

P I C A R D.

Comme je faisois le corps de réserve, je me suis tenu à une certaine distance, derrière mon Maître.

M A R I N E.

Dans un éloignement, qui t'empêchoit de distinguer les objets.

P I C A R D.

Je me suis aperçu cependant que les combattans se sont avancés, là sur une même ligne; & qu'après avoir gesticulé pendant quelques minutes de leurs épées, le Commandeur les a séparés, & les a menés chés le Chirurgien, qui dit que ce n'est rien.

M A R I N E.

Auriez-vous aussi attrapé quelque blessure, Monsieur Picard ? vous êtes si pâle,

P I.



P I C A R D , *d'un air étoné,*

Pâle, dites-vous ? Je ne sens pourtant rien.

M A R I N E.

On ne sent pas les blessures, tant qu'on est dans la chaleur de l'action.

P I C A R D , *se tâtant par tout.*

Le Diable auroit-il eu son jeu ? . . . Vous ne voyés pourtant point de sang ?

*il se tourne & fait des Lazzis.*

M A R I N E.

Non, il n'y a rien; rassurés-vous,

P I C A R D.

Vous ayés pensé m'effrayer . . . Il faut que j'aille boire un coup. Cette Bataille m'a bouleversé le sang. Quelle folie de vouloir s'égorger pour un mot qui nous déplaît; tandis qu'il faut tous les jours entendre dire impunément tant de sottises dans le monde ! Je ne voudrois pas être Gentil-homme à ce prix. Vive l'état de Picard !

*il veut sortir,*

M A R I N E , *le retenant.*

Arrêtés-donc encore un moment. J'ai mille questions à vous faire.

P I C A R D.

Non, je ne puis. Je fais d'ailleurs que le Che-  
valier

valier va se rendre ici tout à l'heure , pour l'excuser près de Madame sur l'irrégularité de sa conduite ; & je ne voudrois point qu'il me trouvât ici. Peut-être voudroit-il s'en prendre à moi , & j'ai la tête un peu chaude. Adieu

*il sort.*

L E O N O R E.

Le Chevalier veut venir ici ? Il prend bien son tems. Je lui laverai la tête comme il faut. Marine, laisse-moi seule avec lui. Je le traiterai entre quatre yeux, de manière à me débarrasser pour toujours de ses importunités. Tache, en attendant, de t'informer de la santé du Comte, & de savoir ce qu'il fait, mais sous main, sans qu'il puisse s'en apercevoir. Il mérite bien que je boude pendant quelque-tems avec lui. Je ne le verrai pas si tôt, je t'en réponds. Je veux être sûre de son cœur, & voir du changement dans sa conduite.

M A R I N E , *sortant.*

J'exécuterai vos ordres à la lettre.

L E O N O R E , *seule.*

J'entends monter quelqu'un. C'est sans doute le Chevalier. Il fera bien reçu. Je ne veux pas seulement le regarder en face. Prenons ce livre ; ce sera une contenance.

*Elle prend un fauteuil, s'assied & tire un livre de sa poche, dans lequel elle lit.*

SCÈNE



## S C E N E    I I I.

L E O N O R E ,    L E C O M T E.

L E    C O M T E ,

*dans le fond du Théâtre & d'une voix tremblante.*

U n homme qui sent tous ses torts, qui reconnoît tous ses égaremens; mais dont le cœur est pénétré d'un repentir sincère, & qui brûle d'envie de réparer ses fautes, par une conduite plus sage & plus mesurée, peut-il espérer de votre part un généreux pardon; ose-t-il encore se présenter à vos yeux?

L E O N O R E ,    *sans le regarder.*

Il faut être bien téméraire pour le croire; & me supposer beaucoup de foiblesse pour le risquer.

L E    C O M T E ,

*s'arrêtant toujours au fond du Théâtre derrière Léonore.*

Mon dessein n'est pas de me disculper; j'attens tout de votre indulgence.

L E O N O R E.

Je n'en saurois avoir pour quelqu'un qui, de propos délibéré, m'a offensée si cruellement.

L E    C O M T E.

Hélas! Madame, il est vrai que j'ai eu le mal-  
heur

heur de vous offenser , dans la personne d'un de vos amis ; mais pouvois-je m'imaginer que vous y prissiez tant d'intérêt ? Pouvois-je souffrir un outrage de la part d'un homme , que vos sentimens pour lui rendent le plus heureux mortel de la Terre ; tandis que par-là même , j'en suis le plus infortuné ?

L E O N O R E , *à part.*

Mortifions le bien . . . *au Comte* . . . Je ne me suis jamais engagée , je pense , à faire votre bonheur : mais vous deviez , Monsieur , respecter l'amitié & l'attachement que je porte à votre adversaire.

L E C O M T E.

Vous auriez - donc pour lui de la tendresse ? . . .

L E O N O R E.

Vous avés trop d'esprit & trop d'usage du monde , pour ne pas vous en apercevoir. Je n'ai pas fait de grands efforts , pour déguiser mes sentimens.

L E C O M T E.

Vous l'aimés donc , & vous m'en faites l'avou ! . . . Ah ! je suis perdu. Il n'y a plus pour moi de bonheur dans la vie.

L E O N O R E.

Oui , Monsieur , je l'aime , & je ne veux pas vous dissimuler les sentimens de mon cœur. Ce jeune homme a mille vertus , mille charmes à mes yeux. Il est vrai que ses faux amis l'ont entraîné , & l'ont fait tomber dans leurs pièges ; mais je saurai le faire revenir de ses égaremens ; je saurai  
lui

lui procurer l'approbation des honnêtes gens de Paris. On excuse assez volontiers les fautes d'un Étranger.

LE COMTE , *à part.*

Dieu, qu'entends-je! . . . Mais de grâce, Madame, de qui parlés-vous?

LEONORE.

Mais du Comte de German.

LE COMTE.

Et c'est pour lui que vous avez tant de bontés?

LEONORE,

Faut-il vous le répéter? Oui, c'est lui que j'aime, c'est lui qui possède toute ma tendresse.

*Le Comte s'avance avec la plus grande vivacité vers Léonore, & se jette à ses pieds.*

LEONORE.

Monsieur que faites-vous? Quelle audace est la vôtre.

LE COMTE.

Je viens mourir à vos pieds.

LEONORE,

*le regarde, & voyant que c'est le Comte, elle jette un grand cri & se lève.*

Ciel, qu'ai-je fait! Quelle étourderie! Je me suis trahie.

*elle s'enfuit avec précipitation.*

LE

L E C O M T E , *seul, se levant.*

Arrêtés, arrêtés, Madame . . . Elle fuit, mais en fuyant, elle me rend le plus heureux des mortels. Il est vrai que depuis mon premier début à Paris, ma vie n'a été qu'un tissu d'extravagances. Mille colifichets inutiles ont rempli mon appartement, & vuïdé ma bourse. Je suis la dupe éternelle de l'éloquence intéressée des marchands & des ouvriers; de la feinte amitié de mes compatriotes, des Chevaliers errans de Paris, d'une petite Galathée, Maîtresse au premier offrant. J'ai risqué ma vie, en me battant pour un objet frivole . . . Que je suis un grand fou! . . . Mais tachons de réparer nos fautes. Les sentimens de Léonore les effacent toutes, & me rendent toute ma vertu & toute ma félicité. Trop adorable Léonore! vous ferés désormais l'objet de tous mes vœux. Allons nous jeter à ses piés. Mais, quelles raisons pourrai-je lui alléguer pour justifier ma conduite? Il ne suffit pas qu'elle m'aime. Je voudrois, pour ma propre satisfaction & la sienne, que son amour pût être fondé sur une juste estime. Voyons . . .

*Il se promène en rêvant. Picard entre. Le Comte, en levant les yeux le voit, & éclate tout-à-coup de rire.*



SCENE



## S C E N E IV.

LE COMTE, PICARD.

P I C A R D.

Que Diable! dequoi riés-vous si fort?

LE COMTE, *continuant à rire.*

De toi.

P I C A R D.

Tant pis. Je n'aime pas qu'on se mocque de moi.

LE COMTE.

Pardon, mon enfant. Mais dis-moi, que faisois-tu là haut sur cette montagne, avec ta grande brette & ta lunette à longue vue?

*il rit encore.*

P I C A R D.

Eh ! je faisois l'arrière-garde. Je m'étois posté tout exprès sur la hauteur, pour pouvoir fondre dans la plaine en cas de besoin.

LE COMTE.

Je te tiens quitté de ta valeur, mais je te suis obligé de ton affection. Au reste, cours au plus vite chés le Chevalier, fais-lui des complimens de ma part, & informe-toi de l'état de sa santé & de sa blessure.

Pp

PI.

P I C A R D.

Chés le Chevalier ? Eh ! vous n'y pensés pas.  
C'est un brutal.

L E C O M T E.

Je lui dois cette attention. Il y fera sensible.

P I C A R D.

Mes épaules sont aussi fort sensibles aux coups.

L E C O M T E.

Obéis. Je n'aime pas les valets raisonneurs.

P I C A R D.

Vous voulés me faire rosser.

*En sortant il fait des lazzis, qui marquent  
sa peur.*

L E C O M T E , *seul.*

J'ai-je suivre Léonore , ou ferai-je commander des chevaux de poste, pour aller en Allemagne consulter mon respectable père, sur le parti que je dois prendre, avant de m'engager plus loin ?  
Mais, O Ciel ! la voici.



SCENE





## S C E N E V.

LE COMTE, LEONORE,  
LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR,  
*tenant Léonore par la main.*

**A**h ça, Madame, ne faites point l'Enfant. Puisque, par une heureuse méprise, vous avez découvert vos sentimens au Comte, il y auroit une affectation inutile, à vouloir révoquer par bienveillance ce que votre bouche lui a déclaré si formellement.

LE COMTE,  
*se jettant aux piés de Léonore.*

Permettéz-moi, Madame, de protester à vos piés, que, si j'ai été capable de mille impertinences, il me reste assés de raison pour les reconnoître & assés de vertu pour les réparer; que vos charmes vous donnent sur mon cœur un Empire souverain, qui vous rend désormais l'arbitre de mon sort & de mes actions; & que tous mes momens ne seront consacrés qu'à vous plaire.

LEONORE.

Levés-vous, Monsieur; je n'ai dans le fonds rien appris de vous, qui fût au desavantage d'un galant-homme, ni qui méritât de vous faire perdre l'estime que je vous ai vouée.

*Le Comte se leve & lui baise la main.*

Pp 2

SCENE



## S C E N E VI.

LE COMTE, LEONORE, LE COMMANDEUR, MARINE.

MARINE, *au Comte.*

**I**l y a là dehors un Monsieur qui demande si vous logés ici, & qui en même-tems apporte cette lettre pour Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Quelle espèce d'homme est-ce ?

MARINE.

Je crois qu'il vient de la part de quelque Ministre ; car il parle fort haut, & a l'air très-imper-  
tinent.

LEONORE, *avec vivacité.*

Helas ! on aura entendu parler fourdement de votre duel, on en voudra savoir les circonstances par le Commandeur, & on viendra vous arrêter. On ne badine pas avec ces sortes d'affaires en France. J'ai de la peine à retenir mes larmes.

LE COMTE.

Que vois-je, O Ciel !

LE COMMANDEUR.

Voyons dequoi il s'agit avantque de nous aller.  
Marine donnés-moi la lettre.

*Il prend la lettre & en examine le cachet.*  
Rassu-

Rassurés-vous, elle est du Ministre de la Guerre. Il n'est pas question de duel.

*Il la lit tout bas , & marque sa joie par des gestes.*

L E C O M T E.

Par quel hazard ce Ministre, qui ne me connoît point, se fait-il informer de ma demeure?

L E C O M M A N D E U R.

Lisez cette lettre tout haut. Vous allés en savoir la raison.

L E C O M T E , *lit.*

„ L'Amitié, mon cher Commandeur, qui nous  
 „ lie depuis si long-tems ne me permet pas de  
 „ vous rien refuser. Si le Comte de German est  
 „ d'une naissance aussi illustre, & s'il a tout le mé-  
 „ rite que vous m'assurés, je suis charmé de m'être  
 „ employé en sa faveur. La chose n'a pas été  
 „ sans difficultés. Cependant le Roi a bien voulu  
 „ lui accorder le brevet de Colonel à la suite du  
 „ régiment de Royal-Allemand, & d'y joindre une  
 „ pension. Venés au plus vite à Versailles, amenez-y votre ami, & que je voie par mes yeux  
 „ l'acquisition que vous nous faites faire.

L E C O M T E ,  
*courant embrasser le Commandeur.*

Ah ! Monsieur, ou plutôt mon Père, que ne vous dois-je point?

## LE COMMANDEUR.

En m'employant pour vous, j'ai suivi les mouvemens de mon cœur & la voix de l'amitié. Dès notre première connoissance, j'ai conçu de l'estime pour votre caractère; j'ai souhaité qu'un emploi pût fixer votre séjour en France, j'ai couru à Versailles, j'ai sollicité & vous voyés le succès de mes soins; mais en obligeant un ami si aimable, j'ai travaillé plus pour moi, que pour vous.

## LEONORE.

A ce trait généreux, je reconnois le Commandeur.

## MARINE.

Et moi le cœur d'un François.

## LE COMTE.

Si ma reconnoissance ne s'exprime point dans toute sa vivacité, c'est que les termes me manquent.

## LE COMMANDEUR.

Votre silence parle. Il est très-éloquent.

LEONORE, *au Comte.*

Comme personne ne prend plus d'intérêt que moi à ce qui vous arrive, je suis charmée d'être la première, à vous féliciter sur le brillant emploi, que vous venez d'obtenir.

## LE COMTE.

Entre tous les complimens, qu'on me fera à cette  
occa-

occasion, il n'y en aura sûrement point qui me soit aussi flatteur que le vôtre. Je ne desirais d'avoir une fortune en France, que pour la mettre à vos piés.

L E O N O R E.

Connoissés-vous, Monsieur, toute la force de cette expression ?

L E C O M T E.

Je n'en connois pas d'assés forte, pour vous peindre tout mon amour.

L E O N O R E.

Ne seroit-ce point la joie, l'amitié, la reconnaissance, qui vous rendent si tendre en ce moment ? Prenés-garde qu'une illusion momentanée ne nous éblouisse l'un & l'autre.

L E C O M T E.

Non Madame, la plus éclatante fortune ne fauroit m'éblouir. Je n'en connois pas même sans la possession de votre cœur.

L E O N O R E.

De ce cœur, que vous me demandiés tantôt pour votre ami le Chevalier ?

L E C O M T E.

De grace Madame, ne me rapellés pas cette extravagance. Depuis vingt-quatre heures, j'ai été dans un vrai délire; mais de toutes les fautes que j'ai faites, la plus grande est de vous avoir parlé d'une autre passion que de la mienne.

L E O N O R E , *d'un air tendre.*

M'auriés-vous toujours aimée ?

L E C O M T E.

Ah ! Madame , n'en doutés point. J'ai commencé par l'estime , je finis par l'adoration.

L E O N O R E.

Mon cher Comte, je me suis trahie tantôt. Vous ne savés que trop ce que je sens pour vous. J'ai été toute ma vie d'un caractère franc & naturel, & je ne veux pas commencer d'aujourd'hui à faire de vaines grimaces. Je ne balance point à vous donner mon cœur & ma main.

M A R I N E.

Soyés sur vos gardes , Madame , voici des troubles - fêtes.



## S C E N E VII.

LE COMTE, LEONORE, LE COMMANDEUR, BELISE, LE CHEVALIER, MARINE.

L E C H E V A L I E R , *au Comte.*

Quoique vous ayez pris trop sérieusement quelques petites plaisanteries de ma part . . . .

L E

## L E C O M M A N D E U R.

Messieurs, point de nouvelles explications. Une affaire, terminée de part & d'autre aussi noblement, mérite une réconciliation sincère.

## B E L I S E.

C'est bien dit. Ah ça, plus de rancune. Chevalier, embrassés le Comte. J'exige de vous cette complaisance, en vertu des droits sacrés que j'ai sur vous.

*Le Comte & le Chevalier s'embrassent.*

## L E C O M M A N D E U R.

Et quels sont donc ces droits si sacrés ?

## B E L I S E.

Je n'oserois le dire . . . je rougirois . . . la modestie . . . Parlez donc Chevalier . . . C'est à vous à ménager désormais ma pudeur.

## L E C H E V A L I E R.

C'est une fonction nouvelle pour un Chevalier François, que celle de ménager la pudeur d'une femme. Mais enfin, mes amis, il faut vous dire que nous sommes venus pour vous parler d'une autre affaire d'honneur, qui va se vuider entre Madame & moi.

## L E C O M M A N D E U R.

Quel conte !

## L E C H E V A L I E R.

C'est un conte très-vrai. Il y a long-tems, que  
Pp 5 j'ai

j'ai soupiré tout bas pour Madame, l'heure est venue, où je puis soupirer tout haut. Nous allons nous unir par les nœuds de l'Hymen.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Voilà un jour heureux, & pour vous & pour ce couple aimable, que vous voyés là.

BELISE.

Quoi, Monsieur le Comte? vous feroit-il aussi survenu quelque bonheur? La mort vous auroit-elle débarassée de quelque riche Issu-de-germain?

LE COMMANDEUR.

Ce n'est pas cela; mais il vient d'obtenir le brevet de Colonel.

BELISE.

Je l'en félicite. Il pourra exercer son courage contre sa propre patrie. Avoués que nos Ministres ont bien de l'esprit.

LE COMTE.

J'obtiens aujourd'hui de la fortune un don bien plus précieux encore. Léonore, l'aimable Léonore, vient de me promettre sa main.

BELISE.

Bon. Nous voilà alliés à tous les Cercles d'Allemagne.

LE COMTE.

J'Espère, Madame, que cette Alliance ne vous déplaira point; car les cercles . . .

LE



## L E C O M M A N D E U R.

Mes amis, il n'est pas tems de faire ici des réflexions sur vos mariages. Que vos embrassemens expriment plutôt l'approbation, que vous donnes réciproquement à votre choix ; & que ce jour d'allégresse vous soit un présage du bonheur, que l'Hymen vous prépare.

*Ils s'embrassent tous ensemble. Dans le même instant le Baron arrive , suivi de Picard , qui demeurent immobiles au fond du Théâtre.*



## S C E N E VIII.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
LE BARON , PICARD.

L E B A R O N.

Que Diable ! font-ils fous ? Est-ce quelque farce qu'ils jouent ?

*Il veut aussi embrasser Bélise.*

Que j'en aie aussi ma portion.

L E C H E V A L I E R,  
*se plaçant entre deux.*

Halte-là, mon ami, je m'y oppose.

L E B A R O N.

Et de quel droit ?

L E

LE CHEVALIER.

Reconnoissés en moi l'Epoux de Madame.

BELISE.

A-peu-près , à-peu-près.

LE BARON.

Halte-là, mon ami, je m'y oppose.

LE CHEVALIER.

Et de quel droit ?

LE BARON.

Rapellés-vous que c'est moi, qui ai l'*expectance* sur ce bénéfice.

BELISE.

Je ne me souviens point de vous avoir donné la moindre espérance . . .

LE BARON.

Ha Madame ! la Justice, avec votre permission, vous fera revenir la mémoire. Nous plaiderons. Duffai-je y mettre quelques-uns de mes châteaux.

LE CHEVALIER , *à part.*

En Espagne.

LE BARON.

Ma foi, on ne fauroit quitter les jeunes gens d'un instant . . . *à part* . . . Voilà mes quatre-vingt Louis & l'étui bien employés !

LE

## L E C O M M A N D E U R.

Se ruïner, pour obtenir une femme des mains de la Justice, c'est-à mon avis se donner un ridicule, pour se préparer un enfer.

## L E B A R O N.

Mais, quand une affaire ne veut pas aller comme elle doit, il faut bien la pousser par les mains de la Justice.

## L E C O M M A N D E U R.

Sachés, Monsieur, que vos titres, pour disputer au Chevalier la main de Madame, sont bien frivoles; que vous ne gagnerez rien en plaidant, & qu'au contraire, l'amitié de ces Epoux peut vous devenir fort utile.

## B E L I S E.

Oui Monsieur, vous serés toujours le bien-venu chés nous. J'espère que vous y viendrés souvent.

## L E B A R O N.

Pour jouer à la Comete? . . . Mais quoi? Il me semble que Léonore & le Comte se parlent là aussi d'un ton bien familier.

## L E C O M M A N D E U R.

Vous savés que notre ami vient d'être nommé Colonel?

## L E B A R O N.

Je l'en félicite. Mais, veut-il enroler Madame pour le Régiment?

L E

L E C O M T E.

Non Monsieur, elle n'appartiendra point au Régiment, mais au Colonel.

L E B A R O N.

Comment ?

L E C O M T E.

La charmante Léonore vient de me donner sa main, pour marcher avec moi sous les étendarts de l'Hymen.

L E B A R O N.

Je n'entens goûte à ce mic-mac. Mais si cela veut dire que vous vous mariés, j'aurai deux bonnes Maisons de plus à Paris ; je vous ferai venir à chacun quelques excellentes pièces de vieux vin de Rhin ; & je m'amuserai quelquefois à votre buffet.

L E O N O R E.

Quel homme !

L E B A R O N.

Le Vin est le meilleur Elixir, pour guérir un honnête homme, qui a fait une culbute en amour.

P I C A R D.

C'est le fleuve d'Oubli. Mais en vérité on n'entend parler que de mariages aujourd'hui.

M A R I N E.

C'est un mal épidémique, qui continue toujours  
ses ravages. PI-

## P I C A R D.

Vous favés ce que je vous ai dit. Ne vous en sentés-vous pas atteinte aussi, Mademoiselle Marine ?

## M A R I N E.

Je sens qu'il s'élève dans mon cœur des sentimens . . .

## P I C A R D.

Ah ! des sentimens ! Ma chere Enfant, le cœur d'une foubrette peut se rendre sans capitulation.

## M A R I N E.

J'aurois bien des choses à dire là-dessus. Mais pour me marier, il me faut d'abord le consentement de Madame. C'est à Picard à l'obtenir.

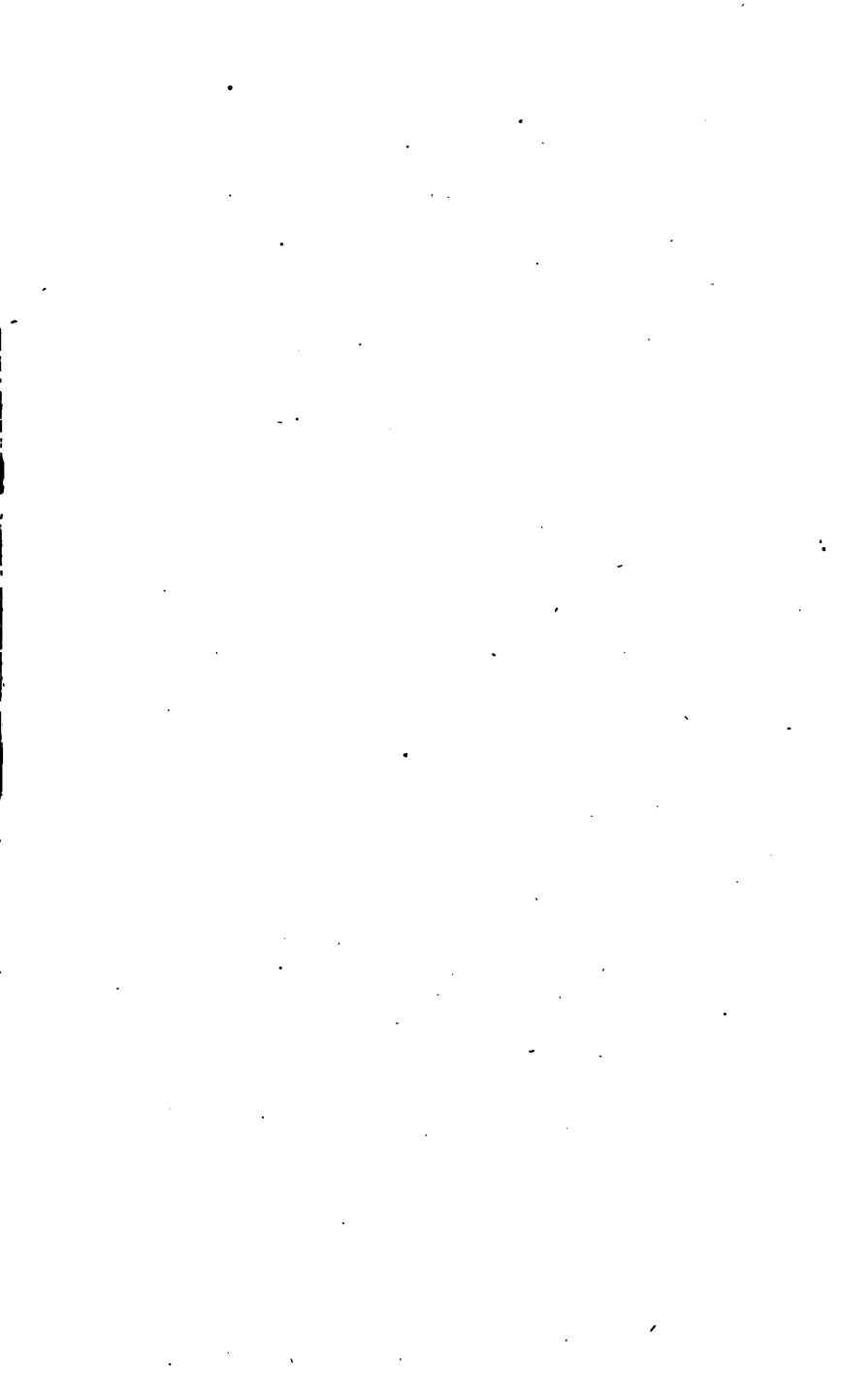
## L E O N O R E.

J'aurois mauvaise grace à le refuser.

## L E C O M M A N D E U R.

Voilà donc trois Couples assortis & contens. Réunissons nos efforts, pour consoler notre pauvre Baron de sa perte, & pour lui rendre son séjour ici gracieux & utile. Je remarque tous les jours, que Paris devient une source de libertinage & de fatuité pour ceux, qui y aportent des inclinations vicieuses & un esprit mal-fait ; mais lorsqu'on y vient, comme vous Messieurs, avec un fond de génie & de raison, Paris est pour un Allemand l'Ecole du mérite & des agrémens personnels.

FIN DU CINQUIEME ET  
DERNIER ACTE.

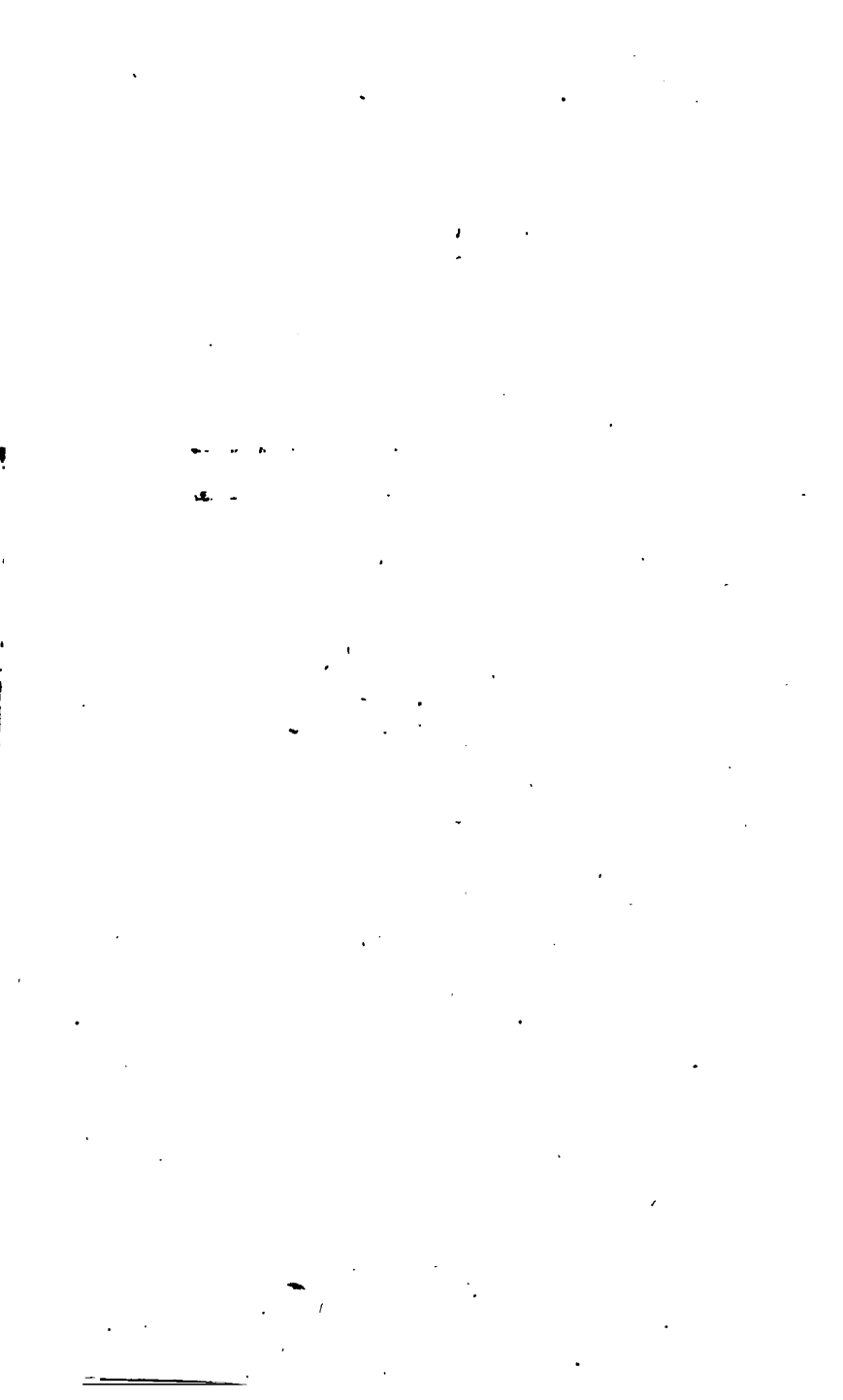


LE

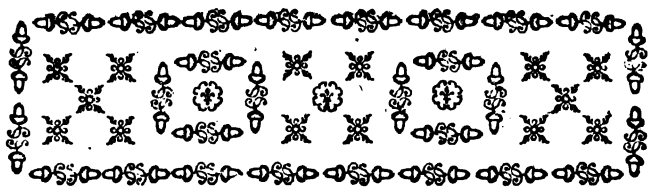
MISTERIEUX

*COMÉDIE.*

en cinq Actes.







*Le hazard ayant fait tomber dans mes mains le Théâtre de feu M. Schlægel, Auteur Allemand, j'y ai lu avec plaisir la Comédie du Mistérieux, & ne me rappelant point que ce Caractère ait été produit jusqu'ici sur la Scène Françoisè, j'ai pensé qu'il pourroit plaire par sa nouveauté. Je me proposois d'abord de n'en donner qu'une simple traduction; mais lorsque je mis la main à l'œuvre, j'y vis quelques défauts, qui me parurent essentiels dans le tissu des Scènes & dans le développement de l'intrigue. Le Dialogue-même ne marchoit pas à ma fantaisie, cela me fit naître l'idée de me borner à une simple imitation de la Pièce de M. Schlægel, de n'en conserver que le titre, l'idée générale & le dénouement; mais d'imaginer un nouveau plan, de changer les Scènes, d'en retrancher plusieurs, qui me paroissoient de trop, & d'y en substituer d'autres, qui me sembloient nécessaires. J'ai cru devoir en prévenir mes Lecteurs, pour ne point passer dans leur esprit, ni pour Plagiaire ni pour Traducteur infidèle. Ceux, qui entendent les deux Langues, verront aisément qu'il y a, entre le Mistérieux de l'Auteur Allemand & le mien, beaucoup moins de ressemblance qu'il ne s'en trouve, par exemple, entre l'Amphitrion de Plaute & celui de Molière.*

L I S E T T E.

Oh, je le crois. Il vous a prise, sans doute, à tout moment à l'écart, pour vous parler du tems qu'il faisoit.

L U C I L E.

Tu fais la mauvaise plaisante. Notre conversation n'a roulé que sur des objets très-indifférens.

L I S E T T E

Son maintien n'étoit cependant pas indifférent; & j'aurois parié qu'il vous entretenoit au moins de son ardeur & de sa tendresse.

L U C I L E.

Tu l'aurois parié! . . . A la vérité j'ai cru plus d'une fois qu'il avoit sur le cœur quelque important secret dont il vouloit me faire confidence; mais son respect apparemment l'a empêché, je crois, de parler.

L I S E T T E.

Son respect! . . . Ah! Mademoiselle, vous l'exeufés? s'il ne vous a pas parlé clairement, il a doublement tort.

L U C I L E.

Le tort qu'il a, c'est d'avoir par son air mystérieux fixé sur nous les yeux de tout le monde. Du reste tous ses propos étoient fort sensés.

L I S E T T E.

Et ce sont ces propos sensés, qui donnent envie de le connoître? Cela est tout simple.

L U.

## L U C I L E.

Mademoiselle Lifette, ce ton railleur commence à me déplaire . . . Croyés-vous que je prenne quelque intérêt à cet Inconnu?

## L I S E T T E.

Point du tout. Mais, pourquoi vous fâcher, Mademoiselle? Vous imputé-je un crime? Y a-t-il du mal à s'informer d'un beau Masque que vous rencontrés au bal, & qui vous témoigne des attentions particulières?

## L U C I L E.

Eh bien! informe-t-en, si tu veux, Lifette. Je veux bien te permettre cette curiosité. Tes talens me sont connus; mais prends garde à ne pas me compromettre.

## L I S E T T E.

Allés, ne craignés rien. Je ne suis point buse. Et quand ce Turc seroit un Muet du Sérail, je trouverai moyen de le faire parler. Je connois d'ailleurs un de ses gens.

## L U C I L E.

Je te laisse le soin de cette affaire; mais prends garde surtout d'en rien découvrir à mon père; & cela pour cause. Adieu; je vais dans mon Cabinet achever la lettre pour ma Tante.

*(elle sort)*

L I S E T T E , *seule.*

Et moi je vais me préparer à faire l'Espion Turc.



## SCÈNE II.

M. DE BELLEVILLE, LISETTE.

BELLEVILLE, *bâillant*.

**V**ous m'avez fait veiller trop longtemps. Je vou-  
lois vous voir rentrer . . .

LISETTE.

Ne feroit-il pas honteux de quitter le bal avant  
le jour?

BELLEVILLE,

Soit. Mais as-tu bien rempli mon attente? Li-  
sette est-elle digne de ma confiance?

LISETTE,

Jamais vous n'auriez pu choisir une Surveillante  
plus alerte. J'avois les yeux par tout.

BELLEVILLE,

N'as-tu rien remarqué?

LISETTE,

Rien, au moins, dont un père puisse être allar-  
mé. A la vérité j'ai cru apercevoir quelque-fois  
quelque petite étincelle d'un feu souterrain, qui  
cherchoit à sortir par les yeux.

BELLE-

## B E L L E V I L L E.

Ce feu-là n'est pas de mon goût. Il ne faut qu'une étincelle, pour embraser tout un édifice.

## L I S E T T E.

Fi donc, Monsieur. N'allés pas, en jaloux soupconneux, prendre pour plein Midi, ce qui n'est qu'un petit Crépuscule.

## B E L L E V I L L E.

Mais . . . Au Crépuscule succède l'Aurore & le Jour. Tant que je n'aurai pas choisi mon gendre, je prétens que ma fille ignore ce que c'est que l'amour.

## L I S E T T E.

L'Idée est neuve. Vous pensés donc que l'amour soit un sentiment, qu'on appelle dans son cœur, au moment que la convenance le demande. Vous voulés suivre le train des pères d'aujourd'hui, qui contens d'avoir trouvé un bon Gendre, s'embarassent peu de donner un bon mari à leurs filles.

## B E L L E V I L L E.

Lisette, j'avance en âge. Il me faut du secours dans mes travaux. J'ai plus besoin d'un Gendre que Lucile d'un Epoux.

## L I S E T T E.

Encore ne fait-on. Etes-vous sûr que Lucile pense de même, & que son choix ne prévienne pas le vôtre?

BELLEVILLE.

C'est précisément ce que tu dois empêcher.

LISETTE.

C'est précisément ce que Satan en personne n'empêchera pas.

BELLEVILLE.

Tu te trompes. J'ai là dans ma tête un expédient admirable. Je marierai Lucile, & je ferai si bien, qu'elle suivra mon goût, en croyant suivre le sien.

LISETTE.

J'en doute. C'est une fine mouche. Mais peut-on savoir quel est l'heureux mortel, que vous lui destinez?

BELLEVILLE.

Son nom n'y fait rien. Tu es trop curieuse.

LISETTE.

Et vous bien mystérieux. Je crois qu'on s'est donné le mot pour me faire enrager aujourd'hui. Mais je parie que je devine le personnage.

BELLEVILLE.

Je te le donne en cent.

LISETTE.

C'est cette belle Image, ce jeune homme, qui affecte qui se mire dans ses beaux atours, comme un paon.

BEL-

B E L L E V I L L E.

Nenni.

L I S E T T E.

C'est donc ce Doucereux qui sème par tout des pavots, & qui possède le talent de guérir des insomnies, par ses complimens recherchés & ses flatteries perpétuelles.

B E L L E V I L L E.

Non.

L I S E T T E.

Ni ce grand Flandrin à l'œil hagard, qui, dès qu'il entre, demande une table, des marques, des cartes; & qui n'a de l'esprit que dans ses doigts.

B E L L E V I L L E.

Fi donc.

L I S E T T E.

Ni ce petit Nabot au nés de péroquet, qui joue continuellement le Ministre, qui est si réservé, si fin, si subtil.

*(Belleville secoue la tête.)*

Ni votre Parasite, qui vient nous étourdir tous les jours par son maudit caquet, ce Colporteur des nouvelles du jour, qu'on pourroit nommer la Gazette ambulante.

B E L L E V I L L E.

Que dirois-tu, si je songeois à Clidamis.

L I S E T T E.

Lui comme un autre . . . Vous avés bien raison

son . . . Mais pourtant, si votre choix n'étoit pas fait, je saurois un bon fujet, un jeune homme si sage & si discret, qu'il est en garde contre son ombre-même.

B E L L E V I L L E .

Comment le nommes-tu ?

L I S E T T E .

Je ne fais pas son nom.

B E L L E V I L L E .

Est-il d'ici ?

L I S E T T E .

Je l'ignore.

B E L L E V I L L E .

Riche ?

L I S E T T E .

Je n'en fais rien.

B E L L E V I L L E .

Beau, bienfait ?

L I S E T T E .

Je ne l'ai vu qu'en Masque.

B E L L E V I L L E .

Tu me la donnes bonne. Choisir mon gendre au bal ! Et ma fille le connoît-elle ?

L I .



## L I S E T T E.

Vraiment, oui ; Et, si j'en dois juger sur les apparences, je crois qu'il ne lui déplait point.

## B E L L E V I L L E.

J'en suis très fâché, très inquiet : mais la vertu de ma fille, & ta vigilance me rassurent. Il faut la dégouter de cet Avanturier. Donnes-lui, là, quelque bon ridicule.

## L I S E T T E.

Peut-être se chargera-t-il lui-même de ce soin.

## B E L L E V I L L E.

Va appeler ma fille !

## L I S E T T E.

Elle n'est pas loin. Elle écrit dans ce cabinet. (*Lisette s'avance vers la Couliſſe*) Mademoiselle ! Monsieur votre père demande à vous parler.



## S C E N E    I I I.

M. DE BELLEVILLE, LUCILE,  
L I S E T T E.

## B E L L E V I L L E.

**M**a fille, il faudra faire préparer deux appartemens pour les Comtes de Forlis. Je les attends

attends ce soir. Le fils revient de ses voyages , & le père viendra ici à sa rencontre. Ils se sont donné rendez-vous chés moi. Nous ferons témoins de leur tendre entrevue. On dit que le fils s'est beaucoup formé.

L U C I L E .

Il aura du mérite , s'il ressemble à son père.

B E L L E V I L L E .

Un certain Léandre veut aussi me faire visite. Je ne le connois point, mais c'est un étranger , cela suffit , il faudra le retenir à souper.

L U C I L E .

En ce cas, nous ferons beaucoup de monde à table. Je cours en avertir l'Intendant.

B E L L E V I L L E .

Encore un mot, ma fille ! Les jeunes gens , que nous allons voir tantôt , peuvent être l'un & l'autre des Cavaliers aimables. Lucile , Lucile . . .

L U C I L E .

Tant mieux, Monsieur. Le souper en sera plus gai & plus amusant.

B E L L E V I L L E .

D'accord : mais gare le cœur. Je crains que vous ne preniés du goût pour le jeune Forlis , & ce ne-seroit pas là mon compte. La mort m'a ravi votre mère , vous faites aujourd'hui tout mon sup-

support. Votre Hymen me priveroit de toute ma consolation.

L U C I L E.

Ne craignés rien, Mon Père. Tant que mes foibles soins pourront vous être utiles, ils vous sont consacrés. Je m'engage à ne vous quitter jamais.

B E L L E V I L L E.

O ma chère Lucile, que l'aspect d'un homme aimable est dangereux! Combien de résolutions ne peut-il pas détruire! Que de vœux ne fait-il pas rompre!

L U C I L E.

Ce ne seront pas ceux d'une ame, aussi ferme que la mienne. Non mon cher père, je vous donne ici ma parole, que ni Léandre ni Forlis n'auront jamais mon cœur.

B E L L E V I L L E.

Donnés donc votre main, & tenés moi parole.

L U C I L E , *donnant la main.*

La voilà, mon père.

B E L L E V I L L E.

Cette promesse me rassure. Je vais, d'un esprit tranquile, retourner à mes affaires; & vous, ma chère Enfant, allés régler le tout avec l'Intendant,

*Il sort avec Lucile.*

SCENE



## S C E N E . IV.

L I S E T T E , L É A N D R E ,

*habillée en Laquais.*

L I S E T T E .

**S**i c'étoit le Turc, elle n'auroit pas pris, si à la légère, un pareil engagement. Elle auroit capitulé au moins.

*apercevant Léandre.*

Mais quoi ? Ne vois-je pas là sa livrée ? Oui, c'est son domestique. Quelle mine égarée !

L É A N D R E , *regardant autour de soi.*

Ma belle Enfant, seriez-vous, par hazard, Suivante d'une certaine Dame . . .

L I S E T T E .

Mon beau Garçon, seriez-vous, par hazard, Serviteur d'un certain Monsieur . . .

L É A N D R E , *d'un ton inquiet.*

D'un certain Monsieur ! . . . Qui vous a dit que mon Maître est un certain Monsieur ? . . . Il faut avec vous mettre les points sur les Is, à ce que je vois . . . Mais sommes-nous seuls ici ?

*(il regarde encore autour de soi)*

L I S E T T E.

Oui, A moins que nous n'ayions tous deux la berlue.

L E A N D R E.

Je crains toujours l'oreille des Indiscrets.

L I S E T T E.

Vous-avés donc quelque important secret, à me dire ?

L E A N D R E.

Oui, mon Maître voudroit savoir comment votre Maîtresse a passé la nuit.

L I S E T T E.

En effet, ce secret est de grande importance. Mais pourroit-on savoir comment s'appelle ce cher Maître, ce qu'il est, ce qu'il fait ?

L E A N D R E.

Pourquoi toutes ces questions ? Je hais à la mort les filles curieuses . . . . Son nom ? . . . . Je n'ai pas commission de vous le dire.

L I S E T T E.

C'est ce Turc déguisé que nous vîmes cette nuit au bal.

L E A N D R E , *vivement.*

Qu'appellés-vous Turc ? Est-ce qu'on va supposer de but en blanc qu'un homme n'est pas Chretien ?

Rr

L I.

## L I S E T T E.

Je ne croyois pas vous faire un mauvais compliment. Il est des Turcs qui ne sont pas tant chiens. Nous ne méprisons pas ici les vertus ottomanes.

## L E A N D R E.

Comment ? Auroit-on ici quelque liaison avec la Porte ?

## L I S E T T E.

Point de mauvaise plaisanterie ? Dites-moi naturellement quel est votre Maître ?

## L E A N D R E.

Un fort honête homme.

## L I S E T T E.

Me voilà bien instruite. C'est un beau titre ; mais il est si commun, qu'il ne désigne personne. Les plus grands maraudeurs l'usurpent tous les jours . . . Allons , allons ! D'où est votre Maître ?

## L E A N D R E.

Si je m'en souviens bien . . . il est . . . de sa Patrie.

## L I S E T T E.

Voilà qui est surprenant, qu'un homme ait une patrie ! Messieurs, je vous prends, avec votre permission, tous deux pour de grands vauriens. L'Honête homme est franc, & l'homme mystérieux a toujours ses raisons pour l'être.

LEAN.

L E A N D R E.

Et moi, je ne vois point que l'honête homme soit tenu de décliner son nom, & de conter l'histoire de sa vie au premier venu.

L I S E T T E.

Quand cela seroit, vous du moins, vous ne risqués rien, à me dire votre nom.

L E A N D R E.

Si vous étiez discrète, je pourrois vous dire . . . que je m'appelle . . . Frontin.

L I S E T T E.

Frontin ? Je connois un Frontin, qui ne vous ressemble guère. Mais soit, Monsieur Frontin, dites-moi, que nous veut votre Maître ?

L E A N D R E.

Je l'ignore. Mais si vous voulés bien remettre en cachette ce Portefeuille à votre Maitresse, je pense qu'elle y trouvera le Mistère éclairci.

L I S E T T E,  
*lui arrachant les tablettes.*

Eh ! donne donc Nigaud. Je vais dès ce pas le remettre à Lucile.

L E A N D R E,  
*s'apercevant qu'il a fait un qui pro quo.*

O Ciel ! je suis perdu. J'ai fait un qui pro quo. Je vous ai donné mes tablettes.

Rr 2

LI-

L I S E T T E ,  
*se mettant en devoir de les ouvrir.*

Tant mieux. Voyons si j'en découvrirai pas quelque trace de ce que je veux savoir.

L E A N D R E , *consterné.*

Non, non, ma chère Enfant, non. Rendés-moi ce Chiffon. Les tablettes des Laquais sont remplies de sottises. Cette lecture feroit rougir une fille d'honneur comme vous.

... L I S E T T E .

La curiosité fera un peu de violence à la pudeur.

L E A N D R E ,  
*se jettant à ses piés, & tirant une bourse.*

Ma belle Enfant, tenés, mon Maître destinoit ces vingt Louis pour celle, qui rendroit l'autre portefeuille à votre Maitresse. Acceptés-les & rendés-moi celui-ci.

*(Lifette secoue la tête.)*

Je suis perdu. Vous ferés cause que mon Maître me fera expirer sous le bâton.

*(Lifette veut commencer à lire.)*

Pour Dieu ne lisés point, mon ange, mon poupon, mon adorable!



SCÈNE





## S C E N E V.

LEANDRE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part au fond du Théâtre.*

**S**uis-je double? . . . ou le Diable me fascine-t-il les yeux? Oui c'est un enchantement.  
(*il tremble*)

LISETTE, *l'apercevant.*

Ha, ha! Voilà un Frontin second, un cadet de la famille,

LEANDRE, *se levant brusquement.*

Quel contre-tems! Quel tour abominable. Sûrement ce coquin me suit ici, pour m'espionner.

FRONTIN.

Mon Camarade inconnu, dites-moi de quel droit vous portés la livrée de mon Maître?

LEANDRE,  
*se cache le visage & veut sortir.*

Il me prend un étourdissement, qui m'oblige de vous quitter.

FRONTIN, *Parrêtant.*

Non, non, Tu ne m'échapperas pas. Je veux savoir pour quelle raison tu t'es fait mon Sosie;  
Rr 3 après

après quoi je te mènerai au cabaret voisin , pour faire connoissance , & pour te guérir de ton vertigo.

L I S E T T E .

Voilà le vrai Frontin. C'est son air , son langage.

L E A N D R E , *bas à Frontin.*

Ivrogne , ouvre les yeux , reconnois-moi & tremble.

F R O N T I N , *bas.*

Que je suis un grand sot ! Réparons l'étourderie.

*(il court embrasser Léandre & dit tout haut)*

Mon cher Camarade , que je suis enchanté de te revoir. As-tu donc pris , pour revenir , les ailes de l'amour ?

L E A N D R E .

Maraud , tu fens la Sinagogue . . . Mais peut-on savoir quel motif amène l'officieux Frontin auprès de Mademoiselle ?

F R O N T I N .

J'y viens pour rendre hommage à ses charmes. Je la connois depuis le berceau ; j'ai joué mille fois avec elle au pié de bœuf , à la savate , à cache-cache mitoulas.

L E A N D R E .

Ah Frontin ! s'il te reste encore un peu de crédit sur son esprit , aide-moi à lui persuader de me rendre un certain portefeuille , que je viens de lui donner par mégarde.

FRON-

## F R O N T I N.

Apartient-il à notre Maître ?

L E A N D R E.

Oui vraiment. Il seroit homme à me renvoyer, s'il favoit le malheur qui m'arrive.

F R O N T I N.

Qu'apelles-tu malheur ? C'est plutôt un coup d'étourdi, qui mériteroit les étrivières. Si j'avois l'honneur d'être ton Maître, ton dos s'en ressentiroit.

L E A N D R E, *à part.*

Le Maraude !

F R O N T I N, *à Lisette.*

Lisette, écoutes-moi : il y auroit de la cruauté, à abuser de la simplicité de ce pauvre benêt. Rends-lui son porte-feuille.

L I S E T T E.

Je ne veux simplement que le parcourir un peu. Peut-être y trouverai-je quelque trace d'un secret, que je cherche à découvrir.

L E A N D R E.

Surprendre un secret, c'est commettre un vol formel, & de tous les larcins c'est le plus criminel.

L I S E T T E.

Tarare.

R r 4

FRON-

## FRONTIN.

Nigaude, voudrais-tu faire un crime pour une vétille, & griller dans l'Enfer pour une petite curiosité. Fais plutôt quelque faux pas, qui en vaille la peine. Donne les tablettes!

## L I S E T T E.

On a beau dire & beau faire; un ancien Soupirant conserve toujours sur nous quelque reste d'Empire . . . Puisque vous le voulez, Frontin, je ferai un effort sur ma curiosité, je lui rendrai son portefeuille.

## L E A N D R E ,

*veut l'embrasser, & lui arracher les tablettes.*

Et moi j'embrasserai la plus généreuse des Sou-brettes.

L I S E T T E , *l'arrêtant.*

Halte-là, mon Ami. Ce que j'en fais n'est pas pour vos beaux yeux, mais uniquement pour ce Frontin-là. Aussi ne troquerai-je jamais ces tablettes, que vous n'ayiez auparavant embrassé ce garçon.

## L E A N D R E.

Quoi? J'embrasserois ce polisson!

## L I S E T T E.

Oui, & vous devriez, à genoux, lui en témoigner votre reconnaissance.

## FRONTIN.

Oh! je le dispense de la gémuflexion.

## L E A N D R E.

Que ne feroit-on pas dans le cas, où je suis ?  
(il embrasse Frontin) Oui, Frontin, je m'en ressouvien-  
drai dans l'occasion, je connois le prix des bons  
offices, & je tâcherai de te récompenser de celui-  
là, si je puis.

## L I S E T T E.

Cela est bien froid.

## F R O N T I N.

Suffit, suffit. Il me fait encore trop d'honneur.

## L I S E T T E,

*troque de tablettes avec Léandre, & prend la bourse.*

Allons, je ne veux plus chicaner. Il faut faire  
les actions généreuses de bonne grace.

## L E A N D R E,

*prenant avec transport les tablettes & les baisant.*

Ah mon cher Porte-feuille, objet de mon a-  
mour & de tous mes soins . . . Adieu.

(il s'enfuit)





## SCÈNE VI.

LISSETTE, FRONTIN.

LISSETTE.

Il oublie le remercement , qu'il me doit,

FRONTIN.

Tu tiens dans tes mains le plus solide de tous les remerciemens. Le vent ne l'emportera pas comme tous les autres.

LISSETTE.

Tu as raison : mais dis-moi, par quel hazard as-tu changé de Livrée. Ton premier Maître t'a chassé sans doute pour quelque impertinence.

FRONTIN.

Oui, mais l'impertinence étoit de son côté. Son Intendant des finances étoit un piètre personnage, qui nous laissoit souvent dans de grands embarras; si bien qu'un beau matin, de peur d'être mis trop à l'étroit, nous gagnâmes le large. Et moi, voyant qu'un domestique lui devenoit onéreux, je résolus, par grandeur d'ame de le quitter.

LISSETTE.

Tu pris le noble parti de désertier.

FRON-

## F R O N T I N.

Non , j'ai de l'honneur. Je lui demandai mon congé & mes gages ; mais je n'obtins qu'un soufflet du vilain. C'étoit tout ce qu'il avoit à la main. Sensible, comme je le suis, je l'envoyai paître ; & ayant rencontré un Voyageur à la poste, je m'engageai tout de suite à son service.

## L I S E T T E.

Bon. Et ce voyageur, ce nouveau Maître n'est-il pas l'homme de tantôt, ce soi-disant Frontin.

## F R O N T I N.

Je ne suis pas homme à trahir un secret.

## L I S E T T E.

Pour moi, je suis curieuse, & j'aime cent fois mieux un valet babillard, qu'un valet mystérieux. J'ai même ceux-ci en horreur : ainsi parle ou décampe.

## F R O N T I N.

Ne te fâches point. J'imagine un expédient, qui est d'un genre mitoyen entre fidèle & traître, & au moyen duquel, je puis satisfaire ta curiosité, sans blesser ma conscience — Vois, nous irons nous placer chacun dans un coin, le dos tourné l'un contre l'autre. Là je pourrai parler à ces murs, à ces voutes, sans trahir mon devoir. Si par malheur, tu te mets aux écoutes, ce ne sera pas ma faute à moi.

## L I S E T T E.

Frontin, je crois que tu as appris à radoter  
avec

avec ton Maître. Cependant il faudra bien que j'aie la complaisance de me prêter à tes folies.

*(ils vont se placer , chacun dans un coin)*

F R O N T I N .

Mon Maître est un homme de bien , mais mystérieux , même à propos de rien. A chaque question qu'on lui fait , il sue à grosses gouttes , & se donne la torture , pour trouver des réponses ambiguës. Je n'ai point encore entendu son vrai son de voix. Pour me demander l'heure qu'il est , il me prend à l'écart , & me chuchote à l'oreille. En voyage , il part à la fourdine de chaque gîte , & l'on diroit qu'il doit le paiement à l'hôte. Jamais il ne suit tout droit le chemin qu'il a à faire. Bref , il est ombrageux , & tout est mystère chés lui.

L I S E T T E .

Est-ce là tout ce que tu fais de lui ?

F R O N T I N .

Hélas ! oui. Je n'en fais pas davantage.

L I S E T T E .

Permetts donc qu'à mon tour je te fasse quelques questions. Ton Maître n'étoit-il pas masqué en Turc au bal d'hier ?

F R O N T I N ,

Je ne puis le nier.

L I S E T T E .

Et cet autre animal , qui te ressembloit si fort ,  
du



du moins par la livrée, & qui m'a remis ces tablettes, n'est-ce pas aussi ton Maître?

F R O N T I N.

Je ne dis pas que non.

L I S E T T E.

Dis-moi naturellement ne se nomme-t-il pas Léandre?

F R O N T I N.

Voici l'endroit scabreux; mais dût-on me pendre, il faut avouer.

L I S E T T E.

D'où est-il?

F R O N T I N.

Hélas ! je n'en fais rien.

L I S E T T E.

Que vient-il faire ici?

F R O N T I N.

Pas davantage.

L I S E T T E.

Est-il riche ou gueux?

F R O N T I N.

Je n'en fais rien.

L I S E T T E.

Est-il bon gentilhomme?

FRON-

FRONTIN.

Hélas! je n'en fais rien.

L I S E T T E.

Sait-il faire de l'or?

FRONTIN.

Hélas! je n'en fais rien.

L I S E T T E.

Crois-tu qu'il reste long-tems dans cette ville,  
& qu'il y soit sans dessein?

FRONTIN.

Hélas! je n'en fais rien.

L I S E T T E.

As-tu perdu l'esprit?

FRONTIN.

Hélas! je n'en fais rien.

L I S E T T E.

En ce cas tout est dit.

*(elle s'enfuit. Frontin, après avoir attendu  
quelque-tems, la cherche par-tout.)*

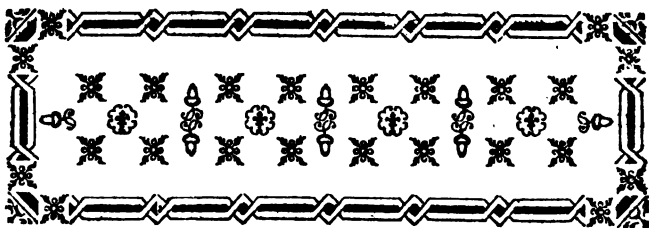
FRONTIN.

Oh la Coquine! Elle a disparu. Elle se joue  
de moi. Lisette, est-ce ainsi que tu paies mes  
confidences?

*(Il la suit.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE



## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

LEANDRE,

*seul, habillé en Péruquier, ayant sous le bras deux fers, l'un à friser & l'autre à toupet.*

*(il fait le tour de la Sale & regarde par-tout)*

**T**out est en sûreté. Grace au Ciel! je respire. Le monde n'est plein que de curieux, que de furets. O sages francs-maçons, que vous êtes heureux! Un fidèle thuileur garantit votre Loge de l'approche indiscrete du prophane vulgaire. Il me prend envie d'engager un personnage si utile à mon service.

*(il tire de sa poche un petit miroir & se mire.)*

Mes soins ont réussi. Cet habillement me déguise à merveille. Le rouge de Paris & le blanc d'Italie ne masquent pas si bien nos plus habiles Coquettes, que cet habit poudreux & ce fard innocent

cent me travestissent. Que de peine il m'en a coûté, pour m'introduire dans cette Maison, sans être reconnu! Si je l'étois, tout seroit perdu. J'adore Lucile; & si j'en dois juger par les Lettres de mon père, il me destine un autre parti; il n'a pressé mon retour que pour me marier à un objet, qui m'est inconnu; il me paroît même que son Ami M. de Belleville est d'intelligence avec lui. Comment faire pour rompre ce dessein, pour instruire sa fille de mes tendres sentimens pour elle, pour la faire entrer dans mes vues? Tout dépend ici de la diligence & du secret.

*(il regarde encore autour de soi, & aperçoit en frémissant Lisette.)*

J'en ai trop dit.



## SCÈNE II.

LEANDRE, LISETTE.

LISETTE.

Peut-on savoir, mon Ami, ce qui vous amène ici?

LEANDRE.

Pour Dieu, Mademoiselle, ne criés pas si fort, on pourroit nous entendre.

LISETTE.

Le monde entier, je pense, peut savoir ce que nous avons à nous dire.

LEAN-

## L E A N D R E.

Le monde entier ! O Ciel ! que le Sexe est ba-  
billard , & qu'une fille est légère !

## L I S E T T E.

Mais qui êtes-vous donc.

## L E A N D R E.

Entre nous soit dit, un baigneur de Paris. Or,  
qui dit Parisien, dit homme de goût. Aussi d'un  
coup de peigne ou deux, j'embellis une femme.

## L I S E T T E

Quel talent admirable ! Cet art vous fera ado-  
rer ici ; & vous fera faire plus de fortune, que ce-  
lui de faire prospérer l'Etat. Voudriés-vous que  
je vous recommande à ma Maîtresse ?

## L E A N D R E.

Ce seroit le comble de mes vœux. Mais je  
voudrois commencer, par faire sur vous l'essai de  
mes talens.

## L I S E T T E.

Vous êtes trop poli. Je prends ordinairement  
soin moi-même de ma frisure ; mais vous-avés l'air  
si honnête, vous paroissés si habile . . .

## L E A N D R E ,

*lui passant la main sous le menton.*

Allons ! Je suis prêt à vous montrer mon ou-  
vrage.

## L I S E T T E .

Tout doux. Vous allés trop vite. Je suis habillée , & ma Maîtresse a fait sa toilette depuis deux heures. Nous allons donner un grand souper ce soir.

L E A N D R E , *tirant un billet.*

En ce cas , je vous supplie , de remettre en secret cette lettre dans ses mains.

## L I S E T T E .

De la part de qui ?

L E A N D R E .

D'une certaine Amie qui me protege , & qui veut bien me procurer sa pratique.

## L I S E T T E .

Qui se nomme ?

L E A N D R E .

Son nom n'y fait rien. Il est dans le billet.

## L I S E T T E .

Je n'ai pas coutume de rendre une lettre d'un Inconnu : mais que ne fait-on pas pour un joli garçon ?

*(Frontin paroît en ce moment. Léandre l'aperçoit & déchire d'abord la lettre , dont il laisse tomber les morceaux. Lisette les ramasse tout doucement & sort.)*

SCENE



## S C E N E    I I I.

L E A N D R E ,   F R O N T I N .

F R O N T I N ,   *riant.*

**E**ncore une nouvelle Mascarade ! Monsieur , que veut dire ceci ?

L E A N D R E .

Encore ici , maraud ! Cette rencontre cache quelque vilain mystère. Crois-tu que j'aie oublié la Scène de tantôt. Quelqu'un se sert de toi pour éclairer mes pas. Qu'on est malheureux de ne pouvoir se passer de Domestiques !

F R O N T I N .

Voilà ce qu'on gagne à servir des ingrats. On court , on se tracasse , on se met hors d'haleine , pour leur porter une bonne nouvelle , & voilà , voilà comme on est traité.

L E A N D R E .

Ce que je dis , mon cher Frontin , n'est au fond que pour rire. Quelle nouvelle as-tu ?

F R O N T I N .

Aucune. Je hais les mauvais complimens & les affronts.

LEANDRE.

Va, les Frontins ne sont pas mis hors du Régiment pour des affronts.

FRONTIN.

Cependant on a quelque-fois des affaires d'honneur pour de moindres sujets.

LEANDRE.

Faquin, sans raisonner, conte-moi ta nouvelle.

FRONTIN.

Puisque vous le prenez sur ce ton, il faudra bien vous dire, que M. de Belleville vient de vous faire inviter ce soir à souper.

LEANDRE.

Je suis perdu. Frontin, ce coup me frappe. Il y a ici anguille sous roche. On cherche à m'attraper.

FRONTIN.

Vous ne pensez donc pas que Lucile en fera. Soupe-t-on à regret avec celle qu'on aime ?

LEANDRE, *à part.*

Je me serai trahi ! *à Frontin.*  
Moi, aimer Lucile ! Quelle apparence. Ce butor avec ses visions, m'attirera quelque méchante affaire.

FRONTIN.

Ah ! voilà le langage des amans.

LEANDRE.

Et le tien est celui d'un sot ? . . .

SCENE





## S C E N E IV.

CLIDAMIS, LEANDRE, FRONTIN.

CLIDAMIS, *à part, tout effoufflé.*

Je n'en puis plus. Faire tout le tour de la ville pour rien, sans pouvoir découvrir les moindres traces de ce maudit Turc ! Cela est piquant. Mais voici un homme de sa livrée.

*à Frontin.*

Mon Ami, n'appartenés-vous pas à ce Monsieur Léandre, qui vient d'arriver ici ? Ne sauriez-vous me dire d'où il vient, où il va, quel personnage c'est, quels sont ses projets, quel dessein l'arrête ici & . . .

F R O N T I N,

Vous m'en demandés beaucoup plus que je n'en fai.

C L I D A M E S.

Vous faites le réservé. Allons, parlés. Les paroles n'écorchent pas la bouche, au surplus, je fai payer les nouvelles qu'on m'apprend.

*(il donne de l'argent à Frontin, qui l'accepte.)*

F R O N T I N.

Mais . . . nous voyageons ensemble . . .

C L I D A M I S.

Je vous entends, lui comme maître, & vous comme valet.

Ss 3

FRON.

## FRONTIN.

Quoi qu'il en puisse être, je vous garantis que c'est un fort joli garçon.

## CLIDAMIS.

Réponse de Normand. Or ce joli garçon qu'est-il venu faire en cette ville ?

## FRONTIN.

Oh dame ! c'est un mystère, qu'on ne sauroit pénétrer, à moins que d'être forcier.

## CLIDAMIS.

Je parie que c'est un Aventurier.

## FRONTIN.

Nenni certes. *(il prend Clidamis à l'écart)* Mais je soupçonne parfois que c'est un Roi de Corse, ou du Paraguay, ou bien quelque Prétendant.

## CLIDAMIS.

Un Roi de Corse ! Parbleu, l'avis est bon. Par-tons delà . . . Tenez voilà de quoi boire à ma santé.

## FRONTIN.

Si Léandre étoit Roi, il donneroit ma foi du fil à retordre à ceux, qui voudroient découvrir son secret. Je plaindrois bien les Cabinets.

## CLIDAMIS, à Léandre.

Mais vous, Monsieur le baigneur, vous coëffés sans doute la belle Lucile ?

LE-

L E A N D R E.

Je brigue sa pratique.

C L I D A M I S.

On pourra vous servir, car j'ose me flatter d'avoir quelque ascendant sur son esprit, & je pourrai fort bien en faire un jour ma femme.

L E A N D R E.

Vous Monsieur ?

C L I D A M I S.

Oui moi. Cela vous surprend-il ? Vous autres heureux Péruquiers, qui frisés les Dames, qui parcourés au moins dix ruelles par jour, vous êtes souvent des porteurs de billets-doux. Vous servés les amans, & vous trompés les maris.

L E A N D R E.

Je vous prie de m'excepter de la règle.

C L I D A M I S.

Quoi qu'il en soit, comme ceux de votre profession s'introduisent par tout comme la fausse monnoie, je pourrois, par votre canal, savoir ce qui se passe à la Cour & dans la ville, si vous vouliez bien m'en faire tous les jours un fidèle rapport.

L E A N D R E.

J'ai jusqu'ici fort peu de pratiques en ville. Je fers des étrangers, qui, comme les pigeons aux Colombiers, arrivent aux auberges, & s'en vont.

CLIDAMIS.

Tout Péruquier, tout barbier doit être nouvelliste. C'est un devoir de sa charge. Vous m'avez l'air d'être initié dans tous les secrets de votre métier. Je suis sûr, que vous connoissés un certain Léandre, qui loge depuis trois jours à l'Hôtel de Brabant.

LEANDRE, *embarrassé.*

J'en ai entendu parler confusément.

CLIDAMIS.

Il m'importe d'être instruit exactement de toutes les menées de cet original-là ; de savoir s'il tient à quelque Cour, ce qu'il vient faire ici, s'il va sur mes brisées. Il faudroit, mon cher, le suivre à la piste, épier ses allures, ses mines, ses discours, corrompre ses gens, avoir sans cesse des yeux vigilans sur son bureau, lui escamoter ses papiers, tâcher d'attraper quelques-unes de ses lettres . . .

LEANDRE.

Oh ! vous ne gagnerez pas sur moi, de me faire faire pareille horreur.

CLIDAMIS.

Ne craignés rien. Vous serez secondé. J'ai déjà mis plus de vingt espions à ses trousses. Il ne sauroit faire un pas, sans être observé.

LEANDRE, *bas.*

L'avis est toujours bon,

CLF

## CLIDAMIS.

On dit que c'est un brouillon, un esprit dangereux, qui trame quelque complot contre notre Cour, qui cherche à séduire les gens en place, & à gagner les Ministres.

LEANDRE,

Et vous croyés sans examen les calomnies, que vous entendés contre un homme de probité?

CLIDAMIS.

Non, la chose a tout l'air d'être vraie. On assure même, que le Drôle veut me soufler Lucile.

LEANDRE.

Lui, Monsieur! Cela ne se peut pas. (*à part*) Lâchons lui quelque bourde. (*à Clidamis*) Car il est marié.

CLIDAMIS.

Marié! En êtes-vous bien sûr?

LEANDRE,

Il a femme & enfans.

CLIDAMIS.

O nouvelle admirable! Je vous en dois mille remerciemens. Venés mon Cher, que je vous embrasse.

LEANDRE, *bas.*

J'aimerois mieux embrasser un Tigre.

(*Clidamis s'avance pour l'embrasser, mais Léandre lui passe sous les bras.*)

## CLIDAMIS.

Est-il forcier ? Il s'est perdu dans mes bras.

*(il regarde Léandre d'un œil fixe.)*

Mais quoi ? plus je regarde ce drôle , plus je crois le reconnoître. Ma foi c'est bien lui.

*(il rit à gorge déployée)*

Oui, c'est notre Turc en personne.

*(il fait encore des éclats de rire)*

## LEANDRE.

Vous vous trompés, Monsieur, je ne suis point Turc, j'ai l'honneur d'être Gascon.

## CLIDAMIS.

A d'autres, à d'autres ! Je me connois en physionomies . . . Parbleu ! cette aventure vaut de l'or. Que je vais persifler Lucile ! Son illustre Amant m'en fournit la matière. Un péroquier, un pié-plat a pensé faire tourner la tête à cette fille.

*(il rit encore & dit à Léandre.)*

En vérité, mon ami, vous êtes un personnage dangereux.

## LEANDRE.

Monsieur, il n'est pas d'un coeur généreux de se mocquer, de qui n'ose répondre. Si nous étions égaux, je pourrois au moins me défendre.

## CLIDAMIS.

Peste ! voilà des sentimens au dessus d'un péroquier. Seriez-vous, par hasard, quelque Amant déguisé ?

LE-

L E A N D R E , *à part.*

O dieu ! ferois-je découvrir ?

C L I D A M I S.

Sachés que j'ai le coup d'œil perçant. Vous aurés beau faire, je saurai découvrir vos projets. On vous donnera des mouches, & vous éprouverés encore aujourd'hui, que Clidamis n'est pas homme de Cour pour rien.

L E A N D R E ,  
*s'enfuit, & Frontin court après lui.*

Quel étrange homme ! Non, j'aimerois mieux vivre avec Lucifer.

F R O N T I N , *se sauvant aussi.*

Fuyons aussi, pour ne pas essuyer la question ordinaire & extraordinaire.

*Clidamis va jusqu'au fond du Théâtre, & suit des yeux Léandre.*



S C E N E V.

C L I D A M I S , L U C I L E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

**E**ncore ce Clidamis ! . . . Peut-on vous demander, Monsieur, ce qui vous occupe si fort ?

C L I.

CLIDAMIS.

Je poursuis de l'œil un certain Péruquier, que je viens de rencontrer ici, à qui j'ai pourtant de grandes obligations.

L I S E T T E.

Il vous aura sans doute appris quelque nouvelle.

CLIDAMIS.

Précisément. Il m'a conté quelques anecdotes du Turc d'hier au soir, qui surprendront bien certaines Dames de céans . . . à Lucile. Si je ne me trompe, il paroïssoit fort épris de vos divins appas.

L U C I L E.

Il n'y a que vous, Monsieur, qui soit capable de faire de semblables remarques.

CLIDAMIS.

C'est que j'y suis le plus intéressé. Rien n'échappe à l'œil d'un Amant.

L U C I L E.

Vous vous déclarez donc mon Amant. Laissons votre amour pour un moment; & parlés moi du Turc. Voyons, que vous en a-t-on dit?

CLIDAMIS.

Votre air & votre ton me terrassent.

*Je vois que l'entreprise est vaine & téméraire,  
De vouloir dénigrer un rival, qui sait plaire.*

L f



## L I S E T T E.

Cela est vrai en vers ainsi qu'en prose. Mais encore, que vous a-t-on dit du Turc ?

## C L I D A M I S.

Pas grand mal. On assure simplement, que c'est un filou, qui couve de grands projets, qui trame des complots; qui veille sur ses papiers & sur sa cassette, nuit & jour, comme un Dragon.

## L U C I L E.

Je conviens qu'on n'est pas mystérieux sans raison; mais, en revanche aussi, un homme prudent fait être réservé sur ses plus grands intérêts, vis-à-vis de certaines gens, qui voudroient que tout le monde les prît pour confidens; qui ne cherchent à découvrir ce qui se passe, que pour pouvoir débiter en gros ce qu'ils ramassent en détail; & qui se font un plaisir inhumain de nuire à l'honnête homme, en traversant ses desseins.

## C L I D A M I S.

Vous plaidez bien pour lui. Mais, Mademoiselle, ne changeriez-vous pas de langage, si je vous aprenois, que ce Turc a pour l'hymen le goût un peu trop oriental; qu'il cherche apparemment à faire des recrues pour son sérail; qu'il a déjà une femme, & que même il est père ?

## L U C I L E.

Marié ? *à part.* Juste Ciel !

L I S E T T E.

Le cœur me l'a dit. J'ai jugé par son air, par son tein de carême, qu'il portoit le sacré Diadème de l'Hymen.

L U C I L E.

Ce ne sont pourtant que de simples soupçons, que propos de péruquier. Ces étourdis-là sont souvent des contes en l'air.

L I S E T T E.

Ah! Mademoiselle ce péruquier-là n'est pas comme les autres. C'est un charmant homme, un Auteur digne de foi.

L U C I L E.

Qu'il soit ce qu'il voudra, je ne l'en crois point.

C L I D A M I S , à *Lucile*.

Effacés, s'il se peut, ce Turc de votre cœur. Songés quel intérêt je prends à votre gloire ; & daignés payer enfin, par un tendre retour, l'amour que je sens pour vous depuis si long-tems.

L U C I L E , avec *fierté*.

Vous ferés bien, Monsieur, de m'abandonner le soin de ma gloire à moi-même. Ouvrés enfin les yeux, voyés de quel mépris j'ai toujours payé vos tendres sentimens. Jamais je ne me ferai illusion ni sur votre sujet, ni même sur celui de Léandre.

## C L I D A M I S.

Ce mépris affecté ne fauroit être naturel , & l'on peut appeler d'un arrêt si fier. Peut-être, pourrai-je encore vous être plus utile que vous ne pensés. Adieu belle Lucile.



## S C E N E   V I.

L U C I L E , L I S E T T E.

*(elles rêvent un instant, chacune de son côté)*

L I S E T T E , *rompant le silence.*

Quel coup fatal, s'il étoit marié! . . .

L U C I L E.

Ah! qu'il le soit ou non, cela m'est fort égal.

L I S E T T E.

Cela vous plait à dire. Allons! soyés sincère. Un homme marié fait un sot rôle auprès d'une fille: qu'à-t-il à lui dire? Il n'a pas proféré trois mots, que la conversation tombe tout à plat. Il ne vous dit une parole obligeante qu'en tremblant, parce qu'il n'en fauroit dire sans perfidie. Aussi avec quelle froideur l'écoute-t-on? Mais que, l'instant d'après, il paroisse quelque jeune petit-maître, quelque candidat d'Hymen, la belle se déride, son œil devient vif & brillant, les lis & les roses reparoissent sur son tein, le plaisir l'embellit, & tout son maintien se ranime.

L U.

## LUCILE.

Je fuirai désormais Léandre. Les hommes ne méritent pas qu'on leur parle deux fois.

*(elle soupire.)*

## LISETTE.

Comme je vois que vous avés de l'humeur ; je n'ose m'émanciper à plaider pour lui. Mais si, pour la rareté du fait ; vous vouliez examiner un peu la teneur d'un certain billet . . .

LUCILE , *vivement.*

A propos, voyons. J'en suis curieuse.

## LISETTE.

J'En ai furtivement ramassé les lambeaux. Tâchons de les rajuster.

*(elle rajuste à terre les morceaux de la lettre)*

Aprochés, Mademoiselle, & lisez, si vous le pouvez sans rire.

*(Lisette prend Lucile par la main, la conduit vers la Lettre, & lit d'un ton comique.)*

„ Mademoiselle. Je suis invité à souper, je vous  
 „ laisse à deviner où ? Non, ne devinez rien. J'y  
 „ verrai l'objèt que j'adore, & mes regards lui ré-  
 „ ront connoître tout ce que je sens pour elle.  
 „ Je lirai à mon tour dans ses beaux yeux l'arrêt de  
 „ mon sort. Ce langage ne nous trahira pas, j'es-  
 „ père: il n'est pas encore tems de parler & peut-  
 „ être en ai-je déjà trop dit. Mais, O Ciel ! ne  
 „ risqué-je rien, en me rendant à cette invitation?  
 „ Je

„ Je cours peut-être à ma perte, mais au moins  
 „ c'est par un chemin semé de fleurs. Au nom  
 „ de Dieu brûlés ce billet. N. N.

sans date sans signature. Eh bien ! cette lettre  
 calme-t-elle un peu votre ame inquiète.

L U C I L E.

Je ne pense pas qu'elle puisse sortir de la plume  
 d'un homme marié.

L I S E T T E.

Vous vous en flattés donc ?

L U C I L E.

Non, Léandre ne sauroit être un mortel si dé-  
 testable, un imposteur aussi insigné . . . Je l'ex-  
 cuse . . . & te laisse voir par-là, qu'il a beaucoup  
 d'ascendant sur mon cœur.

L I S E T T E.

Je ne puis moi-même me résoudre à le croire.  
 Le pèruquier de tantôt n'auroit jamais trempé dans  
 une telle trahison. C'est un garçon si honnête,  
 un minois charmant, un air de candeur, & qui,  
 ma foi ! n'est pas bête.

L U C I L E.

A t'entendre, on diroit que tu en es éprise.

L I S E T T E.

Vous m'avez dit votre secret, il est juste que  
 vous sachiez le mien. Une confidence en vaut  
 une autre. Je crois que l'amour m'a pris à son  
 T t tré.

trébuchet. J'ai senti tout à coup, pour cet aimable peruquier, certain je ne sais quoi, que les rigides pourroient bien nommer ardeur nuptiale. . . Si j'avois une rivale heureuse, j'en mourrois, je me battrois contre elle.

LUCILE.

Je ne te croyois pas susceptible d'un sentiment si vif. . . Mais j'entens tousser mon père. Je me sauve. Il m'a parlé tantôt d'un ton si ferme & si sévère.

*(elle s'enfuit)*



## SCENE VIII.

M. DE BELLEVILLE, LISETTE.

BELLEVILLE.

Quoi? ma fille me fuit? Où va-t-elle donc.

LISETTE.

Je n'en fais rien. Vous n'avez point eu de bisbille ensemble. A ce que j'espère, vous n'êtes pas fâché contre elle?

BELLEVILLE.

Il me paroît, qu'un père, qui veut donner un bon mari à sa fille, est à l'abri d'un pareil soupçon.

LI.

## L I S E T T E.

Ce n'est pas une règle sans exception. Un bon mari pour un père, n'est pas toujours un bon mari pour une fille. On aimerait mieux choisir son Époux soi-même, que de recevoir ce cadeau de la main de ses parens.

## B E L L E V I L L E.

Ha, ha! je me rapelle . . . Tu m'as parlé tantôt d'un certain Turc. Eh bien? A-t-elle toujours cet homme en tête?

## L I S E T T E.

Très-fort.

## B E L L E V I L L E.

Qu'en dit-elle donc?

## L I S E T T E.

Qu'elle est fort en colère contre lui, qu'il lui rend la vie amère, qu'il a son congé; &, malgré tout cela, son cœur n'est pas fort en couroux.

## B E L L E V I L L E.

Tant pis. C'est un signe fâcheux.

## L I S E T T E.

Qu'elle ne veut jamais le voir.

## B E L L E V I L L E.

Encor pis. Voilà les vrais symptômes de l'amour. Cet homme est dangereux. Puisqu'il ne lui est pas indifférent, il est donc sûr qu'il est aimé.

## L I S E T T E .

C'est bien jugé, Monsieur. Mais puisque vous raisonnées si juste, vous verrez aussi combien mon poste est difficile. Il me faudroit un Adjudant. C'est une place qu'on assiège vigoureusement. La breche est bientôt faite, & l'on pourroit se rendre par accord.

## B E L L E V I L L E .

Cet Adjudant sera bientôt ici, j'espère. Tu fais que je mets une entière confiance en toi. Il est bon de t'avertir, que j'ai choisi le jeune Comte de Forlis pour cet office-là.

## L I S E T T E .

En ce cas, je voudrois qu'il fût déjà céans.

## B E L L E V I L L E .

Crois-tu donc le danger si pressant? Tu n'as pas été, je crois, assez imprudente, pour blâmer, ou pour heurter de front cette passion naissante.

## L I S E T T E .

Non certes. Je connois trop l'esprit de contradiction des filles. J'aurois perdu par-là toute sa confiance. Je flatte au contraire cette inclination, & je m'applique, en attendant, à faire des découvertes sur cet Inconnu, je lui en fais mon rapport d'un air ingenu; mais c'est un réservé Compère, qui enveloppe de ténèbres tous ses faits & gestes, & que je commence à prendre pour un fourbe dangereux.

. B E L :



## B E L L E V I L L E.

Je ne pense pas de même. S'il fait un secret de chaque bagatelle, il n'est mystérieux que par tempérament ; au lieu qu'un fourbe l'est par réflexion, ne cache que les desseins qu'il trame, & semble ouvrir son cœur sur d'autres objets, qui lui sont indifférens. Le monde est rempli de gens, qui s'imaginent que tous les autres sont sans cesse occupés d'eux. L'Amour propre leur fait croire qu'il faut aux autres beaucoup d'esprit & de finesse, pour réussir auprès d'eux. C'est ce qui leur fait voir sans cesse, dans les actions d'autrui, de grands desseins, des vûes éloignées, & c'est aussi pourquoi ils cachent leurs propres menées avec autant de soin, que si toute la Terre n'avoit d'autre souci que de les traverser. Or ce n'est pas là le vice d'un cœur corrompu, c'en est un de raisonnement,

## L I S E T T E.

Eh ! Monsieur, si vous lui passés ce défaut-là, ou que vous puissiez l'en corriger, je crois que ce Turc n'est pas indigne d'être votre gendre.

## B E L L E V I L L E.

Que le Ciel m'en préserve ! J'ai là-dessus l'esprit tranquille. A moins que Lucile ne soit singulièrement prévenue en sa faveur, j'espère que le jeune Forlis le lui fera bientôt oublier. J'attends tout de la journée d'aujourd'hui, & sur-tout du souper de ce soir.

L I S E T T E.

J'Entens du bruit dans la cour. Peut-être  
sont-ce vos Convives qui arrivent.

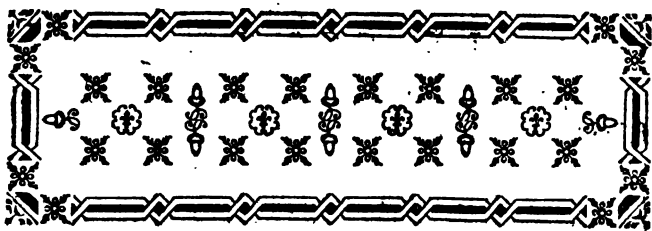
B E L L E V I L L E,

Allons vite y voir.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE



## ACTE III.



### SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE FORLIS PERE,  
M. DE BELLEVILLE.

BELLEVILLE.

**M**on cher & ancien Ami, soyés le bien - venu !  
En vérité, je vous trouve rajeuni. Comment ?  
Monter ainsi l'escalier tout d'une traite !

LE COMTE.

Je me défends contre la vieillesse le mieux que  
je puis, & depuis que j'ai eu l'esprit de quitter  
la Cour, ma rotondité augmente tous les ans de  
deux doigts.

BELLEVILLE.

Elle ira loin, si cela continue. Mais n'auriez-  
vous pas quelque regret, d'avoir quitté la Cour  
trop tôt ?

T t 4

LE

## LE COMTE.

Nenni certes. Tant qu'un homme travaille à faire son chemin, à pousser sa fortune, la Cour est un endroit admirable : mais d'y végéter jusqu'à la mort, c'est folie. Dès que nous devenons à charge aux grands, les grands nous le aussi deviennent. La retraite est le seul parti raisonnable, qui nous reste. On a été serf à la Cour, on devient Prince à sa campagne.

## BELLEVILLE.

Je reconnois bien là votre ancien bon sens.

## LE COMTE.

Je suis libre, je fais bonne chère, je bois de bon vin, je rassemble chés moi bonne société, la vue d'une jeune beauté me fait encore plaisir.

*(il lui dit quelques mots à l'oreille)*

## BELLEVILLE.

Vous êtes toujours le même, Mon cher Comte, Je me rapelle encore le tems, où nous étions ensemble à Londres . . .

## LE COMTE.

Oui, oui. Vous souvenés-vous de la taverne, appelée le grand Merlin ?

## BELLEVILLE.

Vous en étiez le pilier,

## L E C O M T E.

Oui, je m'y plaïsois, j'y vivois sans contrainte, je laïssois mes belles Manières Françoises à Calais, je mangeois du Rosbif, je buvois du Ponche, & . . . (*il-rit.*) Mais vous, vous étiez grand chasseur, vous couriez le renard.

## B E L L E V I L L E.

Oui, mais, un jour, j'eus le malheur de créver un cheval, de faire une chute, de rester étendu & tout meurtri sur la place, de me démettre un bras & d'abymer un frac tout-neuf à cette belle chasse, & tout cela pour reprendre un renard, qu'on avoit lâché d'un sac. Ce fut ce qui m'en dégouta.

L E C O M T E , *riant.*

Il y avoit bien là de quoi. Moi je préférois, à ce plaisir dangereux, ceux de la ville. Le Matin Renelag & le soir Vaux-Hall; quelque-fois le Spectacle.

## B E L L E V I L L E.

Avoués que ce joli petit Chiffon, qui dansoit si bien les entrées comiques, y entroit pour quelque chose. Ses yeux étoient de vrais Aimants, qui attiroient, non seulement les guinées des fiers Milords, mais aussi vos Louis François.

## L E C O M T E.

On oublie cela.

## B E L L E V I L L E.

Oui-da, on a le tems de l'oublier en près de quarante ans,

## LE COMTE.

Ne parlons pas de notre âge. Ce n'est pas un point amusant. On est jeune, tant qu'on pense aux Danseuses.

## BELLEVILLE.

Avoués pourtant que si nos fils faisoient ce que nous avons fait, nous les régalerions de beaux Sermons.

## LE COMTE.

D'accord. Mais il ne faut pas le leur dire.

## BELLEVILLE.

Etes-vous toujours content du V<sup>ô</sup>tre ? Il promettoit beaucoup.

## LE COMTE.

Et il a tenu parole. C'est un garçon sensé, fort réglé dans sa dépense.

## BELLEVILLE.

Vous l'attendés, je crois, encore ce soir ?

## LE COMTE.

Oui, Je croyois même le trouver ici. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque accident; car je crois qu'il pétille de faire votre connoissance, & sur tout celle de Mademoiselle votre fille.

## BELLEVILLE.

Ma fille! . . . En vérité vous me surprenés.

## L E C O M T E.

Oui Monsieur. Ma dernière lettre doit vous avoir déjà fait soupçonner quelque-chose de mes intentions. Notre ancienne amitié ne me permet pas d'hésiter long-tems à vous découvrir ce que je médite. Il n'y a qu'une voix sur le mérite & la beauté de votre fille. Je viens vous demander la charmante Lucile pour mon fils.

## B E L L E V I L L E.

Je suis interdit & enchanté à la fois. Toute foudaine que soit cette déclaration, elle me surprend agréablement. Je sens tout l'honneur & tous les avantages d'une alliance telle que la vôtre. Mais vous ne prétendés point, j'espère, que votre fils ne fasse qu'un pas de la chaise de poste à l'Autel. Il faut donner, à ceux qu'on destine pour une si longue union, le tems de s'estimer réciproquement.

## L E C O M T E.

C'est-là justement mon dessein, & voilà aussi pourquoi j'ai si fort pressé l'arrivée de mon fils. Mais la réponse, qu'il vient de me faire, est écrite d'un stile ténébreux & envelopé, qui me déplaît.

## B E L L E V I L L E.

C'est le stile moderne, il faut le lui pardonner.

## L E C O M T E.

Oh! la faute n'est pas grave. Mais j'ai une autre affaire sur le cœur. Mes gens ont vu roder pendant trois jours autour de mon chateau, deux hommes, dont l'air n'anonçoit pas qu'ils eussent dessein

sein d'assister les passans sur la route. Ils voya-  
geoient à pié. Cependant il sembloit que l'un fût le  
maître & l'autre le valet. Toutes les questions, que  
ces Avanturiers ont faites, étoient si captieuses, &  
toutes leurs actions si fort envelopées de mystère,  
qu'on les eût pris pour des Chevaliers errans.

### BELLEVILLE,

Nous ne vivons plus aux siècles des Romans. Ce-  
pendant la chose mérite qu'on l'examine.

### LE COMTE.

Ils sont disparus de chés moi ; mais quelques-  
uns de mes gens prétendent les avoir revus ici.

### BELLEVILLE.

Si on les trouve , il faudra s'en assurer . . . . .  
Mais . . . . voilà fort à propos le Seigneur Cli-  
damis. Il est bon furèt, & pourra nous en donner  
des nouvelles.



## SCENE II.

M. DE BELLEVILLE , LE COMTE  
DE FORLIS, CLIDAMIS.

BELLEVILLE , *continuant.*

**M.** Clidamis, je vous présente à Monsieur le  
Comte de Forlis mon ancien Compagnon  
d'étude & de voyage.

CLI-



C L I D A M I S , *le saluant.*

Je suis enchanté d'avoir l'honneur de faire la connoissance de M. le Comte.

B E L L E V I L L E .

Nous parlions de vous & de votre empressement à rendre service; nous disions que vous pourriés obliger Monsieur le Comte, si vous vouliez l'aider à découvrir un certain Quidam, qui a caracolé pendant quelques jours autour de son chateau, suivi d'un grand Laquais, qui sans doute couvoit quelque mauvais dessein, & qui, dit-on, est maintenant ici.

C L I D A M I S , *révant.*

Mais voyons un moment. Sur la description que vous m'en faites, Léandre pourroit fort bien être l'homme en question.

B E L L E V I L L E .

Non, Léandre est un homme de condition, qui m'a été fortement recommandé par un Ami intime.

C L I D A M I S .

En pareil cas tout doit être suspect. Il ne faut s'endormir sur rien.

L E C O M T E .

Encore moins, soupçonner un homme à la légère. Cela peut avoir de terribles suites. N'auriés-vous pas rencontré quelque autre inconnu, dont on pourroit mal augurer ?

C L I .

## CLIDAMIS.

Un homme fauflé dans le grand monde rencontre toujours, soit à la Cour soit à la ville, de ces gens sans caractère, qu'on salue en passant, sans les remarquer, qui sont plantés dans une Antichambre comme des statues, & qui semblent n'y être appelés que pour la noble fonction d'y faire le pié de grue. Qui pourroit se rapeller tous ces visages-là ?

BELLEVILLE,  
*d'un ton ironique.*

On fait très-bien que Monsieur Clidamis n'aime point à se mêler des affaires d'autrui ; mais par complaisance pour M. le Comte & pour moi, il pourroit bien faire un petit effort.

## CLIDAMIS.

Enfin , malgré la répugnance naturelle, que ne fait-on pas pour de si dignes amis ? . . Voyons donc . . . Malheureusement mes espions sont des imbéciles, des butors, des faquins . . .

*Lisette & Frontin paroissent.*



SCENE



## S C E N E    I I I.

M. DE BELLEVILLE, LE COMTE  
DE FORLIS, CLIDAMIS, FRON-  
TIN, LISETTE.

F R O N T I N,

*à part au fond du Théâtre.*

**D**es butors, des coquins ! . . C'est aparem-  
ment de mon maître & de moi qu'on parle.

C L I D A M I S, *sans l'apercevoir.*

N'avoir encore rien découvert ! mais il faudra  
faire l'impossible . . .

L E   C O M T E.

Je serois mortifié, Monsieur, de vous causer tant  
d'embarras ; & d'ailleurs, en suposant qu'on les  
déterrât, il m'en coûteroit , peut-être plus qu'ils ne  
valent , pour les faire arrêter.

C L I D A M I S.

Que cet Article ne vous inquiète pas. J'ai du  
crédit en Cour, le Ministre m'écoute, toutes les  
femmes sont pour moi. Vous sentés bien , qu'avec  
de tels avantages, on feroit arrêter un Ambassa-  
deur, si on se le mettoit en tête.

L I.

L I S E T T E , à M. de Belleville.

Voici le domestique de M. Léandre qui demande à vous parler.

F R O N T I N , *s'avançant.*

Mon Maître vous présente, Monsieur, son respect. Il aura l'honneur de se rendre à votre invitation, & vous fait demander l'heure . . .

B E L L E V I L L E .

Faites bien des complimens à votre Maître, & dites lui que je l'attens avec empressement, que je le prie de venir bientôt, qu'il pourra faire une partie avec ces Dames.

F R O N T I N .

Il fera charmé d'obéir à vos ordres.

C L I D A M I S , à part.

Parbleu! je lui donnerai bien du fil à retordre; je l'embarasserai.

*(il tire Frontin à l'écart.)*

Comptés-vous de faire encore un long séjour en cette ville.

F R O N T I N .

Nous partons cette nuit, au sortir du souper.

*à part.*

Je crois qu'on peut sans crime lâcher une bourde à un curieux.

C L I .

CLIDAMIS,

*à demi bas au Comte & à Belleville.*

Leandre partira cette nuit sans tambour ni trompettes. Gare votre chateau, si vous ne le faites poursuivre.

FRONTIN, *à part.*

Il parle de nous suivre. Faisons lui peur.

CLIDAMIS.

Quelle route prenés-vous?

FRONTIN.

Je présume celle d'Espagne. Il y fera bâtir un beau chateau.

CLIDAMIS,

A quelle heure veut-il se mettre en chemin?

FRONTIN.

Les six hommes armés qui nous escorteront, sont commandés pour minuit.

CLIDAMIS.

Six hommes armés! . . Sera-t-il seul dans sa voiture?

FRONTIN.

Je crois que non. C'est une chaise à deux.

CLIDAMIS,  
*bas au Comte & à Belleville.*

Ceci m'a tout l'air d'un enlèvement. (*à Frontin*)  
 vous savés sans doute, qui occupera cette seconde  
 place?

FRONTIN.

Oui Monsieur, ce sera moi.

CLIDAMIS, *à part.*

Ce Drole s'aperçoit qu'il se trahit.  
 (*à Frontin d'un ton sec.*)  
 Adieu donc, bon voyage!

FRONTIN, *sortant.*

Très-humble Serviteur. Sauvons nous d'ici.

CLIDAMIS.

Eh! bien, Messieurs, que dites-vous maintenant de Léandre?

LE COMTE.

Que je ne puis rien comprendre à ses procédés, qu'ils sont extraordinaires, qu'ils donnent lieu à des soupçons, mais que nous ne savons rien de positif.

CLIDAMIS.

Voulés-vous donc attendre qu'il vous ait brûlé votre château? Pour moi je pense, qu'il faut avoir l'œil à cet Aventurier, & le faire arrêter, s'il veut prendre la fuite.

BEL.

## B E L L E V I L L E.

Seriés-vous homme à vous charger de cette commission, pour nous obliger, Monsieur le Comte & moi?

C L I D A M I S.

J'y réfléchirai. Très-humble Serviteur!

*(il se retire)*

## B E L L E V I L L E.

Cette affaire mérite réflexion. Je ne crois pas en effet qu'il faille rester les bras croisés, mais il nous faut des informations plus sûres. En attendant Monsieur le Comte, voudriés-vous passer un moment dans mon cabinet. J'ai deux mots à vous dire, avant que la Compagnie s'assemble ici. Je suis très curieux de voir Léandre à souper.

*(il sort avec le Comte.)*



## S C E N E IV.

L I S E T T E, C L I D A M I S, *rentrant.*

L I S E T T E.

**A**llons Monsieur, voici une belle occasion pour signaler votre courage, pour obliger M. de Belleville, & peut-être pour vous vanger d'un rival. Arrêtés Léandre de votre main.

V v 2

C L I

## CLIDAMIS.

Moi l'arrêter ? Nenni certes. Il est escorté. Suis-je invulnérable, moi ? Il n'a qu'à s'en aller au Diable. Il faut faire un pont d'or à un rival qui fuit. Adieu Mademoiselle Lifette, je vous remercie de vos conseils héroïques.

(il sort.)

L I S E T T E , *riant.*

Je vois bien que tous les espions ne sont pas des héros, & que les espions de Cour ne se risquent pas tant que les espions d'armée . . . Mais je voudrois être plus âgée de vingt quatre heures. Je saurois comment le souper s'est passé, & je reverrois peut-être mon aimable friseur. Ha, ha, Je voici qui prévient mes desirs.



## S C E N E V.

L I S E T T E , L E A N D R E ,

*toujours habillé en friseur.*

L E A N D R E .

J'ai observé tantot, que la prudente Lifette a ramassé avec soin les Coupons de la lettre que je venois de déchirer, & que par étourderie, j'ai jeté à terre. Oseroit-on les lui redemander ?

L I S E T T E .

Ce poulet venoit-il du Turc ?

LEAN-



LEANDRE, *hésitant.*

Il se pourroit . . . Mais quoi, l'auriés-vous lû?

L I S E T T E.

Oui assurément. J'ai trouvé moyen de rajuster ces Chiffons, je les ai remis entre les mains de ma Maîtresse, qui en a fait la lecture avec plaisir.

LEANDRE.

Avec plaisir! Tant mieux. Je me flatte cependant, que vous n'aurez pas été assés indiscrete pour y jeter les yeux.

L I S E T T E.

Pardonnés moi, j'ai été assés indiscrete pour le lire d'un bout à l'autre.

LEANDRE.

Que je suis malheureux!

L I S E T T E.

Tranquiliés-vous, je n'ai pas été assés habile pour y rien comprendre. C'etoit une vraie énigme pour moi.

LEANDRE.

C'est que vous ne connoissés pas le stile des Amans.

L I S E T T E, *d'un air simple,*

Cela est vrai, mon cher Monsieur. Je suis une pauvre petite Innocente qui ne connût jamais ni l'amour ni son langage.

## LEANDRE.

Tant mieux, ma chere Enfant, vous en valés d'avantage. Votre ignorance fait votre eloge. En fait d'amour les novices sont préférables aux plus habiles.

## LISETTE.

Y auroit-il donc du mal à connoître l'amour? On dit que c'est une si jolie chose, Il me semble qu'on a l'air si sotte, tant qu'on n'en connoit rien.

## LEANDRE.

Ah! Lisette, c'est une passion bien dangereuse, qui se trahit si aisément, qu'il est si difficile de cacher aux yeux de ces maudits curieux, dont la terre fourmille.

## LISETTE.

Eh, que font toute la terre & tous les curieux aux amans, qui s'aiment d'un amour honnête? l'Univers entier peut savoir . . .

## LEANDRE.

L'Univers entier! Pardonnés-moi ma chère. L'amour se plaît au Mistère. C'est l'ame d'une belle passion. Tant que deux cœurs s'aiment en secret, rien n'est plus piquant, plus gracieux que leur état. Mais y a-t-il rien de plus fade & de plus dégoutant, que l'amour de deux Amans déclarés, ou que les caresses des Epoux?

## LISETTE.

Cet Amour envelopé du voile du mistère est donc une bien jolie chose?

LEAN-

## L E A N D R E.

La plus jolie du monde. La belle Lifette voudroit-elle en faire l'essai ?

## L I S E T T E.

Mais, Dame, un essai au bout du compte, ne sauroit faire grand mal ; On ne risque rien, dit-on, à essayer.

## L E A N D R E.

C'est déjà trop se découvrir, mon Enfant ; on diroit que vous avés du penchant à l'amour, & que vous connoissés quelque objet, avec lequel vous ne seriez pas fâchée de faire cet essai.

## L I S E T T E.

Mais, mon cher, comment voulés-vous que je vous fasse comprendre mes pensées, si ce n'est par des paroles ?

## L E A N D R E.

Il est vrai. La parole est un chatiment que le Ciel a infligé aux humains à la suite du péché. Il seroit à souhaiter que nous eussions un autre moyen moins bruiant pour nous faire connoître nos pensées.

## L I S E T T E.

N'en savés-vous pas d'autre ?

## L E A N D R E.

Non.

L I S E T T E,  
*le regardant amoureuxment.*

Le langage des yeux vous est donc inconnu?

L E A N D R E.

Lisette, quel regard ! Il est bon que per-  
sonne ne l'ait vu,

L I S E T T E.

Il est bon du moins que vous l'ayés remarqué.

L E A N D R E.

Que veut dire ce discours ?

L I S E T T E.

Que vous êtes un grand benêt, si vous ne  
pouvez le comprendre.

L E A N D R E.

Oserois-je l'interpréter en ma faveur ? per-  
sonne ne le croira, que la belle Lisette . . .

L I S E T T E.

Interprétés toujours ; si cela a besoin d'être  
interprété.

L E A N D R E.

Est-ce là le langage d'une jeune & sin-  
cère ?

L I S E T T E.

Oui , lorsqu'elle est vraie & naturelle  
à l'égard de moi, mon Ami, ne guindons pas vos  
sens & notre style jusqu'au to

Marionettes du grand monde, de ces perſonnes de haut étage, qu'une prétendue délicateſſe réduit à une affectation perpetuelle. Gens de notre volée peuvent ſe dire ſans contrainte, qu'ils ſe plaiſent, qu'ils s'aiment, qu'ils voudroient s'épouſer.

L E A N D R E , à part.

Diantre ſoit de la Sotte, & de ſon amour.

L I S E T T E.

Que marmottés vous là entre les dents ?

L E A N D R E , à part.

Si je la deſoblige, ſi je heurte de front ſes idées, e me perd près de Lucile. Me voila dans une ſituation violente !

L I S E T T E.

Ma réflexion vous déplairoit-elle ? Auriés-vous la répugnance à en profiter ?

L E A N D R E.

Non, charmante Liſette, non : elle ſemble au contraire m'autoriſer à vous dire, que je vous trou-  
vable.

L I S E T T E.

aimable ! L'Expreſſion eſt forte. (*elle rit.*) aimable eſt là excellent.

L E A N D R E.

ſon ſeulement aimable, mais charmante, ad-  
divine.

L I S E T T E.

Voilà qui est très poli Monsieur. Je vous avouerai en revanche que je vous trouve assez bien.

L E A N D R E.

Assez bien. Cela n'est pas non plus fort chaud.

L I S E T T E.

Même très bien; un Garçon fait pour faire le bonheur d'une fille honnête.

L E A N D R E.

Vous m'enchantés.

L I S E T T E.

Nous pourrions, par exemple, former ensemble un bel établissement, fondé sur les têtes des femmes.

L E A N D R E.

C'est un fondement bien solide.

L I S E T T E.

Très solide en effet; car le monde ne manquera jamais de belles, qui veulent plaire par la parure. Vous frisés, je monte des coëffures. Voilà deux cordes à notre arc.

L E A N D R E , *à part.*

Elle y va vite. (*à Lisette*) Vous croyés donc que nous pourrions réunir nos talens ?

LI.

## L I S E T T E.

Unissons nos cœurs, & le reste suivra.

L E A N D R E , *à part.*

Elle est plaisante, cette fille. Amusons nous en. *à Lisette.* La belle Lisette se sentiroit-elle des dispositions à cette union ?

## L I S E T T E.

Je vous en ai déjà trop dit . . . Mais le beau friseur est-il franc & sincère ? Voudroit-il tromper une jeune fille comme moi , qui a le cœur sur les lèvres ?

## L E A N D R E.

Non, mon Enfant , mais défaites-vous de cette dangereuse franchise. C'est un défaut dont il faut se corriger. Je suis même d'avis que nous tenions nos amours secrets toute notre vie.

## L I S E T T E.

Moi je ne suis point de cet avis là, j'opine au contraire, à en aller faire au plutôt confidence à ma Maîtresse, pour qui je n'ai rien de caché. Adieu beau friseur, au revoir.

*Elle s'enfuit.*



SCENE



## S C E N E VI.

L E A N D R E , *seul.*

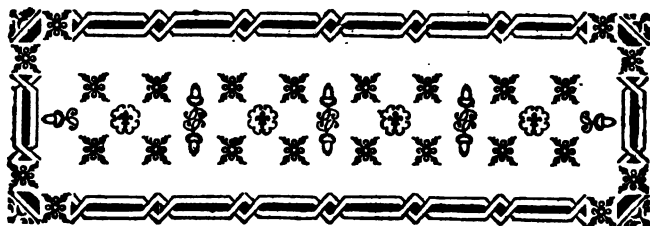
Je suis perdu. Oh la perfide ! Ce badinage peut aller loin. Voilà les fruits de l'indiscrétion ! . . . Si cependant elle découvre qui je suis , elle renoncera , j'espère , à ses prétentions qui ne peuvent s'étendre que jusqu'au Perruquier. Mais , d'autre part , si elle le découvre , c'en est fait de moi. Vive comme elle l'est , elle voudra se venger ? D'un autre côté , que dira Lucile , si elle apprend cette aventure ? A force de prudence & de circonspection , je me suis enfoncé dans un labyrinthe , dont je ne vois pas l'issue.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE





## ACTE IV.



### SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

L'Amour est donc venu se nicher dans cette maison, & l'Hymen doit le suivre.

LUCILE.

Ah, je prévois encore bien des obstacles. Mon cœur est tout à Léandre, & il n'a d'autre soutien que l'amour. Mon Père au contraire, se déclare pour le jeune Forlis, & il a pour lui la raison & l'autorité paternelle.

LISETTE.

Heureusement il ne le connoit pas encore. Dieu veuille que ce soit un Mauffade, un Malautru, un méchant sujet.

LU-

676      L E   M I S T E R I E U X ,  
L U C I L E .

Nous n'apprendrons que trop tôt à le connoître. Je le crois même déjà arrivé. Quel souper que celui de ce soir ! Tous les yeux seront fixés sur moi.

L I S E T T E .

Le mien se fera , j'espère , avec moins de gêne. Permettés Mademoiselle , que j'invite mon aimable Peruquier . Nous ferons la curée de votre dèssert , & nous boirons à votre santé . Oh c'est un charmant garçon ; je voudrois pour tout au monde , que vous le vissiez .

L U C I L E .

Je ne le verrai que trop tôt , puis qu'il m'enlève ma bonne Lifette . Mais tu ne le connois donc que de vuë ?

L I S E T T E .

Eh voudriés-vous que je le connusse autrement ? Ah . . .

L U C I L E .

Tu devrois favoir au moins quelle est sa patrie , sa famille , son nom . . .

L I S E T T E .

Nous n'avons pas eu le tems de parler de ces bagatelles là . L'Amour . . .

L U C I L E .

Il est donc bien amoureux de toi ?

L I S E T T E .

A me faire trembler , comme je vous dis Mademoiselle , jusqu'à me proposer un mariage clandestin .

L U .

L U C I L E.

Fi donc. Cela suppose qu'il ne veut pas d'un mariage public.

L I S E T T E.

C'est un garçon modeste. Les Mariages publics ont quelque chose de si indécent . . . Cependant je n'en veux pas d'autre.

L U C I L E.

Es-tu bien sûre qu'il voudra t'épouser en face d'église ?

L I S E T T E.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, quand ce peruquier là seroit attaché au Ciel avec des chaines d'airain, je l'en ferai descendre pour le conduire à l'Autel.

L U C I L E.

Tu es bien folle, ma chère Lisette. Mais allons faire un tour de promenade au jardin ; nous y trouverons peut-être déjà quelqu'un de la Compagnie.

L I S E T T E.

Léandre sans doute sera le plus pressé. Et peut-être verrai-je mon friseur en passant dans le vestibule.

*(elles sortent.)*



SCÈNE



## SCÈNE II.

LEANDRE, FRONTIN.

FRONTIN,

*entre & regarde par tout. Il s'approche enfin de la  
Coulisse & dit haut.*

**M**onsieur, Monsieur, vous pouvés entrer hardiment. Il n'y a plus personne ici.

LEANDRE,

*dans ses habits ordinaires, & magnifiquement vetu.*

Tu cries comme un sourd.

FRONTIN, *plus bas.*

Ce que je vous dis est vrai Monsieur. Ils veulent faire encoffrer cet homme là sans le connaître, sans même savoir son nom.

LEANDRE.

Je le plains. Voilà de ces contre-tems auxquels l'Etranger est sans cesse exposé, s'il ne met du secret dans toutes ses actions. L'Honnête homme est sans cesse environné d'envieux, d'ennemis, qui lui tendent des pièges sur lesquels il doit avoir les yeux ouverts sans relache. La source de tout bonheur git dans le mystère. Il faut croire toujours que les murailles ont des oreilles & des bouches. Je frissonne chaque fois que j'entre dans un cabaret, & que je vois des voyageurs deseuvrés, étourdis, tracer avec un Diamant leurs noms & leurs qualités sur les carreaux des vitres.

FRON-

FRONTIN,  
*tirant son Almanach.*

Ecrivons ces bons mots pour les agouter au livre des Maximes.

LEANDRE.

Et puis tu laisseras traîner cet Almanach.

FRONTIN, *étouffé.*

Ma foi Monsieur, votre prudence est sans seconde.

LEANDRE.

Faut-il donc que tout le monde lise l'Almanach ?

FRONTIN.

Je crois qu'oui ; à moins que les astres & les planetes ne fassent, ainsi que vous, un secret de leur marche.

LEANDRE.

Raisonneur !

FRONTIN, *d'un ton doux.*

Au demeurant, Monsieur, vos leçons méritent d'être gravées en lettres d'or. Un recueil de vos traits formeroit un vrai trésor.

LEANDRE.

Tu fais le patelin ! Ne me trahis-tu point ?

FRONTIN.

Je veux que le Diable m'emporte, si je pourrois vous trahir, quand même je le voudrois.

Xx

LE.

LEANDRE.

Et pourquoi non?

FRONTIN.

*Primo*, je vous suis trop fidèle. *Secundo*, vous êtes trop caché. *Tertio*, Je ne connois personne, qui fût assés dupe, pour donner une Obole de tous vos secrets.

LEANDRE.

Tu ne connois donc pas un certain Clidamis?

FRONTIN.

Quoi? Cet étourdi que j'ai vû tantôt?

LEANDRE.

Lui-même. Eh bien! a-t-il semé ses Louis en terre ingrate. Ne lui redis-tu pas tout ce que tu fais?

FRONTIN, *à part*.

Soyons audacieux.

LEANDRE.

Tu sens au fonds du cœur quelques remords...

FRONTIN.

Non; mais je sens au fonds de l'ame quelque regret, d'avoir toujours été si discret & si fidèle.

LEANDRE.

Et moi je regrette la foiblesse que j'ai eue, de nourrir si long-tems un Serpent dans mon sein. Je veux cesser d'en être la dupe, & je te donne ton congé.

FRON-

## F R O N T I N.

Adieu donc mon cher Maître. Je viendrai tantôt chés vous, vous demander le reste de mes gages & mon passe-port. Pensés-à moi quand vous aurez un valet babillard & traître.

L E A N D R E , *le rapellant.*

St . . . Ce que tu dis là mérite réflexion. Avec ces Coquins de valets, on tombe toujours de fièvre en chaud mal . . . Je veux bien te garder encore , mais à condition que tu n'auras pas la rage d'entendre & de parler.

## F R O N T I N.

C'est-à-dire, que vous voulés un domestique sourd & muet.

L E A N D R E.

Plût au Ciel que je pusse en trouver un pareil!

## F R O N T I N.

Et moi je vous proteste que je ne saurois jouer le rôle de statue, du moins sans répétition.

*(il se tient droit comme une statue.)*

L E A N D R E.

Et moi j'essaierai de faire , tant bien que mal, celui de Clidamis.

*(il tire un Louis)*

Mon cher Frontin , acceptés cette bagatelle, mais rendés-moi compte exactement de tout ce

que votre Maître dit & fait en secret. Il m'importe de le savoir.

*(Frontin, qui regarde d'un œil avide le Louis, met peu à peu ses bras en mouvement pour le saisir, & après l'avoir attrapé, il se tient de nouveau tranquille.)*

LEANDRE, *riant.*

Le faquin me fait rire. Comme il aime l'or!

FRONTIN.

La première répétition n'a pas été mal: mais avant de passer outre, peut-on vous demander si le carosse que vous-avés laissé au coin de la rue, doit attendre encore.

LEANDRE.

Non, tu n'as qu'à le renvoyer. Je m'en retournerai à pié: aussi bien tous ces cochers font nos espions & nos mouches.

*(Frontin fort.)*

LEANDRE, *seul.*

Ce souper m'inquiète. Il y aura sans doute une foule de parasites, qui se donneront la torture pour me faire parler. Mais, je sais bien ce que je ferai: je ne dirai mot: j'aime mieux passer pour un sot que de me trahir.



SCENE





## S C E N E    I I I.

L U C I L E ,   L E A N D R E.

L U C I L E.

**A**h vous voilà enfin, Monsieur! On vous a laissé seul ici. Pardon.

L E A N D R E.

Qu'il m'est doux, Mademoiselle, de pouvoir sans témoins vous offrir un hommage aussi pur que sincère; vous voir dans votre Maison & vous entretenir en secret!

L U C I L E,

Nous n'avons plus, je crois désormais, vous & moi, de secret, qui exige que nous nous voyions seuls.

L E A N D R E.

Ah! fût-il jamais de secret, plus important que celui dont je viens vous parler?

L U C I L E.

Il s'agit sans doute de votre Hymen?

L E A N D R E,

Parlons en du moins tout bas.

L U C I L E , *baissant la voix.*

Je ne me trouve pas flattée d'être la confidente d'un mariage clandestin.

X x 3

LEAN.

• LEANDRE.

Dieu ! qu'entends-je. Est-ce que vous desirés que cet Hymen soit publié à son de trompe dans tous les Carrefours.

LUCILE.

Il ne faut plus ni tambour ni trompettes, pour le publier par tout, votre Hymen. Clidamis est déjà chargé de ce soin.

LEANDRE , *à part.*

Ha ! je vous comprends. Est-ce que vous auriez fait une attention sérieuse, à ce que peut vous avoir dit votre Clidamis d'un prétendu Hymen, qu'on lui a fait croire que j'avois contracté ? Je me félicite d'abord de ce que, le croyant, vous en êtes irritée : mais, pour ne pas vous laisser néanmoins plus long-tems dans l'erreur, je vous declare que ce mariage, est une pure fiction . . .

LUCILE.

Et quelle preuve pourriés-vous donc m'en donner ?

LEANDRE.

Quoi, Lucile, me croiriez-vous capable d'une lâche imposture ?

LUCILE.

Mais qu'est-ce qui me garantit votre bonne foi ? hier, que vous m'entretintes de vos sentimens sous le masque, vous ne m'avez rien dit que d'obscur & d'Enigmatique.

LEAN-

## L E A N D R E.

Mes yeux ne disoient ils pas affés clairement ce que ma bouche a peut-être mal exprimé.

## L U C I L E.

On ne voit pas les yeux sous le masque. Et puis, que coute-t-il de s'énoncer en termes clairs.

## L E A N D R E.

Lucile, vous m'avés compris ?

## L U C I L E.

Je vous ai compris, si vous voulés : mais vous ne vous êtes pas fait connoître.

## L E A N D R E.

Si je vous avois déclaré ma naissance, mon rang & mes biens, je ne devrois peut-être le don de votre main qu'aux égards, que cette connoissance vous imposeroit. J'obtiendrois la personne, sans en avoir le cœur. Que cette pensée-là me seroit humiliante ! Non Mademoiselle, daignés accepter ma main, que je vous offre ici, pour l'amour de moi-même & non pas de mon état. Je m'engage à vous prouver ensuite que je suis d'un sang, qui peut-être n'est pas indigne de vous.

## L U C I L E.

C'en est trop ! vous persistés à vous envelopper. Tant de dissimulation me feroit soupçonner que vous avés des raisons de vous cacher. Une fois pour toutes, ne me parlés plus de votre amour, que je ne sâche de votre bouche qui vous êtes.

Xx 4

LEAN-

LEANDRE , *se jettant à ses piés.*

Croyés-moi, Lucile, laissés agir la délicatesse de mon amour, acceptés un pur & tendre hommage de la part du plus passionné & du plus sincère amant qui fût jamais.

LUCILE.

Levés-vous, Léandre, je ne puis vous voir en cette attitude.

LEANDRE , *fort vivement.*

Hélas ! Mademoiselle, si votre œil pouvoit pénétrer dans ce cœur, il y verroit ma vive & tendre ardeur, gravée avec des traits de feu, des traits ineffaçables.

*(en faisant un geste fort animé, il ouvre sa veste & en laisse tomber un paquet de Gazettes.)*

Mais quoi ? vous paroissés me dédaigner . . . Vous détournés les yeux . . . Ah ! je suis perdu . . . Lucile, j'en mourrai de douleur.

LUCILE , *détournant toujours le visage,*

Faites ce qu'il vous plaira, Monsieur, puisqu'il ne vous plaît pas de faire ce que j'exige.

LEANDRE.

Je vous entends, cruelle; vous serés satisfaite.

*(au moment qu'il veut tirer l'Epée pour se frapper, Lisette entre, ramasse le paquet de Gazettes & le lui présente.)*

SCENE



## S C E N E · IV.

LUCILE, LEANDRE, LISETTE.

LISETTE à LEANDRE.

**M**onsieur, si je ne craignois qu'il y eût par hazard quelque secret dans ces Gazettes, je vous demanderois la permission de les lire,

L E A N D R E , *embarrassé.*

Laissez; il n'est pas bon qu'une jeune fille lise.

L I S E T T E,

Non, je ne vis jamais de tic de cette force. Des Gazettes . . .

L E A N D R E.

Eh! laissons-là les Gazettes & mon tic. J'ai un tout autre soin en tête.

L I S E T T E.

Oui cela se devine, celui de plaire & de séduire; mais par bonheur on est prévenu ici. Pour moi je ne fais plus dans quel siècle nous vivons. Il me prend un mal de cœur toutes les fois que je vois des hommes, ayant femme & enfans, faire les galants près d'une jeune fille. Si l'homme marié, chaque fois qu'il en conte se voyoit au miroir, il mourroit de honte. Quant à vous, Monsieur le Turc, je crois que vous ne réussirez pas, à vouloir introduire ici l'usage oriental.

Xx 5

LEAN-

LEANDRE, *d'un ton railleur.*

Vous voudriés peut-être que je le fusse : jolie , comme vous êtes , vous pourriés avoir part au mouchoir.

L I S E T T E.

Non Monsieur, gardés-votre mouchoir & vos galanteries équivoques pour d'autres.

L U C I L E.

Lisette, ne manqués pas d'égards à Monsieur.

LEANDRE.

Comme il lui plaira, Mademoiselle. C'est par zèle pour vous qu'elle s'échauffe. Mais , ma chère , pourquoi s'il vous plait me rangés-vous dans la Classe des hommes mariés ? est-ce sur le rapport du charitable Clidamis.

L I S E T T E.

Non ; j'en crois à une bouche plus véridique. Je le tiens du Péruquier , qui vous connoît aussi bien que vous-même , qui me l'a assuré & qui n'est pas menteur. C'est un garçon honnête , un garçon charmant.

LEANDRE, *souriant.*

Et moi je vous assure que ce Garçon-là n'est pas ce qu'il paroît , qu'il vous a dit un mensonge , & que je suis aussi peu marié que lui.

L I S E T T E.

Cela ne se peut pas.

LEAN-

L E A N D R E , *à Lucile.*

Au reste, Mademoiselle , soyés persuadée que j'ai de fortes raisons , pour souhaiter que personne ne s'apperçoive encore de l'amour , que je vous porte & des desseins que je forme.

L I S E T T E.

Les Mistérieux se précipitent toujours dans les pièges qu'ils veulent éviter. Vousavés donc bien manqué votre but au bal d'hier. Votre contenance , vos regards enflammés ont trahi votre amour , plus que n'auroit fait un entretien ordinaire.

L E A N D R E.

Quelqu'un se feroit-il aperçu de quelque - chose ?  
Se douteroit-on . . .

L I S E T T E.

Tout le monde ; Jusqu'aux violons , qui pendant leurs pauses s'enylvroient , vous guétoient de l'ocil & faisoient leurs gloses.

L E A N D R E.

Peste soit des maudits racleurs ! . . . Mais enfin , Mademoiselle , puisque ma bouche n'est pas assez éloquente pour vous persuader , il faudra que j'emploie celle d'un père , pour vous faire connoître quel étoit l'Infortuné , qui cherchoit à obtenir votre cœur & votre main.

L U C I L E.

Attendés - vous donc votre père en ces lieux ?

LEAN-

LÉANDRE.

O Ciel! Qu'ai-je dit? Imprudent que je suis!  
Je me suis trahi.

(il s'échape.)



## SCÈNE V.

LUCILE, LISETTE.

(Lucile se met à rêver d'un côté du Théâtre,  
& Lisette à pleurer de l'autre.)

LUCILE, rompant le silence.

Eh! de-quoi pleures-tu, Lisette?

LISETTE.

De nous voir dupés l'une & l'autre. Je voudrois que ce Fourbe-là allât se pendre.

LUCILE.

Eh! Lisette, où est donc l'humanité?

LISETTE.

Je n'en ai eu que trop.

LUCILE.

Je crois Léandre honnête homme.

LISETTE.

Quel garant en avez-vous?

LUCILE.



L U C I L E.

Mon cœur.

L I S E T T E.

Mauvaise caution.

L U C I L E.

Cet-homme là n'est pas taillé comme un imposteur.

L I S E T T E.

Conclusion, vous l'aimés.

L U C I L E.

Oui Lifette.

L I S E T T E.

Et moi aussi.

L U C I L E.

Tu aimes Léandre ! Lifette, es-tu folle ?

L I S E T T E.

Non, mais, j'aime mon Péruquier. Or sachez, Mademoiselle, que le Turc, le Laquais, le Péruquier & Léandre ne sont qu'un seul & même personnage. Tout en badinant, j'ai si bien examiné ses traits, qu'enfin je les ai reconnus, malgré ses déguisements.

L U C I L E , *réviant un peu.*

Après tout , quand même tes visions seroient vraies , il peut avoir eu ses raisons pour se travestir en péruquier.

L I S E T T E.

Je crois-plutôt que le Péruquier a eu ses raisons pour se travestir en Seigneur.

LUCI-

## LUCILE.

Non, non. C'est un homme de naissance, son air le dénote.

L I S E T T E , *vivement.*

Preuve équivoque. C'est un Péruquier, & s'il ne l'est pas, il faudra qu'il le devienne. J'en veux faire mon mari, j'ai parole, il frîsera.



## S C E N E VI.

LUCILE , M. DE BELLEVILLE,  
L I S E T T E .

BELLEVILLE, *d'un air gai.*

Voilà une conversation bien animée. Vous aurés vu apparemment M. le Comte de Forlis?

L U C I L E .

Non mon père. Il ne m'a pas encore fait savoir son arrivée.

B E L L E V I L L E .

Il est un peu sans façon, & vit avec moi sur le pié d'ancien ami. Vous ne devés pas vous attendre à des Cérémonies de sa part.

L I S E T T E .

Mademoiselle se réserve le plaisir de voir le père & le fils à la fois.

BEL-

## B E L L E V I L L E.

Allons, allons, je vois ce que c'est. Lifette est une espiègle.

## L U C I L E.

Vous savés que je ne fus jamais curieuse.

## B E L L E V I L L E.

On dit au reste que le fils est un jeune homme accompli, qui s'est beaucoup formé dans ses voyages. Il écrit des lettres à ravir. Son père en est enchanté.

## L U C I L E.

Un père est si facilement enchanté de son fils!

## B E L L E V I L L E.

D'accord: mais celui-ci le mérite. Je ne dois pas même vous cacher, mon Enfant, que vous ne sauriés mieux faire que de vous prévenir un peu sur son mérite, de l'estimer & de chercher à lui plaire. J'ai sondé tantôt votre goût & j'ai pressenti de loin le vieux Comte. Mes vœux sont satisfaits. Ce digne Ami n'a pas balancé un instant à me proposer un mariage entre son fils & vous. J'y ai consenti tout d'abord, persuadé comme je le suis de votre obéissance & de la raison qui vous guide. J'ose donc me flatter, ma chère, Lucile que vous sentirés tout le prix d'une semblable union, & que vous considérérés le jeune Forlis, comme un homme destiné à devenir votre Epoux.

L U.

694      L E   M I S T E R I E U X ,  
L U C I L E .

Ainsi, mon cher père, votre cœur tendre & généreux n'a donc d'autre souci que de me voir heureuse ?

B E L L E V I L L E .

Pourriés-vous en douter un moment ?

L U C I L E .

Eh bien ! vous manquerez votre but , si vous ne me laissez la liberté du choix de mon Epoux.

B E L L E V I L L E .

Ah ! Lucile , Lucile. Voilà le langage d'un cœur qui a déjà choisi. Mais vous savez que nous pleurons encore la mort de votre frère unique ; que ce coup funeste met ma succession dans un état critique . . Ah ! ma chère fille , vous formés désormais tout l'espoir de ma maison. Il me faut un gendre pour remplacer votre frère , & pourrois-je mieux le remplacer , que par le jeune Comte de Forlis ?

L I S E T T E , *à part.*

Les vieillards ont tous la rage d'être grands-pères !

L U C I L E , *piquée.*

C'est ce qu'il faudroit voir , en tout cas. Mais quand même Forlis seroit un jeune homme accompli , n'y - a - t - il que lui au monde qui le soit ? Ne pourroit-il pas se présenter encore d'autre parti ?

Ne

Ne pourrois-je pas même avoir fait un choix au fond du cœur? Exigeriez-vous une épreuve aussi rigoureuse de mon obéissance?

B E L L E V I L L E.

Ma fille pourroit-elle aimer sans mon aveu? Non, cela ne se peut. Je n'y survivrois point... Lucile, promettez-moi de n'aimer jamais secrètement, de ne jamais contracter en cachette aucune liaison avec un Inconnu...

L U C I L E, *vivement.*

Avec un Inconnu! Dieu quel soupçon! Sur quoi se fonde-t-il? De grace expliquez-vous?

B E L L E V I L L E.

Non, mon Enfant, vous m'êtes trop chère. Votre cruelle émotion m'alarme, & je crains de vous en avoir déjà trop dit... Lucile, qui l'eût cru, que vous résisteriez à mes desirs, & que vous me causeriez jamais le moindre chagrin?

*(il sort lentement, & en sortant, il tire son mouchoir & s'en essuie les yeux.)*



Y

SCENE



## SCÈNE VII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

**L**isette, je succombe à ma douleur; approche ce fauteuil . . . Mon Père, mon digne Père est irrité contre moi! . . . Je voudrois être morte!

LISETTE.

Eh! mon Dieu, dans quel état vous voilà!

LUCILE.

Il veut me rendre heureuse, & il cause tout mon malheur. Est-ce en m'imposant une loi si rigoureuse, qu'il croit faire ma félicité?

*(elle pleure.)*

LI-

L I S E T T E.

Pour moi, je fais bien quel parti je prendrois.

L U C I L E.

Voyons, que ferois-tu?

L I S E T T E.

Sans pleurer ni me désespérer, j'attendrois tranquillement l'arrivée du jeune Forlis. Qui sait, s'il ne vaut pas mieux que l'autre; s'il n'est pas plus beau, plus élégant encor que Léandre. Je ne ferois mon choix qu'à bon escient. Trop heureuse, qui peut choisir son amant entre plusieurs! L'un à l'envie de l'autre, ils chercheront à vous plaire. C'est un fort que n'ont pas bien des Princesses,

L U C I L E.

Lisette! . . . Ah pourquoi ai-je vu Léandre!

L I S E T T E.

C'est là le Diable. Mais au bout du Compte, je ne suis pas plus sage que vous. Vous aimez Léandre le Seigneur, & moi Léandre le Péruquier. J'aurois mauvaise grace à vous blâmer; mais je voudrois qu'on bannit par édit du Conseil d'Etat tous les beaux garçons de la ville & de la banlieue,

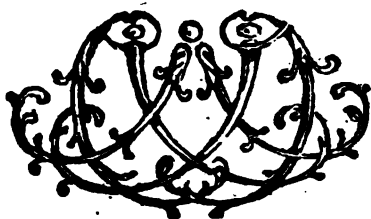
Y y 2

&

& qu'il n'y restât plus que des magots. Ils ne troubleroient plus notre tranquillité. Une pauvre fille pourroit du moins obéir à ses parens, sans leur faire le sacrifice de son repos & de son bonheur.

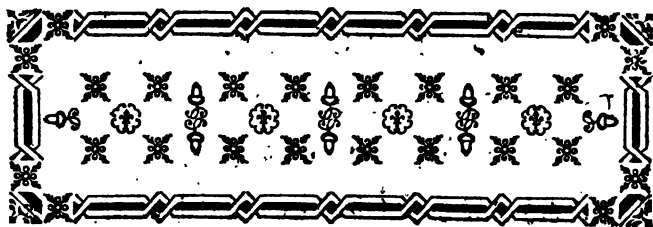
*Elles sortent.*

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE





## ACTE V.



### SCENE PREMIERE.

LUCILE, LE COMTE DE FORLIS,

L I S E T T E.

L E C O M T E.

**E**nfin Mademoiselle, j'ai le bonheur de vous rencontrer & de pouvoir vous rendre mes devoirs en personne.

L U C I L E.

Monsieur, ce m'est une surprise bien agréable, & je suis très-sensible à l'honneur que vous me faites.

L E C O M T E.

Je me ferois acquitté de mon devoir & j'aurois satisfait plutôt à mon impatience, si je n'avois été occupé d'une facheuse affaire.

Y y 3

LU.

LUCILE.

Peut-on savoir ce que c'est ?

LE COMTE.

J'ai été obligé de faire encoffrer deux Coquins, qui, sur ma parole, n'avoient pas de bons desseins, & qui m'ont donné bien de l'inquiétude. Mais laissons-là ces faquins, J'ai à vous entretenir d'une affaire bien plus importante.

(à Lisette.)

Lisette vous avés-là une Maîtresse charmante. Approchés cette bougie. Je voudrais examiner d'un peu plus près la beauté de ses traits.

(Lisette apporte la bougie.)

LUCILE, *se cachant de l'éventail,*

Mais Monsieur, vous n'y pensés pas.

LE COMTE.

Pardon Mademoiselle, je sai que ceci n'est pas tout-à-fait dans les règles ; mais je suis un vieux ami de la Maison, je vous ai vue au maillot, & les motifs qui excitent aujourd'hui ma curiosité ne sauroient vous être désagréables.

LISETTE, *écartant l'éventail.*

Quand on est faite comme vous, on peut bien se montrer, je pense.

LE COMTE.

Ah ! parbleu que de charmes ! Quel minois !  
Que

Que de graces! Mais ces yeux, tous beaux qu'ils soient, ne paroissent pas être dans leur affiette naturelle. Les auriés-vous gâtés en versant des larmes?

L I S E T T E , *à part.*

Avouera-t-elle ses larmes, ou fera-t-elle passer ses yeux pour chassieux?

L U C I L E.

Hélas! Monsieur, je l'avoue à ma honte, j'ai pleuré de bon cœur.

L I S E T T E , *à part.*

Bon. La Coquetterie l'a emporté.

L E C O M T E.

Pour quel objet ces pleurs ont ils donc été répandus?

L U C I L E.

Pour l'objet que je respecte, que j'aime & que j'adore le plus au monde.

L E C O M T E.

Quoi Lucile, vous aimés, & vous me l'avoués?

L U C I L E.

Affurément; car c'est mon père.

L E C O M T E.

Passé pour votre père. Tout amant peut souffrir ce rival-là. Mais comment se peut-il que ce père si tendre vous ait causé du chagrin?

Y y 4

LU-

LUCILE.

Sa tendresse trop prévenante me rend infortunée.

LE COMTE.

Expliqués-moi cette énigme : car il n'est pas mal que vous me découvriés ingénument la cause de vos chagrins.

LUCILE.

Non Monsieur, je n'ose le faire. Je serois au désespoir que mon père pût vous paroître avoir des torts, j'aime mieux les prendre sur moi.

LE COMTE.

C'est penser le plus honnêtement du monde. Mais, avec tout le ménagement possible, vous pouvez toujours vous ouvrir à moi. Vous ne placés pas mal votre confiance ; & si je fais l'état de votre cœur, peut-être pourrai-je, par un mot, changer votre situation.

LUCILE.

Oui Monsieur, on m'a fait un portrait trop avantageux de vos vertus & de votre franchise, pour que je balance plus long-tems à vous ouvrir ici mon ame toute entière. Daignés m'écouter & soyés mon juge . . . . Vous êtes père ; vous avez un fils que vous chérissés & qui vous aime ?

LE COMTE.

Oui,

LU.

## L U C I L E.

Or, si ce fils prenoit un tendre attachement, pour un objet aimable & digne de ses feux, blâmeriez-vous son choix, & seriez-vous capable de le contraindre, à me donner sa main contre son gré?

## L E C O M T E.

Non. Je ne ferois pas inhumain à ce point. Comment mon cœur pourroit-il goûter une félicité pure, lorsque je ferois son malheur?

## L U C I L E.

Ne suis-je donc pas fondée à prétendre à la même faveur? Les droits des fils sont-ils plus sacrés que les nôtres, & croyez-vous que notre amour soit moins tendre, moins vif que le leur?

## L E C O M T E.

Je vous entends, Lucile, & c'est à mon plus grand regret que je me vois forcé de convenir que vous avés raison. Je ne m'opiniâtre point à combattre vos sentimens. Mon fils a tout mon amour, & vous avés toute mon estime. Sur ce que j'entends, je gage que je vous rendrois malheureux l'un & l'autre, en pressant l'Hymen projeté.

## L U C I L E.

Voilà l'arrêt d'un cœur généreux.

## L E C O M T E.

J'en parlerai à votre père. Mais, ce qui me désole maintenant, c'est de voir que mon fils n'arrive point. Quel tourment cruel pour un père, que celui d'attendre un Enfant chéri, & si digne de l'être!

Y y 5

SCENE



## SCÈNE II.

LUCILE , LE COMTE DE FORLIS,  
 LISETTE , CLIDAMIS, FRONTIN,  
 2. G A R D E S.

*(Les gardes amènent Frontin. Il est en sur-  
 tout de voyage. Clidamis le précède.)*

FRONTIN,  
*tenant son chapeau devant ses yeux, & contrefai-  
 sant sa voix.*

Que Diable! à qui en veulent ces coquins-là?  
 Pourquoi cette Algarade. Morbleu, si vous me  
 donnés la moindre bourade, je vous ferai voir qui  
 je suis . . . Je n'entends pas raillerie.

CLIDAMIS,

Paix là? point de rumeur.

LE COMTE.

Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de vos  
 peines & de votre zèle.

CLIDAMIS.

Quand je me mêle d'une affaire, je fais en venir à  
 bout, & c'est servir doublement que de servir vite.  
 Si j'étois venu un moment plus tard, le Maître,  
 le valet, la Cassette, les papiers, tout seroit dispa-  
 ru. Ils étoient sur le point de décamper.

LE

## L E C O M T E.

J'admire votre activité,

C L I D A M I S.

En pareil cas, on ne sauroit être trop vif. Mais, pour tirer cette aventure un peu au clair, je crois qu'il convient de faire ici un petit Interrogatoire.

F R O N T I N.

Répondra qui voudra. Pour moi, je suis sourd comme une bécasse, & je ne puis pas proférer un seul mot. J'en ai fait serment.

C L I D A M I S.

A qui?

F R O N T I N.

A qui? . . . Savés-vous vous taire, Monsieur?

C L I D A M I S.

Oui.

F R O N T I N.

Et moi aussi.

C L I D A M I S.

Allons, sans faire ici l'agréable, dis-moi, à qui as-tu fait cette promesse?

F R O N T I N.

A mon maître; & c'est une bien plus mauvaise plaisanterie à vous, que de vouloir faire un valet traître d'un valet fidèle,

CLI-

CLIDAMIS.

Sans faire le raisonneur, dis le nom de ton maître!

FRONTIN.

Ah! point d'inquisition. Souvenés, vous que nous ne nous sommes rendus que par accord; & si l'on ne nous avoit accordé une capitulation honorable, je crois que nous aurions fait passer la porte à Monsieur Clidamis & à toute son escorte.

CLIDAMIS.

Je crois que ce maraud veut continuer de faire l'Insolent?

FRONTIN.

On peut avoir la parole haute, quand on a le cœur innocent. Les propos timides & respectueux sont toujours suspects. Enfin, au pis aller, je me constitue prisonnier d'Etat. J'ai toujours oui dire qu'à ces honnêtes gens-là, on fait trouver dans leur prison bonne chère, bon vin, bon lit, bon feu. Puis-je aussi compter sur un traitement si honnête?

LE COMTE.

Vous aurés tout cela.

CLIDAMIS.

Oui, mais aux fraix & dépens de M. le Comte. Je ne m'engage à rien.

FRONTIN.

En ce cas, je suis le très-humble valet de ce digne Seigneur. J'accepte les arrêts avec reconnaissance.



naissance , je voudrois être son fidèle prisonnier toute ma vie.

C L I D A M I S.

Il goguenarde. Admirés l'insolence !

L I S E T T E.

Ce n'est pas là l'indice d'une mauvaise conscience. Mais il me faut contenter ma curiosité.

*(elle lui arrache le chapeau.)*

L U C I L E.

O Ciel , que vois-je ! C'est le Domestique de Léandre !

L I S E T T E.

En vérité, c'est notre homme , je m'en étois douté.

C L I D A M I S.

Son Maître, qui le suit, va vous surprendre encore beaucoup plus. Quoi qu'il en soit, ne perdons point de tems : l'interrogatoire doit aller son train . . . Quel est votre nom ?

F R O N T I N.

Je n'en ai point . . . On m'a toujours appelé Frontin, & c'est là toute la confidence que ma Mère m'a fait sur cet article.

C L I D A M I S.

Frontin tout court . . . Et votre âge ?

F R O N T I N.

On m'a toujours dit que je nacquis, la même année ,

année, le même jour & la même heure que notre vieux âne gris.

C L I D A M I S.

Cessés, vous dis-je, ces propos insolens & répondés-moi catégoriquement.

F R O N T I N.

Je déteste les questions & les phrases juridiques. Mon Maître en a la même aversion, & vous y perdrez votre étalage.

C L I D A M I S.

C'est ce qu'il faudra voir. Avoue ton crime.

F R O N T I N.

Mon crime! Mais je vous le demande. Notre crime à tous deux est de n'avoir pas été les plus forts, lorsque vous êtes venu avec une troupe d'estaffiers nous arrêter, & de ne vous avoir pas jeté par les fenêtres.

C L I D A M I S.

Je ne fais ce qui me retient; mais, sans le respect que je dois à ces Dames, je te ferois expirer sous les coups.

F R O N T I N.

Façon de parler. On ne bat pas les prisonniers d'Etat. Mais à propos, je me souviens encore d'un crime?

C L I D A M I S.

Qui est?

FRON-

## F R O N T I N.

De n'avoir pas été aussi babillards que vous ...  
l'eussiez souhaité.

## C L I D A M I S.

La Justice est le fleau des Mistérieux. Vous  
êtes des vauriens, toi & ton Maître, & l'on fera  
justice de vos forfaits.

## F R O N T I N.

Et moi, je crois que vous ne ferez rien du tout  
que de l'eau claire.



## S C E N E III.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
M. DE BELLEVILLE,  
*qui arrive tout essoufflé.*

## B E L L E V I L L E.

Messieurs, qu'avez vous fait ? Vous vous êtes  
mépris étrangement. On dit que vous ve-  
nés de faire arrêter Léandre. C'est un galant  
homme, qui m'a été recommandé par des amis  
sûrs.

## C L I D A M I S.

N'ayés aucune inquiétude là-dessus. Je suis  
instruit de tout.

BEL.

## BELLEVILLE.

Mais instruit ou non : si Léandre est un galant homme, comme je dois le croire, voyés un peu quelle équipée vous aurés faite.

## CLIDAMIS.

Je fai que ce Monsieur Léandre & son valet Frontin, que voilà, sont les mêmes Coquins, qu'on a vu roder pendant plusieurs jours autour du Château de Monsieur le Comte. Cela ne suffit-il pas ? Cela ne forme-t-il pas au moins une demi-preuve ?

## BELLEVILLE.

Mais : . . point trop ; & cela pourroit nous faire du tort.

## CLIDAMIS.

Au pis aller, j'ai des amis en Cour. Ce sont les meilleurs réparateurs de torts, qu'on puisse avoir.



SCENE



## S C E N E Dernière.

LE COMTE DE FORLIS, LUCILE,  
CLIDAMIS, M. DE BELLEVILLE,  
LISETTE , FRONTIN,  
LEANDRE , GARDES.

*(Léandre est conduit par deux autres Soldats.  
Il se cache le visage de son mouchoir. Les  
gardes, tous quatre se placent au fond du  
Théâtre & Léandre sur le devant près de  
la Couliſſe.*

L E C O M T E.

**A**prochés-vous, Monsieur. C'est en vain que  
vous cherchiez à vous cacher plus long-  
tems. Laissez voir votre visage.

L E A N D R E.

L'Etat humiliant, dans lequel je m'offre à vos  
yeux, me couvre de honte. Je me dérobe aux re-  
gards indiscrets des Auteurs de mon injuste arrêt.  
Je suis prêt à me découvrir, mais ce sera à Mon-  
sieur le Comte tout seul.

L E C O M T E.

Vous ne vous croyés donc pas coupable.

Z z

LEAN-

LEANDRE.

J'ai failli, je puis avoir des torts, mais je suis bien éloigné d'avoir des crimes, à me reprocher.

LE COMTE.

O Dieu, je crois reconnoître la figure & la voix! . . . Il me touche & me cause un trouble soudain . . . Serait-ce par hasard la voix de la Nature? . . . Monsieur, ne me cachés plus vos traits!

LEANDRE.

Monsieur, je vous conjure de ne me voir & de ne m'entendre, qu'après avoir fait retirer tout le monde.

LE COMTE.

Non, je ne saurois souffrir un plus long délai . . . Qu'on lui ôte son mouchoir.

LEANDRE,  
*se jettant à ses pieds.*

Pourquoi vous-même trahir votre sang?

LE COMTE, *pleurant.*

Eh! pourquoi vous, rougir d'un père qui vous aime?

TOUS ENSEMBLE.

Quoi? Le Comte est son père!

LEANDRE.

Juste Ciel! voilà ce que je voulois éviter.

LE

## L E C O M T E.

Prends-tu donc, ingrat, pour une injure, que je te donne le nom de fils ?

L E A N D R E.

Je m'en fais honneur, & ne m'en suis pas rendu indigne.

*(Lucile tombe évanouïe dans un fauteuil.)*

L E C O M T E.

Je l'espère, & je me plais à le croire. Mais dis-moi par quel accident, ou par quel travers singulier viens-tu te présenter à mes yeux d'une façon si étrange ?

L I S E T T E , à part.

C'est une chose assez singulière, qu'on est obligé de l'envoyer chercher par la garde pour qu'il vienne saluer son père.

B E L L E V I L L E , haut.

Mais trêve d'étonnement ; il faut du secours à Lucile.

*(Tous les Acteurs accourent au secours de Lucile. Léandre s'empresse le plus & la fait revenir en lui présentant de l'eau de senteur.)*

L I S E T T E.

L'Elixir de Monsieur fait des Miracles.

LUCILE,  
*ouvrant les yeux.*

Je revois donc le jour, & c'est par vos soins,  
Léandre?

LEANDRE.

Epargnés-moi désormais ce nom odieux. J'ai  
cru devoir le prendre pour plus d'une raison.

LISETTE, *à part.*

Vous allés voir qu'il est amoureux de moi, &  
qu'il a changé de nom pour pouvoir m'épouser  
avec bienséance.

LEANDRE.

Reconnoissés en moi un fils, qui n'aspire qu'à se  
rendre digne du meilleur père qui fût jamais.

LE COMTE.

Ah! si tu pensois ainsi, pourquoi désavouer un  
père, & même un nom que tu devois chérir?

LEANDRE.

Hélas! mon père, l'amour en étoit la cause.

LISETTE.

Eh bien! ne voit-il pas ce que je soup-  
çonnois?

LE



## L E C O M T E.

Mon fils m'est donc rendu ! Mais , O Dieu ! dans quel état le revois - je ? Son cœur brûle d'un feu que je dois chercher d'éteindre. Tous mes desseins sont détruits, tous mes plaisirs sont empoisonnés. Que je suis à plaindre !

## L E A N D R E.

Mon père calmés - vous. Je connois tous mes devoirs & suis prêt à les suivre. Moi - même j'éteindrai ce feu, s'il peut vous causer du chagrin.

## L E C O M T E.

Hélas, mon fils, en es - tu bien le Maître ? Tu ne pourras, tout au plus que te contraindre. Ta contrainte fera ton malheur, & crois - tu que je puisse être heureux, en te voyant infortuné à force de vertu & d'obéissance ?

## L U C I L E.

O Dieu, quel père !

## L E A N D R E,

*embrassant les genoux de son père.*

Avant que de pousser plus loin des sentimens si généreux, daignés achever de m'entendre. Le voyage que j'entrepris par votre ordre devint bientôt fatal à ma tranquillité. En passant par cette ville, je me sentis épris d'un objet charmant . . .

L I S E T T E ,

*bas à Lucile.*

Mademoiselle, c'est vous ou moi. Jouons-le à croix - pile.

L E A N D R E.

Mais comme je craignois le poison dangereux de l'amour , j'en cherchai la guérison dans ma fuite. Hélas ! si vous saviés les tourmens qu'il m'en a couté en vain, pour arracher cette passion de mon cœur , vous me pardonneriez en me plaignant. Après mille combats inutiles, votre bonté me rappelle enfin sous l'aile paternelle. Mon cœur a volé vers vous, mais j'ai voulu vous voir avant que de voir le public. Mon dessein étoit de me jeter à vos genoux, pour vous prier d'accorder à mes vœux une épouse qui me feroit si chère. J'ai erré pendant quelques jours, autour de votre château , espérant de vous rencontrer dans quelque avenue. Enfin j'ai hâté mes pas vers notre rendez-vous, & mon cœur a goûté le plaisir le plus vif & le plus pur, en retrouvant hier au bal l'objet de mon amour.

L I S E T T E.

Monsieur, faites-moi la grace de me dire, si c'est le Comte ou le pèruquier qui parle ? Cet objet charmant est - ce Lucile ou Lisette ? car votre double Individu aime tantôt la Maîtresse & tantôt la Suivante.

LEAN-

L E A N D R E,

*lui mettant la main sur la bouche.*

Pour Dieu , ma chère Lifette , tais-toi : ton indiscretion va tout gâter ici.

B E L L E V I L L E.

Si je ne me trompe , cette affaire prend un bon tour. Ma satisfaction ne peut se concevoir.

L E C O M T E.

Dieu ! seroit-il possible que nos vœux pussent se rencontrer , comme je le présume ?

C L I D A M I S.

Je vois que je joue ici un rôle qui ne m'est pas naturel , je fais l'homme à mauvaise fortune. Le trait est piquant.

B E L L E V I L L E,

*à Léandre.*

Peut-on savoir, Monsieur, quel est donc cet objet de votre amour ?

L E A N D R E.

Hélas ! Je n'en saurois plus faire mystère . . .  
C'est la belle , la vertueuse Lucile.

## BELLEVILLE.

Ma fille! (*au Comte*) Je crois, Monsieur, que nous pouvons renvoyer ces gardes.

FRONTIN,

*d'un ton fier, en mettant les gardes dehors.*

Ah! parbleu, à la fin la moutarde commence aussi à me monter au nés. Messieurs les fier-à-bras, montrés-nous les talons.

LE COMTE, à Lucile.

Sage & charmante Lucile, ne vous rendrés-vous pas aux vœux de mon fils? Un amour vif & pur ne sauroit se cacher aux yeux de l'objet adoré. Vos résolutions doivent être prises. Il n'a fait que répéter ici ses tendres sentimens. Souffrés donc que je vous offre son cœur & sa main, & recevés avec bonté l'une & l'autre de la part d'un père, qui vous chérit tous deux, & qui met son bonheur à cimenter le vôtre.

LUCILE.

Que trouble vous jettés dans mon ame! Tout ceci me paroît un rêve. Le Turc du bal d'hier est Léandre, & Léandre est le fils du Comte de Forlis. Il gagne beaucoup sur moi, en perdant le nom de Léandre.

LE COMTE.

Bon! il paroît qu'on ne se hait pas.

LEAN.

L E A N D R E ,

*baissant avec transport la main de Lucile.*

Dieu ! que ce silence éloquent flatte ma tendresse  
& comble ma joie !

L I S E T T E .

Mais n'oubliez pas aussi que ce Turc d'hier au soir est le Frontin & le Péruquier d'aujourd'hui. On peut dire qu'il s'est mis en quatre, pour plaire à deux filles. Mais je ne prétens pas en être la dupe. Je mets opposition à votre mariage.

L E A N D R E .

Ma chère Enfant, le Péruquier est un Lutin, qui a disparu, & que tu ne saurois épouser. Je rendrai ton fort heureux d'une autre manière. Je double tes gages, & Mademoiselle voudra bien te garder près d'elle.

L I S E T T E .

Je ne m'y frotte pas. Si vous alliés quelque jour vous travestir encore en Péruquier.

*(elle s'enfuit.)*

L E C O M T E .

J'aurai soin de l'appaiser.

C L I D A M I S .

Et moi, je vais imiter l'exemple de Lisette; je m'éloigne pour jamais de votre maison; non par

rancune , ou par dépit , mais par amitié pour Monsieur le Comte. Je ne veux point troubler son heureuse tranquillité , en continuant de voir l'objet qu'il adore , qu'il possède , & sur lequel j'avois aussi jetté mes vues.

### LEANDRE.

Votre réflexion , Monsieur , est modeste. Vous avez l'ame trop généreuse , pour désespérer les Maris , & pour faire trembler les pères. Pour moi , je vous proteste que vous ne m'inspirés pas d'inquiétude , mais que vous sèrés toujours le bienvenu chés moi. L'accueil , que je vous ferai , pourra vous convaincre que je fais oublier les mauvais services.

### CLIDAMIS , *en sortant.*

Je ne mettrai pas , Monsieur , votre complaisance à de si rudes épreuves.

### LE COMTE.

Mes vœux sont satisfaits. Allons mon vieil Ami , allons achever le bonheur de nos Enfans. Couronnons une si belle flâme par un prompt Hymen.

### BELLEVILLE.

J'y consens de grand cœur.

### LEANDRE.

Adorable Lucile , je conserverai éternellement pour vous , comme Epoux , les sentimens que j'ai eus , comme Amant.

L U.

## L U C I L E.

Et moi, j'aurai toujours, pour un Epoux si tendre,  
les sentimens qui rendent les amans heureux.

## L E A N D R E.

Mais, pour rendre une ardeur si belle plus  
quante & plus durable, couvrons-la aux yeux du  
public du voile du mystère.

## F R O N T I N.

En vérité Monsieur, le public ne se doutera ja-  
mais d'un amour conjugal si vif jusqu'au trépas.  
Il est trop prévenu. Vous pouvez hardiment lui  
en faire confidence. Le Phénomène sera toujours  
un mystère pour lui.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER  
A C T E.



551088





